

LES SOIRÉES
HELVETIENNES,
ALSACIENNES,
ET FRAN-COMTOISES:



495023
29.7.49

A AMSTERDAM,
Et se trouve A PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté
de la Comédie Française.

M. DCC. LXXI.

24

2007

M25S6

*A M. le Comte de * * * , en lui envoyant le manuscrit de l'ouvrage suivant.*

LE Public n'est pas, & ne peut pas être, mon cher Comte, aussi indulgent pour nous, que nos amis. Vous voulez pourtant que j'expose à ses yeux des réflexions jettées sans ordre sur le papier, & dont le seul but, durant mes voyages, étoit de graver les faits dans ma mémoire, & de remplir le vuide des soirées d'auberge. Votre amitié vous aveugle en me présageant un succès littéraire : ma vanité eût résisté à cet attrait ; mais vous croyez avoir découvert dans les *Soirées* quelques idées vraiment utiles : cet intérêt ne me permet plus de ménager celui de mon amour propre ; je me rends. Si vous vous êtes trompé, je vous pardonne d'avance : mais personne ne sera dans l'erreur, si, à chaque ligne de l'ouvrage, tout informe qu'il est, on

croit reconnoître un vœu pour le bien ;
vœu de ma part , sans doute impuif-
fant , mais sincere. Me voilà Auteur ,
& vous Editeur , mon cher Comte.
J'en fais mon compliment à tous les
deux , & vous embrasse.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

IL existe du même Anonyme les *Soi-
rées Parisiennes* : on espere que l'ac-
cueil que l'on fera à ce premier essai ,
diminuera l'éloignement de l'Auteur
à publier ceux qu'il a pu tenter dans
le même genre.



LES SOIRÉES
HELVETIENNES, ALSACIENNES,
ET FRAN-COMTOISES.

*Observations générales sur les
Voyages.*

LES Voyageurs sont aux Philo-
sophes, ce que les Apothicaires sont aux
Médecins. Sur les relations des pre-
miers, les Philosophes appuient leurs
systèmes : d'après la Pharmacie des
autres, les Médecins dictent leurs
ordonnances. Si les Apothicaires chan-
gent les drogues, les malades meurent ;
si les Voyageurs mentent, les Philo-
sophes font de faux calculs.

Le rôle de voyageur est donc plus

A ij

important qu'on ne pense. Il exige à la fois de la probité & de l'instruction : car en relations , comme en chimie , on peut tromper par ignorance & par mauvaise foi.

D'après cela , peu de choses me semblent aussi ridicules , & même aussi dangereuses , que la rage de faire voyager les jeunes gens , à peine sortis du College. Je ne puis souffrir ces parens aveugles qui vous envoient , en grande hâte , leurs rejettons imbécilles , faire parade chez l'étranger de leur fatuité & de leur ineptie , & exposent par là , une nation éclairée , à être jugée d'après un sot. J'aime presque autant ces peres vains & insensés , qui , tous les Dimanches , font suivre à la grand'messe par quatre valets vêtus de livrées superbes , leurs fils balbutians encore ; leur donnent de l'or à distribuer au fourbe déguisé en mendiant , ou au tronc que le Sacristain vole ; & leur apprenant ainsi qu'ils sont riches , plutôt qu'à faire l'aumône , leur don-

nent aussi plus d'orgueil que de bien-faifance.

Il me semble qu'on n'a le droit d'aller demander aux étrangers compte de leurs monumens & de leurs lumieres, que quand on peut leur donner en échange quelques idées claires des Artistes de sa propre nation, de ses mœurs, des propriétés de son climat, & des principes de son gouvernement.

Tel Ecolier part en poste de Paris, court vers le canal d'Utrecht admirer quelques marbres médiocres dans le jardin de Madame Termer, & n'a jamais regardé les statues des Tuileries, dont une seule vaut peut-être tous les trésors de la Hollande en ce genre. Tel autre n'a pas vu le Cabinet du Roi, & s'extasie à Bâle chez Bernouilli l'Apothicaire, devant six paires de moules, deux agates & un corail. Il faut au moins qu'un François connoisse les proportions de la colonade du Louvre, avant d'aller

s'agenouiller sous les parvis de Saint Pierre de Rome , ou de Sainte Sophie de Constantinople.

Mais autant je trouve absurde de faire voyager un enfant , autant les voyages me semblent le meilleur de tous les livres pour l'homme qui fait y lire. C'est le seul qui fortifie les ressorts de la mémoire , sans faire tort à ceux de l'imagination. Les idées qui nous viennent de toute autre lecture , entrent trop vite dans le cerveau pour s'y graver. Elles y entrent d'ailleurs trop faites , trop arrangées ; & quand elles y demeurent par hazard , la mémoire seule a agi , l'imagination n'a rien eu à faire , & le peu qui nous reste , n'est pas même à nous.

En voyage on a une foule d'idées , parce qu'on voit une foule d'objets , dont l'aspect porte à saisir une foule de rapports. Le souvenir de l'objet physique aide à celui de l'idée morale qu'il a fait naître. Les sens sont le burin de la mémoire : ce qu'on a lû s'envole , ce qu'on

avû resté. L'idée acquise par les yeux ne s'oublie jamais : quoique nous la trouvions aussi toute écrite, en quelque forte , dans le grand livre de la nature, elle nous devient propre, par la combinaison qu'il faut joindre alors à l'examen des objets pour produire cette idée. Aussi celle qui naît dans les champs contracte-t-elle un caractère de grandeur , de force , de nouveauté , que n'atteint jamais l'idée enfantée dans l'ombre du cabinet.

Sil'on veut de là conclure que le Pâtre qui est aux champs du matin au soir , doit avoir de plus grandes idées que Newton , on tirera une conséquence très fautive. Pour voir si la maxime est vraie ou non , il faudroit comparer les idées que Newton a rencontrées dans son cabinet , avec celles qu'il a saisies sur le sommet des montagnes , & j'ose affirmer qu'alors la proposition ne seroit plus douteuse.

On fait voyager des Peintres en Italie ; le Roi entretient pour eux une

école à Rome : rien de mieux assurément. Mais pourquoi refuser ce genre de secours à tous les autres talens utiles ou agréables ? S'il est certain (& cela est incontestable) que rien n'étend la sphere des idées comme les voyages ; pourquoi le Gouvernement ne s'occuperait-il pas de faire voyager quelques-uns de ces sujets rares , que la nature a disposés plus heureusement que d'autres , pour enfanter des idées fortes & vastes ?

J'ai dit plus haut que je trouvois ridicule de faire voyager les très jeunes gens , & ce sont des jeunes gens que je vais proposer de faire voyager. Je ne crois cependant pas me contredire. Ceux qui voyagent aujourd'hui , & que je ne trouve pas faits pour voyager , sont les enfans de gens fort riches , nés conséquemment avec le droit d'être docteurs , droit dont ils usent ; & le droit de ne rien savoir , droit dont ils usent encore mieux. Ceux que je propose de faire voyager , sont les

jeunes gens nés avec de l'esprit, mais pauvres, & conséquemment forcés à savoir quelque chose, & à être modestes. Il est d'abord question de les connoître, cela n'est pas difficile.

Il y a des prix fondés à l'Université. C'est un moyen de ressortir, donné aux dispositions heureuses de l'esprit en général. Peu de ces prix sont remportés par les enfans des gens du monde; ils sont presque tous le partage des Boursiers (a) de College qui s'avisent de travailler & que l'on y force. Qu'arrive-t-il de cette institution louable dans son principe? c'est qu'on a préparé à tous ces sujets infortunés la chute cruelle, du comble de la gloire, à celui de la misère, & voilà tout quant à présent. Ce Boursier Rhétoricien, aujourd'hui conduit au bruit

(a) Tout le monde fait qu'il y a dans les Colleges des fondations faites pour y élever & instruire *gratis* un certain nombre d'enfans sans fortune; ces fondations s'appellent des Bourses, & les Eleves des Boursiers.

des fanfares dans les salles de la Sorbone (a), fort demain du College où il étoit nourri , & se trouve sans pain. Delà l'aigreur ou la bassesse , & à coup sûr l'infortune. Ce que le malheureux triomphateur peut attendre de plus heureux de ses succès , c'est de devenir à vingt ans précepteur d'un enfant de dix ; d'où s'ensuit nécessairement la perte des talens du jeune homme pauvre , & la mauvaise éducation de l'enfant riche.

On dit que chacun naît avec son talent particulier ; cela peut être. Mais il est tout aussi sûr que l'esprit est une heureuse disposition des organes qui leur donne une plus grande aptitude à tout en général. Sans décider si l'écuyer qui remporte les prix de l'Université sera un grand Poète, un grand Mathématicien , un bon Politique , ou un habile Négociant ; on peut conclure qu'il a de l'esprit. Cette conclu-

(a) Lieu fixé pour la distribution des prix de l'Université.

sion fera encore plus sûre quand on engagera les Professeurs à distribuer des devoirs de composition, où l'esprit aura plus à faire que le dictionnaire, & quand on défendra dans les classes la concurrence des vétérans avec les écoliers de l'année. En effet si l'on laisse un grand nigaud de Sainte Barbe pâlir trois ans de suite sur Vaugelas & d'Ablancourt dans la Rhétorique du Plessis, il pourra fort bien, sans cesser d'être un sot, éviter un follécisme, & ravir le prix à son jeune concurrent, qui le méritoit mieux que lui.

Pour en venir à nos fins, il faudroit donc commencer par interdire cette ruse grossiere aux Principaux des Colleges, jaloux d'avoir des prix chez eux, n'importe auquel. Bien sûrs alors de connoître tous les ans les jeunes gens qui annonceront le plus de cette aptitude universelle, dont on a parlé, on aura déjà fait quelque chose. On pourroit ensuite prendre note de ceux de ces jeunes gens, dont la mauvaise

fortune donneroit le plus d'application à attendre. Cela fait , on renverroit tous nos Rhétoriciens couronnés s'instruire pendant deux années en philosophie, des principes de la physique. Bien entendu que pour que ces deux années ne fussent pas perdues , on auroit soin de substituer quelques principes simples & clairs à l'antique fatras de l'ergotisme : car on peut tout faire d'un homme instruit, & rien d'un raisonneur.

Alors je voudrois que tous les ans , parmi ces sujets sortans de Philosophie , & ayant été couronnés en Rhétorique , on en choisit deux de ceux qui promettoient le plus , & désireroient le plus être choisis. Ils voyageroient deux ans de suite dans toutes les provinces du Royaume , aux frais du Gouvernement. L'équipage de nos Eleves seroit composé d'un uniforme très simple , mais annonçant à tous les yeux des êtres chers à la nation. On y joindroit des lettres authentiques

de recommandation auprès de tous les Gouverneurs & Intendans des Provinces , & fort peu d'argent : car on les feroit voyager pour connoître de tout , jusqu'au mal être. Ce n'est pas la moins bonne des leçons , & plutôt à Dieu que tous les hommes destinés à commander aux autres, la connus-
sent.

Que nos voyageurs soient à pied , à cheval , peu importe , pourvu qu'ils aillent , qu'ils voient , qu'ils s'évertuent , que leurs organes se développent & parviennent à la plus grande perfection à laquelle les aura destinés la Nature. A pied , ils verront plus en détail & mieux ; & le profit de leur santé se trouvera encore réuni à celui de leurs lumieres. Bien reçus chez tous les gens en place dans les lieux où ils passeront, cette distinction suffira pour ôter, à la modicité de leur costume & de leur suite , tout ce qu'elle pourroit avoir d'humiliant. La petite attention de la part des gens sensés , à fêter ceux

de nos voyageurs qui se piqueront de plus de modestie , suffira pour leur faire sentir à tous qu'un homme , qui se fert de ses jambes , est , dans le fait , moins humilié que celui qui a besoin d'en emprunter pour cheminer & se soutenir.

J'aime à me figurer ces Eleves , livrés à eux - mêmes , mais avec des aîles attachées pour voler s'ils en sont capables. Je les vois jouir de toutes leurs forces en tout genre , par la nécessité d'en faire usage. Celui-ci , à l'aspect des longs fleuves & des mers qu'il cotoie , inspiré pour apprendre aux hommes à tirer de nouveaux partis de ces vastes communications , développe le génie d'un Pilote. Celui-là porte un œil attentif sur les couches alternatives des montagnes ; il y voit le bouleversement du globe , croit y reconnoître les principes de sa structure & de ses phénomènes ; il creuse , médite , devient Naturaliste , & donne des idées nou-

velles. Dans le tumulte d'un port , cet autre découvre le moteur de cette activité ; l'idée du commerce s'aggrandit dans sa tête à la vue de tous les bras que le commerce fait mouvoir ; les questions se multiplient ; sur les lieux la solution suit de près les problèmes ; souvent l'exemple seul les résoud : la jeune tête travaille , les calculs naissent , & voilà un grand Négociant & un citoyen utile de plus. Ici la contemplation journalière des astres éveille un Astronome ; là le spectacle des campagnes anime un Poète. Tous , à l'aspect de la Nature nue & grande , sentent la piété naître & les préjugés s'évanouir. La vue des misères humaines dans toutes les classes , dans toutes les gradations , dans tous les détails , double à la fois l'industrie & la sensibilité. L'âme & l'imagination s'ouvrent , toutes les cordes vibrent à la fois ; & je vois naître le grand homme.

Cela , dit-on , coutera de l'argent.

Fort peu ; d'ailleurs veut-on recueillir du miel , il faut nourrir des abeilles.

Une somme annuelle de douze mille livres fourniroit magnifiquement à tout ce que cet établissement exigeroit de dépenses. Que de douze mille francs plus mal employés ! ce que je n'entends pas , ce que je n'entendrai jamais , c'est comment parmi cette foule de gens cuvant leur or , & ne sachant qu'en faire , il ne s'en trouve pas un qui se mette à genoux pour demander la faveur d'exécuter lui-même un seul de tant de projets honnêtes , mais auxquels les besoins urgens de l'Etat ne lui permettent pas de rien sacrifier , malgré leur utilité reconnue. Je leur demande , à tous ces colosses de la Fortune , comment il ne leur passe jamais par la tête d'épurer leurs trésors par un seul acte public & volontaire de bienfaisance ? Je leur demande si jamais emploi de leurs richesses a pu procurer à leurs gros sens , à leur ostentation même ,
&

& à leur ame, (s'ils en ont une), une satisfaction aussi pure & aussi vive que celle que je leur propose ? que les orgueilleux le font peu ! Pauvres riches, que vous êtes misérables !

Pour moi je vais voyager jusqu'à ce qu'une de ces bonnes actions soit exécutée : j'ai le tems de voir du pays. Je rendrai compte à mes amis des nouvelles sensations que je recueillerai à la vue de nouveaux objets. Je pourrai me tromper dans les conséquences que j'oserai tirer ; mais je ne tromperai pas dans le récit des faits. Les erreurs de l'homme qui médite & qui pense , ressemblent aux pierres à fusil : c'est de leur choc que naît la lumiere.

Je voyage aussi trop vite pour approfondir. Je sais trop combien on connoît quelquefois mal son ami & sa femme au bout de vingt ans , pour juger d'une République dans laquelle j'aurai soupé une fois à table d'hôte. Toutefois est-il peut-être plus difficile de con-

noître une femme , qu'une Républi-
que. Mais tout en galoppant on peut
rencontrer une idée utile , & il n'y a
jamais de mal à la soumettre à l'exa-
men , dût-il être au détriment de
notre amour propre.

P R E M I E R E S O I R É E.

*Premieres sensations à la vue des pays
de montagnes en général.*

RIEN de plus curieux que ces cli-
mats où la Nature semble avoir en-
tassé les matériaux de l'édifice du
monde. Ce que l'on y admire au pre-
mier aspect , porte dans l'ame une
forte d'effroi qui la rend plus atten-
tive & plus méditante. On ne voit
point , sans un sentiment de terreur ,
des rochers suspendus sur sa tête , com-
me les nuages , ni à ses pieds des gouf-
res sans fonds , & des torrents , dont

le bruit seul confterne : cette terreur cependant n'est qu'un plaisir de plus.

Les montagnes font de tous les objets nouveaux pour un voyageur , celui qui porte le plus d'idées vastes dans sa tête & de sentimens profonds dans son ame. Ces sentimens & ces idées ont d'abord quelque chose de confus , comme l'objet qui les donne : mais à mesure que l'œil s'accoutume à débrouiller ces masses informes en apparence , l'esprit parvient à rapprocher les rapports, qu'il n'a d'abord que confusément apperçus ; & le tumulte de ces pensées forçant à une combinaison plus suivie pour pouvoir s'en rendre compte , finit ainsi par ajouter lui-même à leur clarté , comme à leur énergie.

Le spectacle des montagnes a dû être pour l'ignorance , la source de la superstition , comme il l'est de la vraie piété pour l'homme instruit. La variété , le nombre , la bisarrecie même des tableaux que l'on y

rencontre , exaltent nécessairement l'imagination. Son flambeau s'allume à sa flamme , chaque objet acquiert soudain mille rapports étrangers ; chaque corps inanimé prend une ame : l'espace qui vous environne fourmille à l'instant de phénomènes ; l'homme est plutôt porté à croire qu'à approfondir. Vous voyez des cavernes , des grottes , des antres , des fontaines , des abîmes ; bientôt vous les peuplez de Génies , de Nymphes , de Monstres , de Nayades & de Démon. Cet arbre , cent fois frappé de la foudre , réalise au loin un de ces prodiges ; ce bloc fracassé par la chute de mille autres , devient un phantôme ; d'un tas de mousse vous faites un Faune ; vous rêvez , mais vos songes sont beaux : tous les Montagnards doivent être Poètes , les montagnes ont dû être le berceau des fables.

Mais qu'un Philosophe s'avance vers ces colonnes du globe ; il s'étonne d'abord à la vue des objets gigan-

tesques, qui, jettés çà & là, semblent contredire cette harmonie, premier caractère de tous les ouvrages de la Nature. Bientôt l'examen montre l'ordre dans ce cahos même, & l'idée d'un Auteur suprême se confirme par cette idée d'ordre dont elle est inséparable.

L'étude de la Nature physique dans les montagnes, produit le même effet que celle du corps humain dans l'anatomie. C'est à la vue de la multiplicité des ressorts, c'est à la découverte de leur concours admirable vers un même but, qu'on reconnoît surtout l'habileté de l'Artisan sublime qui y présida.

Mais autant ces grands objets étendent l'idée de la Divinité, autant ravalent-ils le culte insuffisant que nous lui offrons. Que les chœurs de nos Cathédrales sont sourds, près du bruit des torrens qui tombent, & des vents qui murmurent dans les vallées ! Que le dôme de S. Pierre est petit du haut de l'Apennin !

S E C O N D E S O I R É E.

*Suite des premières sensations à la
vue des montagnes.*

QUAND, pour la première fois, l'on découvre au loin des montagnes, l'œil d'abord les confond avec les nuages qu'elles atteignent. On s'étonne long-tems sans se dissuader, que ces prétendus nuages n'obéissent point aux vents : la surprise augmente en leur voyant conserver, sans altération, la forme bizarre sous laquelle on les a d'abord apperçus, & l'erreur ne se dissipe enfin, que par l'immobilité permanente de l'objet qui la cause.

On avance, on approche, on distingue. L'homme foible ne peut, à ce grand spectacle, se défendre d'admiration & de respect. Il est si petit devant tout ce qu'il voit ! son orgueil se tait un moment. Mais à peine revient-

il à lui , c'est pour être indiscret & ingrat. Il avance dans ces immenses dédales : il tremble encore à leur vue , & déjà il critique & juge.

» Pourquoi , dit-il , ces ronces stériles ? pourquoi ces tristes rameaux à peine sortis de leurs fouches sans sève ? par-tout ici la terre n'est couverte que d'arides buissons. Ces branches nouées , ces feuilles rares , semblent avoir été broutées mille ans par des troupeaux pestiferés. Pourquoi ces terres sans fruits ? ces rochers revêtus de neiges qui ne fondent jamais ? Quels cruels caprices de la Nature ! Pourquoi ces repaires & ces horreurs ? «

Homme vain , tes jugemens sont des erreurs , tes critiques des blasphêmes.

Combien tout ce qu'a fait la Nature est bien fait ! comme tout se prête un secours mutuel ! point de champs fertiles sans d'incultes monts qui les abritent. L'homme seul jouit de tout , & lui seul se plaint.

Pour moi, je vous salue, montagnes, masses salutaires, qui rompez le souffle des vents; vous fans qui leurs chocs renverferoient nos demeures, joncheroient nos sillons de leurs épis encore verts, & briseroient les rameaux de nos vergers. Vastes réservoirs de la terre, d'où découlent les eaux qui la fécondent, je vous salue. Les mines précieuses qui germent dans vos flancs, sont, de tous vos trésors, celui qui vaut le moins, que nous prisons le plus, & le seul peut-être dont nous n'aurions pas dû profiter.

TROISIEME SOIRÉE.

De l'intérieur des montagnes en général.

NON SEULEMENT les montagnes prêtent un abri nécessaire aux champs, où germent les récoltes; mais dans les détours de ces longues chaî-

nes qui touchent le ciel , & n'offrent d'abord que l'image de la stérilité , la scène des moissons est loin d'être inconnue. La Nature n'est pas cruelle longtems , elle ne l'est même jamais. Si quelquefois ses bienfaits se cachent sous une enveloppe effrayante , tant qu'ils y restent ensevelis , c'est toujours la faute de l'homme , encore moins avare que paresseux.

Arrivés au pied du Jura , au lever d'un jour d'automne : un brouillard épais vous couvre ; il se condense encore pendant les premiers quarts d'heure de votre marche , & vous laisse à peine entrevoir le chemin sinueux par lequel vous gravissez au sommet. Tout ce que l'œil peut atteindre à travers cette obscurité , est attristant pour l'ame. Les précipices semblent se creuser encore plus profondément dans l'ombre ; les escarpemens sont plus rapides ; les roches plus arides & plus menaçantes. Sous un ciel si nébuleux , les murmures renaissent contre lui :

ils durent encore , quand tout à coup le voile tombe. Le voyageur étonné contemple un firmament plus lumineux que tous ceux qu'il admira jamais de ces plaines rases longtems considérées exclusivement par lui comme le jardin privilégié de la Nature. L'homme voit les nuages au dessous de lui ; foulant l'orage à ses pieds, il est tenté de se croire le maître de la foudre : son orgueil est un moment satisfait.

Mais au jour nouveau qui l'éclaire, que voit-il ? des troupeaux nombreux paissans au fond de ces précipices dans les plus grasses des prairies ; des chèvres broutant l'herbe neuve de ces collines si escarpées. C'est-là que le serpolet murit un plus doux parfum , dont le baume donnera plus de saveur au lait qui nourrit les habitants de ces châlets paisibles. Derrière ce banc de roches glacées , s'étend un terrain plâne , où se rassemblent , & où ne séjournent jamais les eaux salutaires

de toutes les hauteurs voisines. Le soc n'est point étranger à ces hauteurs , d'où l'on soupçonne qu'il est banni par la constante inégalité du sol. Il y a des plaines dans les montagnes, & le bœuf qui y pâture , peut encore y ouvrir des sillons. Par-tout dans ces déserts, la culture & l'abondance peuvent sourdre , comme dans nos guérêts. Par-tout où elles ne sont pas, l'on reconnoit aisément que la dépopulation ou la paresse les en ont seules bannies.

Avec des races nombreuses & vigilantes , les montagnes ne seroient que des campagnes plus pittoresques. C'est-là où il est permis d'envier des richesses pour choisir le plan de sa demeure parmi tant de sites heureux , dont le choix seul embarrasse : c'est aussi là que le seul aspect du paysage dédommage des trésors qu'on n'a pas pour bâtir un palais.

QUATRIÈME SOIRÉE.

Comparaison de nos montagnes & de celles de la Chine.

QUAND on voit sur les sommets de nos montagnes tant d'arpens incultes, & quand on songe au nombre d'hommes que ce sol pourroit nourrir ; quand la vue de sa stérilité rappelle, avec la possibilité de la faire disparaître, l'abus qui la cause ; qu'il est difficile à un citoyen, à un honnête homme, de se défendre d'un sentiment de tristesse ! Il court soudain, malgré lui, réveiller douloureusement son ame. Du haut de ces cimes désertes, l'œil se tourne involontairement vers le point de l'horison où s'est levé le soleil. Là, comme s'ils pouvoient y atteindre, les regards vont chercher aux bornes de l'hémisphère, cette nation immense, mere de toutes les autres,

moins encore par son antiquité, que par sa sagesse. L'œil voudroit se reposer sur ces campagnes, où Confucius enseigna la tolérance & l'agriculture; où tout concourt à peupler, parceque tout vit heureux; où tout multiplie, parceque tout travaille; où tout travaille, parceque le travail est honoré, & l'oïveté avilie. Là, les terres ne reposent jamais, parceque des bras laborieux les remuent profondément. Là, les montagnes sont des jardins en terrasses, parceque des hommes libres pour faire le bien, garrottés pour nuire, sont sans nombre, comme les épis qu'ils font naître, & parceque les jardins ne sont pas d'immenses repaires d'animaux, moins féroces que ceux qui les égorgent par ennui.

Quand donc cueillerons-nous du froment sur les sommets nivelés des Voges & des Pyrenées, comme on cueille du ris sur les antiques monts de Suchuen? Quand verrai-je les

hommes, regorgeant à flots dans ces vallées, moissonner sur les collines, plus inépuisables à mesure qu'on en exigera davantage, & multiplier les sujets de mon Roi, avec les adorateurs de mon Dieu? Combien ces hommes nourris, nerveux, & fideles, aimeroient leurs femmes, leurs enfans, & leur Souverain!

Je songeois à l'ouverture des terres de la Chine, conduite chaque année par l'Empereur. Je fors de mon rêve à la voix de ce Collecteur insolent, qui, le pistolet sous la gorge, demande la taille à ce Laboureur sans pain.

CINQUIÈME SOIRÉE.

De la culture des montagnes, négligée en France.

ON COMPTE à peu près en France dix-huit millions d'habitants, & cinquante millions de journaux ou arpens

de terres labourables. D'où il s'ensuit que la population n'est pas à moitié de ce qu'elle pourroit être. Je ne prétends pas que ce calcul soit géométrique ; mais de simples approximations en ce genre suffisent pour démontrer nos sottises.

On dit qu'il faut un arpent de terre pour nourrir un homme ; oui , quand un seul homme cultive cet arpent de terre & plusieurs autres avec , tant bien que mal. Mais que ce même sol soit remué plus fréquemment & plus profondément par quatre bras , au lieu de deux , chaque arpent nourrira de même deux Cultivateurs pour un : peut-être cela pourroit-il aller plus loin.

Pour prouver que cette supposition n'est pas déraisonnable , je citerai encore la Chine. Il est de fait que l'on n'y connoit point ce repos des terres que nous nommons jachères. Il est de fait que cette fertilité annuelle & inépuisable , ne vient que de la profondeur

& de la multiplicité des labours à bras d'hommes. Il n'est pas moins certain, que si un arpent nourrit chez nous un homme, malgré le repos annuel d'un tiers de son étendue, que nous croyons indispensable, & que les Chinois trouvent ridicule, ce tiers n'ayant plus besoin de se reposer par une meilleure culture, donnera un produit d'un tiers de plus. Voilà du blé, voilà des hommes de plus.

Quant à la possibilité de la culture entiere des montagnes, il ne faut pas, pour la prouver, chercher les exemples si loin. Malgré le peu que nous faisons, nous en avons déjà assez fait, pour nous faire rougir de n'en pas faire davantage. J'ai parcouru fort en détail les montagnes d'Alsace, celles de Franche-Comté, & en grande partie celles de la Suisse. Dans ces dernières mêmes, on est bien loin du but. Lorsque dans la comparaison, on reconnoit pourtant l'avantage de la culture & de la liberté, on sent seulement
combien

combien la France est loin de ce qu'elle devroit être.

Mais , soit en Alsace , soit dans le Canton de Berne , quand je vois flotter des épis au sommet des plus hautes collines ; quand , près de celles-là , je vois d'autres collines de la même élévation , à la même exposition , revêtues d'un sol de même nature , & ne rapportant rien , je prononce sans un plus long examen , que ces collines pourroient toutes également produire ; & je finis par conclure , que si elles ne produisent pas , c'est que , là , les hommes manquent , ou qu'ils sont paresseux , ou qu'ils sont mal gouvernés , mais que ce n'est pas la Nature qui a tort.



SIXIÈME SOIRÉE.

Des compensations que la Nature apporte aux difficultés de la culture dans les pays de montagnes.

QUEL grain germera sur ce sol aride, dit-on au premier aspect des montagnes ? Qu'attendre d'une semence infructueusement déposée sur ce tuf presque découvert ? On ne songe pas que ce sol ingrat est voisin des plus vastes magasins de tous les engrais naturels. On oublie que ces pierres mêmes recellent, pour la plupart, des principes innombrables de fécondité. Ces pierres broyées vont, si l'on veut, se convertir en chaux, & les troupeaux seront obligés de brouter, pour éclaircir les bleds trop touffus du champ enrichi par ce limon brulant. Quand je cottoie des bancs de marne de plusieurs lieues, j'ai bien de la peine à croire que le côteau voisin soit destiné à être éternellement nud.

On ne parcourt pas longtems les montagnes, sans y rencontrer de ces bancs de marne, ou de pierres calcaires, ou des sources salées. Ces eaux détenues dans de petits bassins ménagés sans beaucoup d'art, produiroient des sels presque par la seule voie de l'évaporation. Au moins ces eaux retenant en elles - mêmes leurs principes acides, les porteroient en entier au sein des terres, où on leur permettroit de s'épancher. Alors ces terres que l'on croit ingrates, ouvreroient toutes leurs veines pour concevoir, & réveillées par ces agens secrets, la sève découleroit par - tout de leurs flancs avec la vraie richesse.

A ces idées d'abondance & de vie, mille tableaux égaiant les yeux de l'imagination, & satisfont l'ame. On ne songe pas à tant de moyens faciles de multiplier les êtres, sans se mettre en rêve à la table du Laboureur entouré d'enfans plus nombreux & mieux nourris. On voit la joie dans

tous les yeux , le sourire sur toutes les bouches , la santé sur toutes les joues. Tous les jours de travail deviennent des fêtes en idées , & la plus solennelle est alors le jour où les sujets paient à un Roi qu'ils adorent, un tribut qui cesse de les accabler.

SEPTIÈME SOIRÉE.

Abus dans l'administration des Salines.

IL EST bien dur de voir toujours la possibilité du bien, & son inexécution. Quand on fait , par exemple , tout le parti que l'agriculture pourroit tirer de la chaux, si elle étoit moins chere, & quand on a vu combien il seroit facile de construire sans frais, des amas immenses de chaux dans toutes les montagnes où la houille est commune, on ne conçoit pas comment on ne songe pas même à y cuire un demi

tonneau de pierres calcaires pour enrichir les champs voisins. Quand on connoit toute l'utilité dont le sel pourroit être à la culture, & la profusion avec laquelle la Nature nous accorde cette denrée, ce n'est pas sans un regret bien amer, que l'on voit à quel point l'usage de cette denrée est restreint par des intérêts mal entendus. Tous ces tableaux rians, que les idées d'abondance avoient fait naître disparoissent, & les Gabelles font bientôt oublier la scène champêtre qu'offroit le Laboureur entouré d'une nombreuse famille. Qu'il vienne en effet, ce Laboureur, à la source salée dont les esprits volatils devoient porter la fécondité dans ses terres, il y trouve des Gardes. Il vouloit y puiser pour enrichir son champ & son Prince; il trouve les satellites qui les ruinent tous deux. On le charge de fers. S'il devance ces exécuteurs féroces d'ordres que le Monarque veut qui soient doux & plus doucement exécutés, ce

n'est qu'en tremblant qu'il abaisse ses mains dans la fontaine salutaire : Son œil redoute les témoins , comme s'il alloit faire un crime ; la crainte combat en lui le désir d'améliorer son filon , & il y va de ses jours à nourrir un plus grand nombre de ses compatriotes. Après tant d'obstacles à profiter des trésors placés si près de nous par la Nature , comment attendre la découverte de ceux qu'il faut chercher ?

C'est peu que le sel , le plus puissant peut-être de tous les engrais , soit ravi sans ressource au Cultivateur ; on n'imagine point jusqu'où l'avarice des Gabelles , & l'activité détestable de leurs sous ordres , ont poussé les recherches pour arracher cette denrée aux habitans des campagnes.

Une source salée est-elle connue , elle est gardée ; souvent on l'empoisonne. Le troupeau qui par instinct échappe à son conducteur pour courir où cet instinct l'appelle , devient , à cette source , la proie du vrai dépré-

dateur , ou y périt. Trop heureux le Berger , quand son supplice ne suit pas la confiscation de son troupeau.

Difons un fait pour terminer le tableau ; auffi bien l'imagination eft-elle impuiffante pour ajouter à cette horreur. D'après les principes ci - deffus énoncés , on a pour coutume dans les falines de France , d'enterrer parmi les ordures les plus putrides , l'écume des chaudières. Elle feroit naître trop d'épis de plus , guériroit trop de brebis , & faleroit le pot de tant de bonnes gens , quand par hazard ils en ont un ! Si quelque malheureux a l'imprudence d'arracher une parcelle de ces rebuts à la fange qui les couvre , il eft puni ; il l'eft fans rémiſſion : car les affaffins font ſouvent grace , les Tirans quelquefois , mais les Traitans jamais. La vache d'un habitant , voifin d'un de ces ateliers , (je ne le nommerai pas) déterra , il n'y a pas long-tems avec fon pied , un morceau de cette écume mal recouverte ; la vache

décéla son maître ; le payfan fut pendu.

O Vérité ! pourquoi n'as-tu pas des aîles pour t'élever aux cieux qui sont ta source , & en descendre sur le trône qui devroit être ta place.

HUITIÈME SOIRÉE.

De l'influence des bonnes mœurs sur l'agriculture. Des Anabaptistes.

ON DOIT la population à l'abondance , l'abondance à la culture perfectionnée , la perfection de la culture aux bonnes mœurs & aux bonnes loix. Voilà pourquoi le limon précieux du Ménam , ne dépose qu'une fécondité inutile , tandis que les sommets naturellement arides de Canton , se revêtissent de moissons & de verdure. C'est que les rives du Ménam sont habitées par des peuples abrutis

sous le sceptre du Despoté de Siam , & que la Chine fleurit sous l'autorité d'un Empereur, dont les mains Royales ne dédaignent pas le manche de la charue. On parcourt des provinces entières dans l'Empire du grand Mogol , avant de trouver autant d'hommes que dans un seul village de la Chine (a) : c'est que le Grand Mogol est un Tyran , & le fils du Tien un pere.

Ce principe confirmé par les Nations & par les siècles , m'a paru également appuyé par les plus petits détails que j'ai été à même d'approfondir. Ce n'est qu'à une culture plus soignée & mieux entendue, que j'ai distingué en Alsace , les vallées habitées par des Anabaptistes. Je regardois les collines avant d'entrer dans ces cabanes ; & quand les collines étoient mieux cultivées, avant d'avoir

(a) Nommément celui de Fachan à cinq lieues de Canton. Voyez les voyages d'un Philosophe.

vu des fouliers fans boucles & des habits fans boutons , je me disois , il y a ici des Anabaptistes.

C'est que dans cette secte paisible , rien ne ravale la plus utile & par conséquent la plus noble de toutes les professions. C'est qu'un Laboureur est un homme honoré , & que le pere d'un grand nombre d'enfans , est un homme riche : car quand on laboure , autant de bras , autant de champs de plus à dépouiller , & par conséquent autant de richesses de plus.

Quoique ces bonnes gens soient , en Alsace , mêlés à un peuple encore soumis aux préjugés destructeurs de l'agriculture , ils font corps entre eux ; non pour briguer aucune autorité , mais pour soutenir les principes honnêtes auxquels ils doivent la pureté de leurs ames , & la force de leurs bras. Ils semblent rechercher pour leurs demeures les détours les plus reculés des Vosges. Là , plus seuls avec la Nature , ils sont aussi davantage avec eux-mê-

mes , & conséquemment plus heureux , puitqu'ils sont sans reproches. C'est dans les déserts qu'ils défrichent, en proportion de leur nombre, qu'ils aiment sur-tout à élever leurs chaumières: elles sont simples comme eux, mais construites avec intelligence. Soumis aux infirmités de la nature, ils ne veulent pas y ajouter par une négligence coupable, & s'exposer, par-là, à accuser le ciel des douleurs qu'ils ne devroient, ainsi que nous, qu'à la paresse ou à l'entêtement. Un lit de cailloutages, ou quelque autre précaution semblable élève toujours leurs cabanes au dessus d'un sol humide & dès-lors dangereux. Cette cabane, ouverte au midi oriental, jouit, dès le point du jour de tous les rayons que le soleil lui destine. Les fenêtres souvent ouvertes, donnent accès à des torrens d'air qui viennent rafraîchir à la fois les poulmoms de l'enfant qui rete encore, & ceux de l'ayeul qui le regarde avec complaisance. Jamais

sous ses fenêtres basses ne reste en dépôt le fumier , fait pour engraisser les terres , & non pour empoisonner les hommes. C'est sous ces toits que le voyageur retrouve les charmes de l'antique hospitalité. On lui offre du lait meilleur , parceque les troupeaux sont mieux soignés : ce lait coule dans des vases de terre , mais bien lavés dans de l'eau bien nette. C'est une fille , souvent jolie , toujours propre , qui le présente : elle ne rougit point , parcequ'elle ne soupçonne rien de malhonnête ; mais elle a de belles couleurs , parcequ'elle se porte bien. Elle ne baisse point les yeux , parcequ'elle ne craint rien ; mais elle les fait baisser par le respect que la véritable pudeur imprime. Le soir on oublie l'edredon mal sain sur la paille la plus fraîche & la plus abondante ; & le lendemain , après avoir payé quelques creiches (a) pour le repas délicieux & frugal de la

(n) Monnoie du pays équivalente à nos scls marqués.

veille , ce n'est pas sans regret que l'on s'éloigne , sur-tout si l'on retourne à la ville.

NEUVIEME SOIRÉE.

Trait d'un Anabaptiste du pays de Valdeck. De leur caractère en général.

LES Anabaptistes sont les mêmes par-tout. On les a vu doux , humains , & laborieux en Alsace ; c'est d'eux qu'un Hollandois respectable , demeuré cinquante ans à la tête de la Magistrature d'Amsterdam , m'assuroit que durant ces cinquante années, il n'avoit jamais pû trouver sur les registres publics , une seule déposition grave contre un Anabaptiste ; il ajoutoit , à la vérité , que de toutes les sectes cherchant un asile dans les marais des Provinces Unies , il n'en connois-

soit pas une dont il en pût dire autant. Le récit d'un fait achevera le panégyrique, que l'intérêt de la vertu & de la vérité dicte seul.

En 1759, M. le Comte de Stainville commandoit un détachement considérable, & avoit en tête M. de Buleau, Officier Prussien, suivi d'un Corps respectable. Nos troupes s'étant trouvées en mesure des ennemis par les manœuvres les mieux combinées, il y eût une affaire très vive au dessus de l'Abbaye de Jachein dans le pays de Valdeck. Après une charge de Dragons des plus singulieres & des plus vigoureuses, après l'affaire bien décidée à notre avantage, on redescendit à l'Abbaye. Nos troupes respiroient toute la joie que donne le succès, & l'on rencontroit par-tout dans la campagne l'effroi qu'y imprime toujours une expédition guerrière. Au milieu de ce tumulte, M. de Stadler, Aide de camp de M. le Comte de Stainville, chargé de découvrir des

champs d'orge , pour y faire fourager les chevaux de son Général , rencontra un Anabaptiste. Il lui enjoignit de lui indiquer où il pourroit en découvrir. Ce bon-homme s'en excusa avec un flegme aussi éloigné de l'insolence , que de la crainte. On le contraignit , il marcha , & dit de le suivre.

M. de Stadler traversa un petit bois à la suite de son nouveau guide. Ayant déjà parcouru un espace de terrain assez considérable , il s'aperçut qu'il avoit outre - passé plusieurs champs d'orge , sans que l'Anabaptiste l'en eût averti. Il lui en demanda la raison. Alors le vieillard s'avança encore quelques pas , & lui dit : » ces autres champs » ne sont pas à moi , celui-ci m'appartient , envoyez-moi une faulx , » & dites la quantité dont vous avez » besoin «.



DIXIEME SOIRÉE.

D'une industrie particuliere aux Anabaptistes dans la culture des prairies.

MALHEUREUSEMENT pour la France, il n'y a point d'Anabaptistes dans l'intérieur du Royaume, & dans les Provinces frontieres, dont l'entrée leur est permise, il n'y en a que fort peu. Il s'en trouve beaucoup plus à proportion dans le Montbéliard, petit pays confinant l'Alsace. Ils y sont plus libres, & conséquemment y font plus de bien, quoiqu'ils y aient à déchirer un sol bien plus ingrat. Par-tout ils joignent l'industrie à la vigilance : l'habitude les rend plus adroits à manier la terre ; & la construction ingénieuse de quelques-uns de leurs outils, ajoute encore à leur adresse. Ils en ont un particulièrement propre aux coupures

coupures dont ils ont grand soin d'arroser leurs prés. Cet outil hâte singulièrement la besogne, & lui donne en même tems un air de propreté, qui ne plaît pas moins à l'œil, que le tems gagné ne fait de profit. Nous nous gardons bien d'en faire usage. C'est apparemment parceque cela ne vient pas d'assez loin : au moins ne puis-je croire que ce soit parceque les inventeurs sont d'une autre Religion.

C'est encore des Anabaptistes que j'ai appris une manière, aussi peu usitée que simple, de donner aux fossés dont on entoure les champs, une forme qui dédommage du terrain qu'ils font perdre. Par cette forme, non seulement le dédommagement se trouve dans le bien que le fossé fait à la terre, mais, au moyen de son talus prodigieusement adouci, on cueille encore de l'herbe presque dans le lit du fossé même.

Appliquant cette idée aux rives des longs fleuves qui traversent le Royau-

me en tous sens , cela donne tout-à-coup une apparence de produit considérable. Réfléchissant ensuite aux digues dispendieuses , mal construites & insuffisantes , par lesquelles on cherche en France à parer aux inondations , ne seroit-il pas possible de croire que cette méthode ne vaut souvent rien. Qu'en résulte-t-il en effet ? que l'inondation finit par avoir lieu , un peu plus tard à la vérité ; mais qu'en revanche les eaux ayant une fois surpassé la digue , & ne trouvant plus d'écoulement vers leur lit , séjournent , noient le champ à jamais , & vont au loin porter des vapeurs mortelles aux Laboureurs , dont elles usurpent l'héritage. Otez la digue , & vous avez en pur gain les millions qu'elle a coûtés au Roi , les plus nombreux millions gagnés (le mot est doux) par l'Entrepreneur , & les corvées plus horribles , dont la construction de la digue a accablé les Communautés voisines. Au lieu d'élever cette digue ,

applanissez au contraire les bords du fleuve , comme l'Anabaptiste applanit le fossé de son jardin , & vous faucherez de l'herbe au printems prochain , où vous couriez risque de vous noyer , ou d'être empoisonné l'année derniere. Le fleuve déborde huit jours plutôt , & se retire trois mois plutôt. Il dépose un engrais naturel , que le ciel veut vous donner , & que vous avez tout fait pour perdre. Recueillant du fourage où vous ne recueillez rien , vous pouvez semer du bled dans quelques-unes de vos prairies , & vous finissez par nourrir des hommes , au lieu de chevaux , ce qui vaut mieyx.



ONZIEME SOIRÉE.

Avantages de la méthode des Anabaptistes adaptée aux fleuves & ruisseaux du Royaume.

L'IDÉE d'adopter en grand la méthode des Anabaptistes est bien simple. Si l'on veut réfléchir combien les bords de chaque rivière, fleuve & ruisseau de France, ainsi ménagés, donneroient de faux de pré, on verra que cette idée a encore la vérité & même la grandeur, qui caractérise les idées simples.

Il est certain que cette méthode ne vaudroit rien pour plusieurs rivières du Royaume; mais il n'est pas moins sûr qu'elle seroit excellente pour un plus grand nombre. Sans doute, il ne faut pas applanir les rives d'un fleuve, sur les bords duquel passe une grande route; il faut que les grands chemins

soient libres en tout tems , & l'inondation facilitée les obstrueroit. Mais peut-être n'est-ce pas par là qu'il eût fallu diriger ce grand chemin.

Il est certain qu'il faut immédiatement contenir dans son lit le fleuve & la riviere qui ne roulent que ces larges & plats cailloutages appelés *galets* , ou ne déposent qu'un sable aride & destructeur de toute récolte. Seulement faudroit-il , quand on fait tant que de vouloir maitriser un courant , ne le pas faire à demi.

Quand on construit une levée , il faut qu'elle soit assez large , pour que le voyageur y marche avec sûreté , & assez solide , pour que les efforts du courant & des crues soient également vains. Autrement l'épargne d'un million , dans la construction primitive , ne fait que nécessiter la dépense d'un milliard pour l'entretien. Les exemples ne manquent que trop peu à l'appui de ce principe.

En général , il faudroit plutôt creu-

fer les lits, qu'élever les rives. Ce travail effraie, parceque malheureusement tout ce qui est un peu grand, a acquis le droit de nous effrayer. Mais ce travail est praticable; il est même plus facile qu'on ne l'imagine. Quant aux frais qu'il multiplie, ils sont compensés par le produit du terrain qu'on épargne. Construire une levée le long d'une rivière, au lieu de creuser son lit, c'est ressembler à un homme qui ne bâtiroit dans Paris qu'un rez de chaussée sur un terrain à cent écus la toise. Il employeroit une surface immense pour loger deux personnes. Qu'il construise des étages, il lui en coûte quelques pierres de plus, mais il triple les loyers.

Quand on creuse le lit d'une rivière, les deux côtés de ce lit s'enfonçant au dessous de la surface de la campagne, opposent en quelque façon sa masse entière à l'effort des eaux: les eaux doivent être maintenues. Elevez des digues au dessus de cette sur-

face; elles ne peuvent avoir pour point d'appui, que cette étroite langue de terre nouvellement remuée par vous. Cette langue de terre est nécessairement foible par sa base; il faut l'exhausser pour remplir votre objet, & plus elle s'élève, plus elle s'affoiblit: rien ne la maintient de droite ni de gauche; elle est, pour ainsi dire, en l'air. L'eau agit avec puissance & progrès; l'affaîslement s'opere bientôt; l'éboulement le suit; &, sans compter l'argent perdu, le cours de la rivière s'embarrasse, & tout est pire qu'avant d'avoir voulu remédier au désordre naturel. Creuser les lits vaut donc mieux qu'élever des digues?

Quant aux talus adoucis proposés pour les bords; il est en France deux mille rivières ou ruisseaux susceptibles du plus grand bénéfice, en y adaptant cette opération. Je me contente de l'indiquer à tous mes compatriotes riverains. Je les invite à y faire attention. Tous ne seront pas convaincus :

plusieurs se croiront plutôt noyés , qu'enrichis ; mais enfin quelques-uns en profiteront. Ce seront toujours quelques bottes de foin de plus ; & , d'honneur , nous n'en devrions point perdre.

DOUZIEME SOIRÉE.

Du malheureux esprit de finances introduit dans toutes les têtes depuis quelques années.

QUE de bien à faire ! qu'on en fait peu ! Il n'y a point de voyageur qui galoppant le Royaume avec quelques connoissances , & quelques vrais principes dans la tête , puisse descendre un seul jour de cheval sans avoir découvert un million à gagner pour l'Etat , une aisance pour le peuple , & conséquemment une satisfaction bien pure pour le Souverain. Mais on n'imagine pas combien il y a de bonnes

idées de perdues par le malheureux esprit d'affaires qui s'est glissé dans tous les ordres, sur-tout depuis quelques années. Les hommes & les femmes, les riches & les pauvres, les nobles & les valets, tout le monde s'en mêle. Apperçoit-on la possibilité d'un projet utile, c'est aussitôt une ferme à proposer, une *affaire* à établir. Il y a dans Paris deux mille personnes qui, si elles avoient vu nos Anabaptistes faucher de l'herbe jusques dans les fossés de leurs prairies, n'auroient pas manqué de demander *le privilege exclusif* de tailler en talus adouci les bords de toutes les rivières du Royaume.

Le premier soin est de cacher l'idée utile, de peur qu'un autre n'en profite ; ou de charger l'entreprise de clauses si bisares, qu'elle devient pernicieuse à l'instant. L'égoïsme le plus fordide parle, & tout patriotisme est étouffé. La seconde attention est de tromper, si l'on peut, le Ministre au

département duquel l'affaire ressort. L'art du Traitant l'embrouille, la rend bonne pour lui seul, & la gâte quelquefois pour lui-même : car le Traitant n'est presque pas plus fripon qu'ignorant. Il faut que cette affaire lui rapporte *cent cinquante pour cent*, ou elle n'est pas faisable. C'est le taux actuel.

Qu'arrive-t-il ? Que le Ministre venant à examiner le projet, est, ou trompé par l'exposé faux, ou révolté par l'impudence des conditions. Trompé, il accorde son suffrage pour une chose qu'il croit bonne, qui l'est en effet dans son principe, mais qu'un art détestable a changé de nature. On a trouvé le secret d'en faire un nouveau prétexte à un monopole nouveau, & voilà tout. Ce qu'il y a de pire, c'est que non seulement l'Entrepreneur fripon, une fois autorisé, fait le mal tout à son aise, mais ôte pour jamais à tous les honnêtes gens le moyen de faire le bien en cela. Pour comble, le

même inconvénient subsiste , si par hazard le Ministre découvre la mauvaise foi , dès le premier examen du projet. Alors il est presque toujours réduit à empêcher l'exécution de la chose utile pour en prévenir l'abus. Le torrent des affaires ne lui permettant jamais d'approfondir les détails , il ne lui reste de l'entreprise , bonne en elle , gâtée par ces agens , qu'une prévention vague. Il s'en trouve armé , si par hasard un bon citoyen vient à présenter le même objet , dirigé aussi sagement , qu'il l'étoit d'abord mal-honnêtement. De cette prévention naît un refus précipité. Ce n'est pas une injustice de la part de l'homme en place ; ce n'est pas non plus la faute du bon citoyen , mais ce qu'il y a de sûr , c'est que c'est toujours le bien général qui souffre.

Le remede à cela ? Des mœurs. Comment en donner ? En priant moins l'argent , & honorant davantage le talent & la vertu.

TREIZIEME SOIRÉE.

*De la Roupertzaw , de l'Arbre verd ,
& des Strasbourgeoises.*

STRASBOURG, Place de guerre du premier ordre , avec le plus haut de tous les clochers , possède encore les plus jolies filles du Royaume. Veut-on voir des tailles sveltes , c'est à Strasbourg qu'il faut aller : c'est à Strasbourg qu'il faut être pour voir de jolies jambes de femmes : c'est à Strasbourg que tous les pavés des rues sont pressés par des pieds délicats & d'aplomb. Ces jolis pieds ne courent jamais le risque de se déboiter dans les échasses maladroites & dangereuses que nos femmes ont adoptées , & qui les estropient , en défigurant leur démarche. Ces tailles , rondes & souples , comme les joncs du fleuve qu'elles embellissent , font , & demeurent tel-

les , sans l'échafaudage des corps & des baleines. Les Strabourgeoises auroient le droit de se passer de parure ; & c'est du costume des Strasbourgeoises , que toutes les beautés du monde pourroient attendre de nouveaux charmes.

Au plus beau Dimanche de l'année, dans la plus belle des guinguettes de Paris, le peuple a l'air moins paré qu'à Strasbourg dans la rue la plus reculée , & tous les jours indifféremment. On n'y connoit point ces grandes cornettes , souvent sales & toujours désavantageuses , qu'on voit ici. Elles n'y encapuchonnent jamais une mine faite pour être jolie , & toujours jolie , tant qu'elle est jeune. Les cheveux , cette belle parure de tous les sexes & de tous les âges , n'y sont point renfermés sous de grandes braies pendantes , seulement propre à les étouffer , & à priver les traits du visage de cet accompagnement qui leur sied toujours si bien. A Strasbourg , la ser-

vante qui balaie le devant de la maison , porte des nattes bien poudrées sur sa tête , à moins que le noir de ses tresses ne lui semble plus propre à corriger une peau , quelquefois un peu brune. Un juste tout blanc , ou d'une couleur foncée & tranchante sur celle du jupon , toujours un peu court , la rend leste à l'œil , comme elle l'est à l'ouvrage. Les jambes déliées , que ce court jupon laisse appercevoir , font attendre avec impatience le premier coup d'archet de l'arbre verd : il est fête , tout danse.

On parle des Marseilloises & de leur vivacité Mais point de comparaison entre les belles : n'outrageons jamais les unes pour faire hommage aux autres. Coupons la pomme en trois , s'il y a trois concurrentes. Les Marseilloises sont charmantes ; les Strasbourgeoises aussi.

Qu'il fait beau aujourd'hui ! le ciel n'a de nuages que ce qu'il en faut pour que le soleil ne soit pas trop ardent ,

& pour que , ce soir , l'horifon foit bien coloré. Quelle foule immense & respirant la joie ! Les ponts-levis des courtines s'abaiffent & retentiffent sous la marche d'un peuple inombrable. Toutes les filles ont des fleurs à leur corset , tous les soldats des rubans à leurs chapeaux. Tout ce que vous voyez , ce sont des amans. Toutes ces filles charmantes ne savent pas un mot de françois ; tous ces Dragons pas un mot d'allemand. Mais c'est d'amour qu'ils parlent : on les entend : on leur répond.

La Roupertzaw est un nouvel Eden qui touche au glais de Strasbourg. Ce n'est point un village : c'est un grand jardin , semé de cent petites maisons bien propres , & séparées les unes des autres par autant de jardins particuliers. Tous ont de l'ombre , des fleurs & des fruits : tous sont enclos par des grillages de bois peints , qui permettent de les voir , & jamais par de grands vilains murs qui les déroberoient à la

vue. Là , sont les pelouses les plus unies , ne demandant qu'à être foulées. Par-tout il y a des violons ; & vingt canaux , avec autant de bras dérivés de la riviere d'Ill , traversent en tous sens ce paradis terrestre.

C'est-là que la saine tolérance réunit Luther & Calvin , dans un même branle, avec de jolies Chrétiennes apostoliques , qui ne les prennent , ni pour des Dieux , ni pour des Diables ; tandis qu'à côté les Juives vendent des croquets, & que leurs époux circoncis prêtent sur gages aux Officiers qui font l'amour. C'est-là que se trouve l'arbre verd , si vanté , décoration charmante , théâtre des scènes les plus naïves , rendez-vous des amours les plus tendres , & le plus joli Cabaret du monde.

L'arbre verd est un grand arbre bien touffu , dans les rameaux duquel on monte par un escalier de bois peint en verd , & où l'on a pratiqué deux galeries semblables , à différentes hauteurs. Ces galeries sont garnies
de petites

de petites tables commodes , où l'on boit frais à la santé de sa maitresse , & où l'on arrange ses rendez-vous. C'est un plaisir d'y voir cent jolies filles , perchées comme des oiseaux. C'est un plaisir de les y voir monter ; c'est un plaisir de les en voir descendre ; c'est un plaisir d'y monter avec elles ; c'en est un plus grand d'y rester avec une seule , quand les autres s'en vont , quand le soleil est couché , quand les oiseaux ne chantent plus , & quand la nuit tombe.

J'ai fait une remarque assez singulière ; c'est que rien n'est plus rare que de voir un homme ivre dans ces Cabarets-là. C'est que l'ivrognerie naît de l'ennui , & que l'on ne s'ennuie point quand tout invite à danser avec des filles propres , gaies & jolies. Il vaut beaucoup mieux que la tête tourne d'amour que de vin ; le peuple a plus besoin de ses jambes que de sa tête : c'est un calcul qui devrait peut-être entrer un peu plus dans celle d'un

Législateur. Amusons donc le peuple ; faisons-le danser , & tâchons d'embellir ses femmes par un costume plus avantageux.

QUATORZIEME SOIRÉE.

De la Plaine de la Haute Alsace & de Colmar.

UN PEINTRE peut imiter les traits d'un beau visage : son art est vain pour rendre ce charme secret , cet effet moral , résultant de l'ensemble physique , ce je ne fais quoi , qu'on appelle physionomie , qui n'est pas encore rendu par ce mot , qui plaît sans la beauté , & sans lequel la beauté n'a plus d'empire. On peut aussi décrire ou peindre un beau paysage : le prestige des pinceaux ou de l'éloquence peut rappeler les images , les nombrer , les arranger , les accumuler : mais faire passer dans l'ame ce calme intéressant

qu'inspire un lointain champêtre , cette exaltation , produite par l'aspect des montagnes majestueuses , ou ce contentement profond que donne la vue d'une riche campagne chargée de moissons ; ah ! que l'art cede ici , & qu'il rende à la Nature des droits qu'il ne sauroit usurper !

Qu'un champ fertile est doux à voir pour l'homme ! pourquoi donc oublie-t-il si souvent qu'il pourroit tous les rendre tels ? Qu'il est doux de voir flotter sur la terre , dans les ondes d'une belle récolte , l'espoir , l'abondance & la vie d'un peuple entier ! Le beau spectacle que celui d'une plaine immense , où par-tout une fécondité uniforme interdit la jalousie aux propriétaires de plusieurs lieues à la ronde ; où par-tout les bleds centuplent la semence ; où la récolte étonne toujours le Laboureur ; où l'herbe inutile est étouffée par l'épaisseur des germes attendus ; où le nombre & la hauteur des tiges du froment le plus

pur , ne sont jamais aux dépens de ses grains ! Telle est la haute Alsace. Au mois de Mai, c'est un tapis verd sans bornes ; trois mois plus tard , c'est un champ d'or sans limites. S'il est interrompu , c'est par les nappes argentées de cent ruisseaux qui le fécondent. S'il est borné , c'est par les montagnes , d'où ces ruisseaux découlent , ou par le fleuve qui les reçoit , & qui du sein de ses isles touffues , fournit à ces fortunés rivages.

C'est dans ces plaines, qu'il faut voir la scène des moissons. C'est dans ces prairies, qu'il faut voir le tableau animé des fenaisons nouvelles ; car ces moissons ne sont pas plus riches , ces fenaisons plus abondantes, que les filles de Colmar ne sont jolies.

Colmar seul peut le disputer à Strasbourg ; Colmar peut-être même l'emporte. Là, tous les seins naissent blancs, arrondis & séparés. Là , tous les yeux sont grands , les cheveux fournis , les dents nettes , les bras bien attachés ,

les bouches roses & disposées au sourire. Là, tous les voyageurs s'arrêtent, & tous les régiments veulent être en garnison. Les peres disent que c'étoit bien mieux de leur tems ; que le sang dégénere à Colmar. Filles de Colmar, consolez-vous ; votre sang est le même, c'est celui des vieillards chagrins qui a changé. Les peres vous condamnent ; mais dans le procès de la beauté, ce sont les enfans qui décident.

Se figure-t-on l'enchantement d'un voyageur, qui, depuis des mois, enfoncé dans les vallées les plus sombres, errant d'abîmes en abîmes, marchant sur des roches, ne recevant d'ombre que de leurs masses, & dont l'imagination s'est déjà fait une habitude d'idées âpres & rembrunies, comme les objets qui l'ont frappé ; se figure-t-on, dis-je, son ravissement & son extase, lorsque, par un beau jour, il vient tout-à-coup à sortir de ces antres, & débouche sur ces plaines fécondes, au moment où le parfum des

herbes invite les Moissonneurs armés de leurs faux , & les Fanneuses agitant des rateaux dans leurs mains ?

Quel réveil ! quelle douce vérité , après un triste songe ! quel plaisir de voir tout ce joli peuple répandu dans ces belles campagnes ! Que le verd éteint de ces prés mûris , forme un agréable mélange avec le blanc de tous ces Faucheurs en chemise , & de ces jolies Fanneuses qui ne sont gueres plus vêtues ! Que de chariots roulans , de meules entassées , d'enfans annonçant l'amour du travail par leurs travaux , quoiqu'inutiles ! Que de bras agissans ! Que de vraies richesses venant de la terre ! Quelle vie dans tout le paysage ! quelle joie pure ! que ces champs Allemands sont François ! quel spectacle pour un Roi ! Il ne doit point le voir , que tous les coins de son Royaume ne lui en offrent un semblable , & cela est possible.

Mais combien ce soir dormira peu tranquillement le voyageur qui doit

passer dans ces prairies au moment où nos Alsaciennes, trompant la chaleur du jour, s'endormiront sur les herbes nouvellement amoncelées ! O combien ce voyageur sera plus malade, si de toute la nuit il peut dormir ! Que nos Alsaciennes veillent ou dorment, le repos de tout voyageur bien portant, qui les verra, est perdu. Les plus douces attitudes, dont le sommeil peut allarmer la décence & aiguillonner le desir, ne feront pas plus que les déployemens de tant de jolis corps se mouvant avec grace. Quel tableau que celui d'une femme qui agit, quand sa tâche suffit pour exciter son adresse, sans jamais lui valoir une fatigue que les femmes devroient ignorer, si les hommes n'étoient pas barbares ! En Alsace, au moins la paysanne qui travaille a-t-elle un vaste & léger chapeau de paille, qui défend son visage. Elle travaille, mais ne s'exténue pas. Le mari laboure, la femme sème ; il porte une lourde faux, elle une fau-

cille légère ; elle ne fait que ramasser les noix tombantes sous les coups vigoureux de la perche ; ses fardeaux sont des fleurs ou des fruits.

O ! France, berceau de la galanterie, ô ! France, ma patrie, toi qui te piques d'adorer la beauté , d'être l'exemple des peuples polis & des amans de tout l'univers , ô ! France, tu dois rougir ! Dans le sein de tes propres campagnes , des campagnes les plus voisines de la capitale & du trône , peut-on rencontrer une de tes femmes champêtres , sans dégoût , sans révolte , ou sans pitié ! Là , un costume hideux les défigure. Là , des haillons laissent nus des charmes , en leur ôtant tout l'attrait de la nudité par le contraste de la misère. Là , le plus âpre soleil dévore à crud la fleur de la jeunesse. Là , des courroies meurtrissent , sous le poids d'un fardeau disproportionné , un sein qui ne sera pas plus propre à nourrir , qu'à être caressé. Tes femmes & tes bêtes de somme

sont de pair ; & l'homme abruti par sa propre indigence , oublie que ses forces supérieures ne lui sont données que pour parer à cet abus repoussant. O ! France , si fiere de tes modes effeminées , si fiere de vendre des chiffons à l'univers , viens apprendre d'une de tes Provinces conquises sur des peuples qui te font rire quand ils parlent d'amour , ces égards que le sexe reclame. Leur oubli est plus grave que tu ne penses. Quels enfans naîtront de tes meres énervées & mourantes ? Combien d'enfans naîtront de tes femmes , dont l'abord dégoutant effarouche les carresses des époux les plus brutaux ? Vas , n'en attends de nouveaux sujets , que ce que le besoin impérieux de se reproduire pourra arracher d'entre les bras de la laideur. Mais songe que l'homme , apprivoisé par le commerce d'une compagne aimable , aimeroit cent fois plus la patrie où respireroit une compagne qu'il pourroit aimer.

QUINZIÈME SOIRÉE.

*Description de la montagne de Géro-
mani , près Belfort.*

IL Y A une différence remarquable entre les grandeurs morales , fixées par les hommes , & les grandeurs physiques , marquées par la Nature : le rapprochement fait toujours perdre aux uns ce qu'il fait gagner aux autres. Plus on voit de près une montagne , plus elle est immense : voit-on de près les Grands de la terre , à peine sont-ils des hommes comme les autres.

Le Sultan est mort , nous dit-on ; soudain nous croyons voir tous les Archipels en deuil , les bords de l'Orient ébranlés , & nous prêtons cent coudées au nouveau successeur de l'Empire des Califes. Embarquons-nous à Marseille , traversons les plai-

nes de la Morée , contemplons en passant les campagnes de Troie , où le moindre vestige ne rappelle pas même ce siège de dix ans ; que le canal des Dardanelles nous conduise à Constantinople ; pénétrons dans le sérail du Grand Turc , & nous trouvons un pigmé dans le palais d'un géant. Combien encore nous paroîtroit-il plus nain , si nous pouvions le voir dans son *Harem* au milieu de ses femmes !

A l'extrémité d'un horizon étendu, regardons, au contraire, la forêt qui le termine : à peine les tiges des hêtres éloignés semblent elles égaler les rameaux de cet arbruste voisin : avançons ; les tiges s'élèvent , un seul de ces arbres ombrageroit un champ, & nous trouvons une immense retraite où l'homme champêtre repose à l'ombre , & où pâturent des animaux sans nombre.

C'est ainsi que le sommet du balon de Géromani s'est élevé à mes yeux. C'est la plus haute, la plus riche & la

plus curieuse des montagnes des Vosges ; tant par ce que la Nature y a fait , que par ce que les hommes y ont ajouté. Cette partie de la longue chaîne , qui sépare l'Alsace de la Lorraine , recèle les mines du Royaume les plus abondantes en cuivre , en plomb & en argent. J'ai descendu trois cents pieds sous terre pour admirer ce qu'il eût peut-être été à souhaiter que l'avarice n'eût pas fait inventer aux hommes ; mais ce qu'il seroit à désirer qu'ils perfectionnassent , puisque les institutions sociales ont rendu l'or nécessaire.

Du fond de ces dédales ténébreux , où tant d'hommes ont péri pour orner de quelques paillettes de plus les habits de quelques-uns de leurs semblables , j'ai remonté quatre mille pieds au dessus de la surface. L'obscurité profonde d'où je sortois , ajoutoit à l'éclat du ciel pur que je voyois au dessus de ma tête. Mon admiration étoit partagée entre les spectacles su-

blimes que varioit sans cesse, dans ma marche, un horison plus étendu à chaque pas, & la surprise que me cau-
soit la pente insensible par laquelle je m'élevois sans fatigue à travers des précipices destinés à être inaccessibles.

Si quelque chose rappelle en France les ouvrages des anciens Romains, portant par-tout le sceau d'une nation maîtresse du monde, c'est le chemin pratiqué dans cette partie de montagne. Le sommet du balon de Géromani peut avoir, comme je le disois tout à l'heure, à peu près quatre mille pieds d'élévation. Le chemin qui le traverse est tellement ménagé, sa coupe est si savante, & les spirales qu'il forme dessinées si adroitement, que par-tout un cheval peut y galopper constamment, tant à la montée, qu'à la descente : c'est ce que je n'ai vu nulle part.

La Nature toujours plus riche à mesure qu'elle semble plus prodigue,

après avoir entoui des filons précieux dans les flancs de cette montagne , offre par-tout , à sa surface , des blocs de granites & de porphyre , qui n'attendent que le ciseau pour immortaliser de grands hommes. On y trouve aussi de l'albâtre , moins parfait à la vérité. Pour les porphyres & les granites , je crois que mis en œuvre , leur dureté & leurs couleurs ne leur feroient rien céder à ceux que nous allons chercher si loin , & que nous payons si cher.

Ces carrières précieuses & ignorées , placées naturellement près des travaux , n'ont jamais été employées que dans la construction de ce beau chemin , & joignent encore à l'ouvrage un nouvel air de grandeur & de magnificence. Il a fallu construire de fréquentes arcades pour donner passage aux torrens ; les blocs voisins ont servi ; & le voyageur admire d'autant plus , qu'il s'attendoit moins à trouver dans un désert , des ponts dont

les matérirux feroient ornement dans les galleries de nos Rois , & dans les sanctuaires de nos Temples.

SEIZIEME SOIRÉE.

*Suite de la description du Balon de
Géromani.*

CES vastes souterrains où l'industrie va arracher les métaux , ces marbres assujettis en voute , & donnant un chemin sûr & commode au dessus des abîmes ; tous ces monumens des hommes cedent & s'effacent au premier aspect d'un grand paysage. Ils sont bientôt oubliés par le voyageur qui parvient au sommet de la montagne de Géromani. Il regarde , & pour lui les Royaumes sont des champs, les Provinces des points, les Villes des atômes. Il met un pied sur l'Alsace , l'autre sur la Lorraine , & étend un bras sur la Franche-Comté. Son œil

se perd avant que l'horison se termine. Le Rhin coule à dix lieues , il le croit à ses pieds. Il abbaisse ses yeux dans une vallée sans fonds ; il y voit jaillir une fontaine imperceptible ; le reflet des eaux lui en fait seul distinguer l'étroit bassin dans l'ombre , & cette fontaine est la source d'une rivière (a), qui bientôt va porter de larges bateaux vers l'océan , & y roula souvent des ondes teintes du sang de plusieurs milliers d'hommes.

A mesure que le soleil tourne vers l'occident , le spectacle change. Il se varie , mais toujours pour être plus beau & plus grand. Le rideau sombre des montagnes noires rembrunit les premiers lointains. Une vallée de trente lieues en sépare , on croit les toucher , & au dessus d'elles , les glaces des Alpes s'argentent & s'élèvent en amphithéâtre. Les flots de pourpre , de sinople & d'azur s'y succèdent , &

(a) La Moselle.

les teintes brillantes , dont un seul regard du soleil les empreint , les rapprochent aux yeux du spectateur. Alors, méditant , en extase , ravi à ce tableau , & nécessairement exalté , celui qui , pour la première fois , l'admire , s'enivrant du plaisir de la vue , ne craint que la nuit , dont il sent que l'heure approche.

Il craint l'obscurité , avant même que ses yeux aient pû reconnoître le déclin du jour. Mais la nuit n'est point connue sur cette cime aérienne. Dans tous les mois d'été , on peut y jouir , à la fois , du spectacle du coucher du soleil & de celui du jour naissant. Les nuages , qui se colorent plus fortement à l'ouest , au moment où le soleil disparoît , conservent encore leurs brillans émaux , que déjà les rives orientales revêtissent ces douces nuances qui y précèdent & annoncent les belles journées. On voit les deux crépuscules se disputer l'atmosphère. Tant qu'on regarde , il y a à voir ; & longtems

après qu'on a vu & qu'on a quitté ces sommets, il reste à admirer, à s'attendrir, & à rendre graces.

DIX-SEPTIEME SOIRÉE.

Reflexions sur les Mines du Balon de Géromani.

IL RESTE à tous les ouvrages des hommes, même aux plus dignes d'être admirés, un caractère d'imperfection qui les décèle. L'examen ôte nécessairement à ces chefs-d'œuvres ce qu'il ajoute à ceux de la Nature. La forme que le Sculpteur donne à l'or, change; l'or ne s'altère jamais.

Dans les souterrains du Balon de Géromani, j'ai vu & admiré, sans doute, les travaux des Mines: mais combien d'idées tristes comprimoient mes applaudissemens, & méloient l'amertume à ma curiosité satisfaite! J'ai suivi longtems le chemin, (peut-être plus

étonnant) qui traverse cette montagne , & le plus admirable , dont j'eusse connoissance ; mais la comparaison de ses frais avec son peu d'utilité , m'a fait regretter jusqu'au suffrage qu'il m'arrachoit. Du haut de la montagne , j'ai vu le Ciel & la Nature : ma joie a été sans mélange , & son souvenir seul me vaudra encore de beaux momens , de beaux rêves , & de vrais plaisirs.

Dans les profondeurs des Mines , j'ai vu comment l'homme a trouvé l'art de pratiquer ces longues galeries & ces percemens sinueux , dirigés en sens contraires à la rencontre des filons égarés. J'ai trouvé belle l'invention de ces puits profonds , qui transmettent l'air, indispensable à des êtres qui s'en privent pour six sols par jour. J'ai vu & admiré comment ces mêmes ouvertures permettent de faire mouvoir des pompes & des roues ingénieuses qui portent à la surface l'eau gagnant sans relâche au fonds de ces

riches abîmes, où, par un danger toujours présent, elle rend la force & l'activité à tant de malheureux, bravant mille morts pour gagner leur vie.

Ces arts sont beaux ; ils prouvent à la fois le courage & l'industrie des inventeurs ; mais est-ce sans murmure qu'on peut y applaudir ? Je fais ici abstraction des idées morales. Elles semblent aujourd'hui aussi exaltées, qu'elles sont simples pour tout homme encore sensible, & qui réfléchit. Je n'argumente point sur l'inutilité des richesses ; je ne mets point l'or au rang des poisons. Si c'en est un, je fais que, vû la maladie politique, il faut s'en servir comme de tant d'autres, devenus des spécifiques dans les fourneaux de la Chymie. Passant sous silence tous ces hommes enterrés vivans, tous ces citoyens, à qui les vapeurs mortelles, recelées dans les veines des métaux, font trouver une véritable sépulture à côtés des trésors ; ne disant rien de toutes ces horreurs, qui exposent à

passer pour un fanatique quand on s'en affecte ; je dirai seulement , que , puisque l'exploitation des Mines est nécessaire à l'Etat, il faudroit que l'exploitation des Mines fût moins négligée. Nous tâcherons demain de prouver qu'elle l'est extraordinairement en Alsace.

DIX-HUITIEME SOIRÉE.

*Vices dans l'exploitation des Mines
de Géromani. Leurs causes.*

LES Mines d'Alsace, concédées par le feu Roi au Cardinal Mazarin , étoient , avant la cession de cette Province à la France , regardées comme une portion considérable de l'héritage des Archiducs. La Nature a tout fait pour les rendre un objet de la première importance. Après avoir enrichi ces mines des plus riches filons , elle a disposé

à l'entour des bois immenses, en grande partie affectés aux fonderies. Des étangs & des courans d'eau fournissent, sans relâche, un moteur aux machines & toutes les facilités désirables pour les lessives du Minerai.

Ajoutez à cela le prix modique des ouvriers & la facilité d'en trouver un grand nombre dans la Province ; des arsenaux voisins pour les approvisionnemens nécessaires à faire en poudre ; des débouchés sûrs & faciles vers l'Allemagne pour le cuivre, la litharge & le plomb, & vers Strasbourg, Besançon & Paris pour l'argent.

Qui croiroit qu'avec tous ces avantages, les Mines de Géromani sont aujourd'hui, en quelque façon, plus à charge qu'à profit à leur propriétaire ? cela seroit cependant facile à démontrer. Leur produit actuel n'évalue pas les mille arpens de futaie qui sont affectés à leur exploitation. Comment ? Pourquoi ? C'est qu'en effet les mines ne sont point exploitées. El-

les ne l'ont point été, & n'ont pas pu l'être en grand depuis les Archiducs. Le Cardinal de Mazarin étoit bien assez puissant pour mettre à cette entreprise les grands moyens qu'elle exige pour être florissante ; mais des intérêts encore plus grands venoient nécessairement l'en distraire. Depuis lui, la possibilité même ne se trouve plus, & l'attention suivie & nécessaire se trouve encore moins.

Le succès véritable d'une telle exploitation, demande non seulement une connoissance profonde de l'art, & la pratique la plus expérimentée ; il exige encore des fonds énormes. Celui, à qui manque un seul de ces avantages, n'en a aucuns. Quel particulier peut les réunir ? Il n'y en a point. Madame la Duchesse de Mazarin ne peut pas destiner la plus grande partie de ses fonds à ces travaux, & il le faudroit, pour qu'ils lui rapportassent, & à l'État, tout ce qu'ils seroient capables de produire, une fois

bien administrés. Il faut , de ce moment , avoir recours à des Entrepreneurs , & de ce moment tout est perdu pour le Propriétaire , pour l'Etat , & pour l'Entrepreneur lui-même.

J'ai dit plus haut qu'il falloit probité , capacité , & fonds considérables ; que l'un sans l'autre n'étoit rien. Ce problème & sa solution ne font qu'un pour tout Lecteur instruit ; la suite entrainera la preuve pour tout le monde. Supposons ce principe démontré , on conviendra que peu d'Entrepreneurs réunissent ces avantages. Qu'arrive-t il ? C'est qu'ils s'en présentent qui ne les réunissent point , & que le propriétaire aussi dupe , que pardonnable , les accepte , faute de mieux. Supposons l'Entrepreneur instruit , & même honnête homme : cette seconde supposition annoncera encore mieux qu'il n'est pas riche. Les fonds lui manquent ; il lui faut une Compagnie pour y suppléer. Cette Compagnie morcelant à l'infini les intérêts , multiplie à

proportion les voix dans ses assemblées. Les plus ignorans étant souvent les plus riches Actionnaires (comme de raison) acquierent le droit de dire plus haut leurs sottises , & qui pis est , de les faire prévaloir. L'Entrepreneur reste avec ses lumieres , sa probité , & ses petits fonds mal prospérans ; le Propriétaire est lésé , & ne s'en doute pas ; l'intérêt général souffre : conclusion trop commune à tous les raisonnemens économiques.

Tirer , fondre , & débiter la plus grande quantité des métaux que les Mines peuvent donner , & cela dans le moins de tems possible , voilà , ce me semble , le but politique invariable de toute exploitation de Mines.

Quand l'Entrepreneur à fonds médiocres , pourroit donc , par la suite de son application , par ses lumieres acquises , & par ses talens naturels , parvenir à faire quelques bénéfices ; quand à force de joindre ses nouveaux produits aux premieres mises , il pour-

roit successivement étendre ses tentatives, & parvenir enfin, après longues années, à une exploitation convenable, le tems perdu seroit toujours un tort énorme, qu'il ne dépendroit pas de lui de réparer.

Je crois l'Entrepreneur actuel des Mines, dont il est ici particulièrement question, plus susceptible qu'aucun autre de réaliser les suppositions les plus avantageuses que je viens de faire; mais pour ramener la chose à un principe général, combien d'autres échouent, doivent échouer, & entraînent trop souvent la perte de l'établissement avec la leur. Combien de gens croient, au seul nom de Mines, voir charoyer l'or en masse vers des fournaux, établissant sans bois ni charbon une fusion perpétuelle, d'où découlent des lingots sans nombre? Combien de gens, d'après ces belles & conséquentes idées jointes à quelques milliers d'écus, se font Directeurs de Mines, avant d'avoir vu un

filon ; bien convaincus , que , dès qu'on en tient un , il est imperdable & inépuisable ? Le bail se signe dans cette confiance ; l'eau gagne , le filon s'égaré , l'Entrepreneur est ruiné , ce n'est rien ; le Propriétaire est frustré , ce n'est rien encore ; mais la Mine est décaduée , abandonnée , l'Etat souffre , & c'est beaucoup.

M. Orry , ancien Contrôleur Général , avoit probablement dessein de parer à ces inconvénients dans la visite qu'il fit faire , aux frais du Roi , en 1741 , des Mines de Géromani. Un homme de l'art , avec des talens reconnus , se transporta sur les lieux par les ordres du Ministre. Le Métallurgiste rendit le compte le plus avantageux ; le Ministre quitta sa place , & le projet fut oublié. Depuis , M. de Lucé , Intendant de Strasbourg , proposa , & probablement dans les mêmes principes , de faire exploiter lesdites Mines , au compte de la Province ; la cession faite à la Maison de Mazarin , en empêcha.

Il y auroit plus d'un arrangement bien facile à regler , auquel tout le monde trouveroit son compte. Quant aux intérêts des possesseurs actuels desdites Mines , je ne crois pas qu'il fut bien difficile de leur prouver, qu'ils gagneroient plus à vendre simplement les bois , aujourd'hui concédés ; à tirer séparément parti , pour d'autres usages , de toutes les autres concessions qu'exige cette chimérique , ou au moins très insuffisante exploitation , & à compter ces belles Mines pour rien. Ce genre d'entreprises , en général, ne semble pas le fait d'un particulier. Cinq cents mille livres employées en travaux bien dirigés seroient peut-être parfaitement bien placées pour le bailleur de fonds & pour l'Etat , dans l'exploitation des Mines d'Alsace. Avec cinquante autre mille livres ajoutées , ce total des fonds rapporteroit peut-être cent pour cent. Peut-être aussi que , faute des cinquante mille francs de nouvelle mise , qu'un particulier pourroit fort

bien ne pas avoir, & ne pas pouvoir emprunter, le total des fonds seroit perdu sans ressource avec le bénéfice espéré.

Outre l'argent, il est d'ailleurs plusieurs grands moyens singulierement efficaces pour la réussite en ce genre. Ces grands moyens sont nécessairement nuls pour tout particulier; car il n'appartient qu'à l'Etat, ou à un Corps considérable, d'en disposer. Si, sans affectation, il est permis de se faire un moment l'Avocat de l'humanité, j'oserai rappeler un ancien projet, si souvent rebattu, si inutilement vanté, mais dont il n'est pas permis de cesser de s'occuper, quand on veut le bien. Ce sont les galeres de terre; c'est l'emploi des criminels à cette espece de travaux, qui, tels que ceux des Mines, joignent nécessairement la calamité à l'utilité nationale. Les viperes fournissent un spécifique puissant dans des bouillons préparés; les voleurs & les assassins pourroient défricher les marais putrides, braver les

mouffettes (a) mortelles , & souffrir l'éternelle privation du jour qui n'est pas fait pour eux.

De quelles grandes entreprises , ne viendrait-on pas à bout , si l'on pouvoit y employer tous les bras des méchans ?

DIX-NEUVIEME SOIRÉE.

Inutilité du beau chemin de Géromani.

Le premier titre d'un ouvrage public , au suffrage de la Nation , est son utilité. C'est , malheureusement , aussi le premier avantage que l'on soit en droit de refuser au chemin qui traverse la

(a) Exhalaisons dangereuses , inflammables , & communes dans les Mines de charbons. L'Ingénieur des mines de Whitchaven en Angleterre , a trouvé le moyen de rendre cette vapeur mortelle utile. En lui donnant une issue hors des mines , par des soupiraux convenables , il en délivre les malheureux Mineurs. En y mettant le feu , au moment où elle sort ; elle continue à bruler nuit & jour , & sert ainsi de phare aux navires en éclairant l'entrée du port. On peut tirer parti de tout ; il n'y a qu'à en courager les Inventeurs.

montagne de Géromani. Dès-lors, tout ce qu'il a de perfection est un regret, tout ce qu'il a de magnificence, un vice politique. N'importe d'où l'on parte pour arriver à ce point du Royaume ; n'importe de quel côté on y arrive, les yeux du voyageur ont, à coup sûr, reconnu trop de choses utiles à faire, trop d'emplois urgens & mieux entendus des fonds nationaux, pour ne pas regretter ceux qu'a dû nécessairement absorber cette entreprise, aussi dispendieuse, que vaine.

Le chemin de Géromani débouche sur Belford, du côté de l'Alsace : vers la Lorraine, il va tomber au village de Saint Maurice. A ce village, vient aussi aboutir le chemin de la vallée de Buffans, versant en Alsace par Saint Amarin & Thann, quatre ou cinq lieues plus bas que Belford. L'objet de commerce le plus considérable, auquel ces deux chemins puissent être destinés, sont les sels de Dieuze & de Moyenvic, dont le dépôt est à Saint

Maurice même. De ce point, où les deux chemins sont réunis, il est peut-être à naître qu'un seul envoi de sel, ait passé par Géromani. Cela n'étoit pas difficile à prévoir, avant l'établissement de cette superbe communication. Il s'agissoit de songer à la destination des sels, au transport desquels cette communication étoit censée destinée. On auroit vu, que pour se rendre au plus court à cette destination, ces sels devoient prendre de préférence, le chemin de Saint Amarin, déjà fait, & susceptible d'être tout à fait perfectionné avec la trentieme partie des frais du chemin nouveau. On auroit vu que la ligne droite, la plus courte, & celle dont on se sert le plus rarement pour arriver au bien, conduit nécessairement les convois des salines par Saint Amarin, Thann, & Cernay, vers Mulhausen, Bâle & la Suisse, leur véritable but. On auroit vu conséquemment, que l'agrément de faire un grand détour, n'équivaloit

quivaloit pas la dépense de plusieurs millions.

On auroit encore pû songer que le plus beau chemin du monde n'empêche pas la neige de tomber du ciel ; & que ce chemin passant sur un sommet couvert de neige , sept ou huit mois de l'année , doit être lui-même sept ou huit mois impraticable. On auroit pû ; mais on est fort loin de faire tout ce qu'on peut. Le chemin existe ; il ne sert à rien , qu'à faire briller les talens de l'Ingénieur. Ils eussent pû , à la vérité , être de même employés pour sa gloire , & mieux , pour le bien général (a).

Ce chemin a coûté des millions à construire : on l'oublieroit encore si les frais d'entretien ne renouvelloient

(a) Ceux qui mettront en ligne de compte l'utilité militaire de ce chemin , n'y auront pas regardé , ou auront mal vu. Si l'on veut parler militairement , il sera reconnu bien plus utile d'obstruer quelques-unes des communications des Vosges de l'Alsace à la Lorraine , que de les multiplier.

pas cette plaie tous les jours. Ce ne seroit rien que les sottises , sans la rage de les soutenir. Le quart des fonds enfouis sous cette chauffée Romaine , appliqué à l'exploitation en grand des Mines voisines , eût opéré l'abondance de l'espece en France. Je ne prétends pas toutefois dire que cette multiplication de l'espece eût établi un surcroît de richesses réelles ; mais combien d'autres emplois sûrs, grands, nobles & simples à faire de ces millions , dans le voisinage même où ils sont enterrés.

On voit aisément que ces reflexions peuvent mêler quelques regrets aux applaudissemens du citoyen admirant les arches de granite , les parapets de porphyre , & le long & magique nivellement d'une route qui ne mène à rien.

Mais sur quel chemin de France la commodité , dont jouit un voyageur pensant , n'est-elle pas empoisonnée par le souvenir des moyens qui la lui

procurent? Chaque borne milliaire lui rappelle la tâche d'un hameau, ruiné par les corvées. Ce sont des bœufs arrachés au labourage, qui ont trainé ces matériaux; chaque toise qu'il parcourt a été arrosée des larmes d'une mere énervée de travail & de souffrances, des sueurs d'un Cultivateur opprimé, & foulée par les pas de l'Entrepreneur avide, mettant tout à contribution. Que sert-il de faciliter des voies au commerce, si l'Agricole n'a plus de denrées à vendre? A quoi bon construire des chemins pour voiturier les bleds des champs & les laines des troupeaux, si l'on arrache aux sillons qui produisent les bleds & nourrissent les troupeaux, les hommes & les animaux dont ces sillons peuvent seuls recevoir la fécondité?



VINGTIEME SOIRÉE.

*Description de la Fontaine de la Suze,
près Belfort.*

EN m'éloignant de la belle montagne du Balon , je regrettois d'y laisser enfouis tant de blocs précieux , & perdus pour les arts. Je rêvois aux moyens d'en rendre l'excavation facile. Je durcissois , en idée , par une trempe particuliere , les outils destinés à les tailler. Je diminuois les frais de la main d'œuvre en donnant aux scies un moteur perpétuel par un courant d'eau. Par ce même moteur , j'établissois une pression successive , abaissant les scies *au prorata* du progrès de leurs dents sur la pierre. Un filet d'eau remontée , & tombant sans cesse sur la fente du bloc , rafraichissoit le tranchant ; & le porphyre le plus dur , une fois disposé & assujetti perpendi-

culairement sous la scie , elle-même assujettie à un mouvement direct , étoit coupé droit , sans frais & avec célérité.

Je m'occupois ensuite à ouvrir une voie moins dispendieuse que les charois , pour le transport de ces riches tables , attendues dans les Palais , dans les Temples & dans les Places de nos Capitales. Je voulois y rouler des blocs entiers dans les ateliers du Sculpteur. Je croyois que les marbres une fois arrivés pour les statues , on se hâteroit de s'en rendre digne. Je me creusois la tête pour faciliter le transport de nos granites ; & des hauteurs où j'étois encore , je regardois mille ruisseaux égarés & rendus par notre paresse aussi inutiles à la navigation , qu'à la fécondité. Je me rappellois les canaux de la Chine , ceux de la Hollande , & les navilles d'Italie. Je me demandois pourquoi nous n'en ferions pas autant , & j'avois bien de la peine à en trouver une raison , au

moins une que je pusse admettre.

Ainsi rêvant , je suivois les bords de la Savoureuse (a), quand tout à coup je me trouvai distrait de mes grandes spéculations , par le souvenir d'une jolie femme. La fameuse Comtesse de la Suze , ornement de la Cour , honneur des arts , femme belle & sensible , à qui son mari n'a pas rougi de renoncer pour vingt mille écus proposés par elle , a longtems habité Belfort , où commandoit son lésineux époux. C'est à l'abri d'un rocher solitaire , & voisin de cette ville , que la Comtesse venoit soupirer ses élégies , respirant toute la tendresse de l'amour , & toute la mélancolie de l'amour malheureux. J'étois près de cet hermitage , consacré aux Muses , & à la tendresse. Le sort de la beauté , est d'immortaliser tout ce qui peut avoir eu des relations avec elle : aussi la solitude où venoit rêver la fille il-

(a) Riviere passant à Belfort.

lustre & infortunée du Maréchal de Chatillon , porte-t-elle encore le nom de *Fontaine de la Suze* ? Cette retraite réunit en effet tous les droits au choix d'une ame amoureuse & blessée. Je dois sa description aux Poètes & aux Amans.

La Savoureuse , petite riviere qui passe à Belfort, disparoît sous terre à peu près à une lieue de la ville : elle serpente longtems dans des détours souterrains & inconnus. On en ignore la profondeur & les sinuosités : mais ce dont les épreuves les plus multipliées rendent certain, c'est que c'est elle que l'on retrouve à deux petites lieues environ de l'endroit où elle a disparu. Sa nappe, large de plusieurs toises au moment où elle reparoît, sort du pied d'un rocher , d'une très grande élévation , & taillé en voute naturelle. En s'échappant de ce rocher, ses eaux s'épanchent à droite & à gauche, au devant de la grotte, dans un bassin, aussi agréable aux yeux , que

la fraîcheur l'est aux sens dans les jours d'été. Au milieu de ce bassin s'élèvent des peupliers qui rendent encore la grotte plus mystérieuse , & l'ombre plus durable. Ces arbres laissent apercevoir d'immenses prairies à travers leurs rameaux , & ce petit obstacle ajoute encore aux charmes du paysage : il faut toujours avoir quelque chose à deviner.

Sous la voute , on trouve encore les restes d'un siège commode que la Comtesse avoit fait tailler dans le roc même , mais un peu mutilé par le tems & les polissons. C'est-là , que seule & plaintive , Madame de la Suze songeoit au Comte de Flamarin (a) , détestoit son mari , & foulageoit son cœur par ses vers & ses larmes.

S'il nous reste , après la vie , quelque secrète intelligence avec notre ancienne demeure , si notre ombre

(a) Voyez les Mémoires du Chevalier de Gramont.

peut venir errer aux lieux que nous chérissions, notre moderne Sapho doit jouir d'un hommage que les siècles prolongeront, & que la Nature aura soin d'entretenir. Sa grotte est devenue le refuge des amans du canton. Le rocher est par-tout couvert de devises, non moins tendres, pour être un peu rustiques. La mémoire d'une femme illustre qui aima, y désarme les cruelles, porte à l'amour, & fait faire des enfans. C'est ainsi que les personnages illustres servent encore la patrie, même après leur mort.

VINGT-UNIEME SOIRÉE.

*Projet d'un Canal de communication
d'une mer à l'autre, par une des
plus grandes dimensions du Royaume.*

J'ETOIS impatient de me porter vers la sommité des montagnes qui sépa-

rent le Suntgaw , du Comté de Bourgogne. Tous ces points, d'où les sources déversent en différentes directions , & que l'on nomme *pendans des eaux* , sont toujours , s'il est permis de s'exprimer ainsi , le mot de l'énigme des montagnes. Ils sont intéressans pour tout voyageur, indispensables au Militaire & au Géographe , importans pour le Naturaliste , attrayants pour le simple Curieux.

Les carrieres de granite de Géromani , les bois superbes que j'avois parcourus dans les pays circonvoisins , & que je voyois , faute de débouchés commodes , perdus pour la Marine qu'ils enrichiroient , m'occupotent encore. C'est dans ces dispositions que je m'approchai des sources de la riviere d'Ill , versant au Rhin & à l'océan par Strasbourg. Je les trouvai singulierement rapprochées de celles du ruisseau d'*Alain*. Je suivis ce ruisseau ; je reconnus son confluent dans *la Halle* , le confluent de celui-ci dans la *Sa-*

voureuse , & celui de la Savoureuse dans le *Doux* , versant par la *Saône* & le *Rhône* à la méditerranée. Des étangs considérables placés près des sources de l'*Alain* , & dirigés eux-mêmes en sens contraires par leur pente naturelle , me donnerent la solution de mon problème ; je vis la possibilité d'un projet utile & grand , & m'applaudis de ma curiosité satisfaite.

Il est certain qu'il est physiquement possible , & même facile , d'établir par-là un canal de communication entre les deux mers.

Si l'on considère que ce canal traverseroit la plus grande partie du Royaume du midi au nord-est , exportant & important les denrées & matières fabriquées ou non fabriquées des plus riches provinces , & des villes les plus marchandes de la France ; si l'on regarde toutes les marchandises de Francfort & de la basse Allemagne , conduites par le même canal , à travers notre territoire , vers la Suisse &

l'Italie, les avantages résultans de l'entreprise, seront aussitôt prouvés qu'aperçus. Son exécution exige de l'argent, & l'Etat en manque : c'est un malheur, mais il n'est pas sans remède.

Ce remède n'est assurément pas de charger un particulier ou une Compagnie de l'avance des frais du canal, avec permission d'y établir des droits; mieux vaut encore qu'il ne soit pas fait, s'il ne peut l'être qu'à ces conditions. Le commerce est enfant de la liberté; toute entrave le gêne. La contrainte la plus légère équivaut pour lui à l'esclavage. Jamais de nombreux batteaux n'arriveront aux écluses où il y aura des droits à payer, des visites à souffrir, & la vexation des sous-ordres à redouter. Ces droits accordés dans un instant de crise politique, au lieu de la diminuer, la prolongent & obstruent toutes les voies par où pourroit refluer l'abondance. Reparoît-elle enfin après de longs détours, il est trop

tard ; la prescription a cimenté ces droits usuraires que l'on voudroit racheter ; il faut que l'Etat plaide contre le sujet , & l'Etat perd souvent sa cause. Le Maltotier pille , le commerce languit , le Souverain est lezé , & le peuple souffre.

Que faire donc ? allons nous coucher , & nous y rêverons.

VINGT - DEUXIEME SOIRÉE.

Moyen propre à opérer l'exécution du Canal proposé , sans qu'il en coute rien à l'Etat.

ON NE songe jamais, sans douleur, à cet immense exil qui dépeupla la France sous le dernier regne. Pour s'attendrir au tableau que ce souvenir présente , il n'est pas besoin d'avoir eu ses peres compris dans l'Arrêt de proscription , de regarder de loin les terres dont sa famille a été dépossé-

dée , de comparer son mal-être actuel à l'ancienne aisance de sa race , & d'avoir perdu sa patrie & son rang avec sa fortune , pour des opinions. Il ne faut pas même être François pour plaindre tant de citoyens morts pour la France ! Il ne faut qu'être homme pour pleurer sur ces illustres infortunés , soupirans après les toits de leurs peres , & les champs que leurs ayeuls ont cultivés ou défendus.

On croit les entendre de tous les coins du monde , où les a conduits la misère , & où l'industrie leur a valu de nouveaux trésors. On croit les entendre des marais de la Hollande , des bords du Léman (a) , de cette extrémité de l'Afrique fécondée par eux (b). C'est de-là qu'ils invoquent leur Roi , qu'ils n'ont point oublié , parce qu'ils savent qu'il les aime encore. Ils l'appellent , ils lui demandent , à

(a) Le Lac de Genève.

(b) Le Cap de Bonne-Espérance.

grands cris , l'entrée de leur premier asile , & lui offrent , avec leur sang & leurs bras , des trésors , qui , loin de leur patrie , demeurent inuiles à leur bonheur.

On fait que les Religionnaires, bannis par la révocation de l'Edit de Nantes , ont fait souvent des offres réelles de plusieurs millions pour rentrer en France. Nous parlions hier d'un grand objet d'utilité , mais de dépenses auxquelles la situation des affaires ne permet pas de songer. Chargeons les Religionnaires de la construction gratuite du canal ; offrons-leur , en dédommagement de leurs frais , leur retour dans cette patrie si désirée. La ville du Neuf-Brisack , aujourd'hui déserte , leur offre des demeures toutes préparées. L'herbe & les ronces n'y deshonoront plus des rues alignées au cordeau ? des maisons toutes neuves , auxquelles il ne manque que des habitans , abriteront ces nouveaux citoyens. Ils y feront dans le voisinage

même du canal creusé par eux , & incessamment couvert de leurs bateaux sans nombre. C'est au profit de leur premier maître qu'ils emploieront alors leur crédit étendu dans toutes les parties du monde. Ce canal, libre d'un bout à l'autre , laissera flotter les pavillons du commerce sans ces restrictions qui l'effarouchent, & les entraves qui le tuent. Les Négocians y accourront en foule , parce que rien ne les gênera. Une voie sûre & commode sera ouverte dans toutes les saisons par l'intérieur de la France, en tems de guerre pour les armées, en guerre & en paix pour les denrées & les marchandises.

Je vois les magasins de Marseille s'échanger avec ceux d'Amsterdam. Je vois les Constructeurs du canal, heureux de racheter le titre de citoyen par un acte authentique de patriotisme , dédommagés de leurs avances, par les seuls produits d'une navigation facile. Je vois la seule influence
du commerce

du commerce enrichir la nation, les peuples heureux & reconnoillans, le Prince riche & satisfait, la fécondité pénétrer dans les terres voisines, & l'abondance circuler dans tout le Royaume.

S'il reste encore chez nous une porte ouverte à la tolérance, c'est sans doute, par une province où cette tolérance est une des clauses de la capitulation. Voilà le cas de l'Alsace. Ce que l'on propose ici n'intervertit donc l'ordre en rien. Mais combien ne seroit-il pas doux de faire, de cet article d'un traité, un acte de la bienveillance du Monarque ? Il ne s'agiroit pour cela, que de rendre, en Alsace, la liberté de conscience à tout sujet expatrié, qui viendrait y coopérer volontairement à l'exécution de l'entreprise méditée. C'est alors que les forêts du Suntgaw ne seroient plus perdues pour nos ports. C'est alors que les carrieres de Géromani seroient exploitées, & que leur plus beau bloc

immortaliseroit l'homme d'Etat, à qui la France devoit le retour de tant de ses enfans égarés.

VINGT-TROISIÈME SOIRÉE.

Description d'une partie de montagne naturellement symétrique , qui se trouve près de Saint Claude.

D'où provient le plaisir que nous éprouvons , quand , par hasard , la Nature joint la symétrie à la majesté de ses ouvrages ? Une forme symétrique annonçeroit-elle plus de perfection qu'une autre forme ? Pouvons-nous en supposer une plus propre à un objet sorti des mains de la Nature , que celle que lui a donné son Auteur ? Et dans ses œuvres , bizareries , régularités , accords , dissonances , tout n'est-il pas également harmonie ?

Ce plaisir n'auroit-il pas plutôt la même cause , que presque tous nos

plaisirs, le même mobile, que presque toutes nos actions ? l'amour propre. Ne pouvant rien faire de grand, nous avons au moins voulu que ce que nous faisons fût compassé. Voyant le plus vaste de nos édifices s'affaîsler devant la plus petite des montagnes, nous avons au moins voulu opposer l'ordre de nos colonnes à l'énormité des roches ; & quand nous rencontrons des monts symétriques & des roches correspondantes, si nous applaudissons tant à ce phénomène, c'est que nous sommes disposés à applaudir davantage un ouvrage qui ressemble aux nôtres.

A une lieue & demie de S. Claude, les montagnes m'ont offert un spectacle vraiment singulier en ce genre. La vérité scrupuleuse fera la parure de mon récit

Après avoir passé un petit pont de pierre & gravi un chemin d'un quart de lieue à peu près ; je me retournai, selon ma coutume, que je crois fort

bonne en voyage. En effet, un voyageur qui regarde de tems en tems derrière lui, double le nombre des tableaux qu'il lui est réservé d'admirer dans sa route. Dans cette nouvelle direction, j'aperçus une masse de terre, en forme ellipsoïde, & s'élevant à mille pieds de hauteur par quatorze couches bien distinctes, & qui semblent autant de marches de ce grand trône. Cette masse peut avoir une circonférence d'une demie lieue environ. A sa droite, sa baze est cernée par un grand chemin bien battu, & dont la chaussée correspond à un torrent de la même largeur, dont les eaux verdâtres cernent le côté opposé. Derrière ce vaste mamelon, au bout d'une vallée de plusieurs lieues, dont il dérobe la vue, les hautes chaînes du Jura terminent le fond du paysage par un grand rideau rembruni; tandis que se rapprochant à droite & à gauche, elles semblent venir accompagner ce siège majestueux.

A cinq cents pas de lui , & précisément en face de son centre , tombe , de plus de cent pieds d'élévation , une cascade grosse de mille autres , qui se prolongent en droite ligne pendant plus d'une lieue , à travers les campagnes. La dernière chute comprimant l'air entre sa nappe & la caverne qu'elle couvre , ajoute à l'effet général par un bruit semblable à celui du tonnerre , que les échos multiplient & perpétuent.

Que tous les Despotes du monde s'assemblent , & que le plus fort ou le plus vain ose s'asseoir sur ce trône. O , Géant pigmé ! O , Lillipussien colossé ! vois donc ce que c'est qu'un homme , & songes que tu es un homme , tout au plus.

Mais quel spectacle différent se découvre ! d'un côté s'élève pésamment un aigle emportant un agneau dans ses ferres sanglantes ; de l'autre un ours traîne , par secousses au fond de son antre , la vache qu'il vient de ter-

rasser ; tandis qu'au fond de cette vallée le Pâtre des vaches empêche la Bergere des moutons de rien découvrir de tout ce ravage , & n'en voit rien lui-même. Aigle , Ours , Pâtre & Bergere , tous s'amuseut , il n'y a jamais que les pauvres troupeaux de malheureux.

VINGT-QUATRIÈME SOIRÉE.

Remarques sur la trop grande multiplicité des vignobles , sur-tout dans les terrains plats.

EN parcourant la Franche-Comté , j'examinois l'étendue de ses vignobles ; je murmurois secrètement toutes les fois que je les voyois occuper un terrain que son plan horizontal rendoit propre à la charrue. Je soupçonnois que l'on peut se passer de s'enivrer , mais non de manger ; & mes plaintes augmen-

toient toutes les fois que je rencontrais une montagne inculte, rapprochée d'une plaine occupée par des vignes. J'aurois voulu pouvoir moi-même transplanter tous ces ceps expatriés, les rendre au terrain que leur avoit destiné la Nature, & rendre celui qu'ils occupoient à une denrée de première nécessité pour l'homme.

Il faut des vignes, sans doute; le ciel les a faites pour en jouir. On ne doit pas moins profiter de ce qu'il a créé pour nos plaisirs, que pour nos besoins: c'est une morale fort douce que je suis plus loin qu'un autre de rejeter. Mais si le vin n'appartient qu'à nos plaisirs, il faut n'avoir que de bon vin. Les plaisirs, non plus que les arts purement agréables, ne souffrent point de médiocrité.

Or, il est bien sûr qu'un terrain plat, n'est pas le plus propre à la vigne. En l'exilant de tout sol ainsi disposé, non seulement donc on tend à la plus grande population, en assu-

rant du pain pour tous les jours à un plus grand nombre d'hommes ; mais on leur ménage encore de meilleur vin pour les jours de fêtes.

La Nature semble avoir encore plus particulièrement destiné les côteaux rapides à la vigne , en joignant , dans ce genre de sol , la facilité de la culture , à la meilleure qualité du fruit. On ne peut façonner la vigne qu'avec des outils , tels que la marre , le fessoul ou le hoyau. Ils forcent également le Cultivateur à une position très gênante. Tant qu'il remue la terre dans un champ horizontal , le Vigneron est contraint à se courber avec excès ; cette fatigue , jointe à la chaleur du jour , le rend incapable d'un travail aussi constant.

Après avoir fait cette remarque pour l'avidé propriétaire , j'oserai faire celle-ci pour l'humanité : c'est que , de cet effort contre nature , naissent des accidens sans nombre , qui la révoltent. Il est rare de voir , dans un pays

où les vignes sont ainsi assises dans des terrains bas , un vieillard , ou plutôt un journalier jeune que le travail a vieilli , dont le corps ne soit courbé d'une façon difforme , dont la poitrine ne soit tout à fait rentrée & comprimée contre l'estomac , & qui ne soit enfin contrefait , défiguré & souffrant : ceci après tout vaut bien sa petite considération.

Transportez les vignes sur les côteaux , tous ces inconvéniens cessent. Il est facile de sentir que le Vigneron qui pare des ceps sur un coteau , & en remontant toujours du pied vers la cime , n'a plus à se baisser qu'à moitié pour atteindre un sol alors placé presque à la hauteur de ses bras par sa direction naturelle.

Alors vous ne recueillez du vin qu'où vous ne pouvez pas recueillir du bled. Vous recueillez du bled par-tout où le bœuf peut enfoncer le soc de la charue qu'il traîne. Votre vin est meilleur , & la joie qu'il vous donne n'est

plus empoisonnée par l'idée des malheureux estropiés pour le faire venir.

Mais , qu'importe après tout , les angoisses & les mutilations du Vigneron misérable , au riche qui boit le nectar dans des coupes d'or.

VINGT CINQUIEME SOIRÉE.

Environs de Besançon. Histoire des Bousbots.

JE méditois encore la ruine des vignes médiocres , quand , pour la première fois , j'aperçus Besançon & les monts Agrestes suspendus sur la ville. Les escarpemens immenses d'une citadelle , plus étonnante à l'œil , que savamment dirigée par l'art, m'offroient un contraste tout à fait pittoresque , avec les environs cultivés comme des jardins , & le cours sinueux du Doux, qui se reploie sur lui-

même , pour mieux envelopper la capitale du pays qu'il arrose.

Je fus sur-tout frappé de la culture des vignobles , à qui je faisois en général le procès depuis longtems. Je leur avois sur-tout déclaré la guerre dans les lieux où je leur avois vu joindre à l'inconvénient d'un sol impropre, le plus grand inconvénient d'une culture négligée. J'avois trouvé peu de remedes à cette négligence , occasionnée par la misere des propriétaires , presque toujours hors d'état de pourvoir aux frais qu'entraîne ce genre de possession , & qu'augmente si fort le peu de certitude de la récolte.

A l'aspect de ces vignes , où jamais un brin d'herbe inutile ne dérobe la fêve au farment , ni trop , ni trop peu fourni , où tout annonçoit l'aisance & le travail suivi du Cultivateur , je me racommodois involontairement avec elles. L'ordre, nouveau pour moi, observé dans les plants , ajoutoit encore aux charmes de la décoration.

Mon œil erroit avec plaisir sur ces tapis de pampres retenus & réunis horizontalement & symétriquement à une certaine hauteur.

Non animum modo uti pascat prospectus inanem ;
Sed quia non aliter vires dabit omniibus æquas
Terra , neque in vacuum poterunt se extendere rami.

Tout me portoit à adoucir mon arrêt de proscription médité. Je cherchois la cause de cette perfection de culture. Je n'y reconnoissois point l'ouvrage d'un Vigneron , inquiet le jour , en agitant sa marre , du pain de son souper. Ces plans émondés constamment & nourris par un sol fréquemment remué , ne me sembloient pas recevoir leur fécondité de bras énervés par la faim , comme presque tous ceux à qui est remis le soin de pourvoir à la nôtre.

J'avois reconnu , à une meilleure culture , les vallées d'Alsace , habitées par ces Anabaptistes , chez qui les Laboureurs sont les Grands : d'autres cir-

constances devoient me confirmer, en Franche-Comté, combien il est toujours vrai, qu'une profession honorée, est sûre de fleurir. J'appris à Besançon, que de toutes les classes de citoyens la plus considérée, après la Noblesse, étoit celle de Vignerons. Je fus que cette classe, soigneuse de conserver par des vertus l'estime dont elle compte la jouissance depuis plusieurs siècles, étoit connue dans la province sous l'ancien nom de *Bousbots* ; que parmi ceux qui en faisoient membre, des titres, dont ils étoient jaloux sans orgueil, constatoient avec l'ancienneté & la pureté de leur race, leur profession invariable & honorable, puisqu'elle est utile. Je fus encore informé, que, dans la plus haute antiquité de la ville, on y avoit connu un ordre d'administration publique, sous la dénomination de *Tribunal des quatre* ; & que de ces quatre Magistrats, deux étoient alors toujours choisis parmi les Bousbots. Alors ces vertueux

vicillards quittoient leurs outils champêtres, pour aller rendre la justice. Le tact de l'ame la leur rendoit plus facile que l'étude des codes. Ils étoient payés par la seule gloire d'être médiateurs. Il survenoit des discussions, mais point de procès, & de leurs Sièges souverains, nos Vignerons Jurisconsultes retournoient à leurs collines, pour y jouir sans reproche du soleil & de la Nature.

Une fois instruit que les Vignerons étoient honorés en Franche Comté, rien de tout ce qui m'avoit surpris ne m'étonna plus. Les nouveaux faits, dont je pris connoissance, me découvrirent mille détails intéressans. Les mœurs simples avoient dû nécessairement les faire naître. Ces détails me charmerent, mais sans me surprendre.

On me cita un de ces Bousbots, qui jouit à présent de plus de douze mille livres de rente, & qui, aussi loin de l'avarice, que d'une fausse honte, va

tous les jours à la vigne avec ses trois fils. Là, il regarde le soleil levant pour qu'il le bénisse & mûrisse ses raisins. Ensuite faisant quatre parts du pain bien choisi & abondant qu'il a apporté, il jette les quatre morceaux à égale distance, en différentes directions dans sa vigne. Alors les trois fils & le vieillard s'arment chacun de leur marre ou de leur serpe ; ils dirigent leurs travaux vers le point où le repas frugal les attend ; & y arriver le premier, est une gloire douce, comme une joie pure, dont le pere vigoureux ne cede encore rien à ses enfans.

VINGT-SIXIEME SOIRÉE.

Reflexions sur les Bousbots.

L'EXISTENCE des Bousbots réa-
lise bien agréablement, à mon gré,
les plus douces chimères que l'anti-

quité nous ait transmises. En voyant les Bousbors , je songe aux Bergers de Théocrite. Dès que je vois un payfan aisé & fier de son état , une bergere propre & jolie n'est plus une fable pour moi. A la vue des êtres défigurés & dégoutans qui font paître nos sales brebis , moins sales que les Pastourelles qui les gardent , je reproche moins aux Poètes d'avoir menti , qu'à nos mœurs d'avoir tout gâté. Les langueurs du Lignon me font bailler tout comme un autre : je trouve Céladon un sot , & Astrée une bégueule ; mais j'aime à croire qu'il a pû exister un tems, où les hommes, jaloux de se bien porter , préféroient l'air des campagnes aux grandes latrines , que nous décorons du nom de Capitales & de Métropoles. Nos fort anciens grands peres n'avoient pas même eu le malheur de les soupçonner. Une fois établis à la campagne , & la cultivant , je les vois véritablement riches , & je n'ai nul besoin d'archives historiques
pour

pour me persuader leur opulence. Je leur vois des troupeaux ; il ne faut point de forces pour les garder ; je conçois soudain qu'ils sont conduits aux champs par les enfans des plus riches Laboureurs, grands Seigneurs d'alors. Pourquoi ces Bergers ne seroient-ils pas propres , puisqu'ils sont à leur aise ? le jour à l'ombre , le soir dans la plaine , leur pannetiere jamais vuide , libres , bien nourris , bien portans , pourquoi ces Bergers ne seroient ils pas tendres sous un beau ciel qu'ils ne perdent jamais ? Pourquoi les Bergeres ne seroient-elles pas jolies ? Comment alors les Bergers ne seroient-ils pas amoureux ? Amoureux , comment ne seroient-ils pas Poètes ? ... Amour , poésie , Bergers , Bergeres , délices de la vie champêtre , vous n'êtes point des fables ! mais votre regne est fini. Quelles chansons peut inspirer une Bergere qui gratte ses poux ! & le moyen que tout cela soit autrement ? il y a

cent Bousbots autour de Befançon ,
il y a , en France , cent mille Employés
des Fermes.

VINGT-SEPTIEME SOIRÉE.

Description des Grottes d'Oxelles.

LES grottes d'Oxelles , situées à quelques lieues de Befançon , sont un des phénomènes les plus intéressans que la Franche - Comté présente au Naturaliste. Leur étendue , leur profondeur , & la singularité des formes qu'y ont adoptées les cristallisations , en font un objet de curiosité pour le simple voyageur , & d'observations pour l'homme plus instruit.

On peut regarder ces grottes , comme une des mines du Royaume les plus abondantes en stalactites & stalagmites ; jeux singuliers de la Nature , & effet de la lente infiltration des eaux.

L'entrée de ces souterrains naturels donne à peine passage à un homme de front. Elle se trouve au pied d'une colline, qui paroîtroit d'une hauteur considérable aux environs de Paris, mais qui n'est en effet que d'une élévation très médiocre pour un pays de montagnes.

Cette colline est constamment couverte de buis rampans, peu fournis, & également semés dans toute l'étendue du même coteau.

La partie de montagne, occupée à sa surface par ce genre de production, s'étend beaucoup plus loin que l'on ne peut pénétrer par les salles souterraines reconnues aujourd'hui. A la vérité, il n'a jamais été fait de grandes recherches pour découvrir de nouvelles galleries. Il y a, je crois, à parier que le mamelon, qui conserve tant d'uniformité à sa surface, est aussi le même dans toute sa capacité intérieure.

La fraîcheur de ces grottes est considérable. Elle l'est même assez, en

été sur-tout , pour rendre dangereux le passage rapide d'une température à l'autre. Ce danger n'est pas le seul qui vous accompagne , & ajoute à l'intérêt du voyage. Cetrajet est impossible, sans le secours des flambeaux , & toujours incommode si ce secours n'est pas multiplié. Outre la difficulté de la marche , par-tout embarrassée par l'inégalité du sol , on rencontre fréquemment de petites flaques d'eau , effrayantes pour tout le monde , excepté pour le garçon Meunier qui vous conduit , & qui seul en connoit les profondeurs. On cottoye de vrais précipices , dont , sans guide , on pourroit être la victime. Aussi , avant de rien voir , faut-il s'abonner à entendre le prolixé récit de l'Orateur du moulin , & tous les adages qu'il débite sur le sort des infortunés , périssant sans chandelles dans ces beaux lieux. *Telle année , un Officier François ayant voulu s'avancer seul , malgré les conseils du garçon Meunier , il s'est*

perdu , & on n'en a jamais entendu parler. En 1700 , un voyageur Anglois voulant découvrir de nouvelles communications , sans le garçon Meunier , il s'est noyé dans un trou sans fonds. Un Seigneur Polonois a péri dans cet autre gouffre , sans le garçon Meunier ; & deux Capucins voulant cheminer , sans le garçon Meunier , ont vu leur lumiere s'éteindre , & sont morts de faim & de froid dans les grottes. Aces mots , la terreur s'empare de toutes les Dames de la compagnie ; la peur se met aux prises avec la curiosité ; cette lumiere éteinte des Capucins , fait trembler ; on est prêt à reculer . . . le garçon Meunier assure alors qu'il n'y a rien à craindre avec lui ; on prend un briquet dans sa poche , la crainte fuit , & l'on se met en marche.

C'est un spectacle , vraiment agréable , que tous ces cristaux suspendus , ces colonades transparentes , ces rochers de diamants , ces lambris fragiles , dont la Nature fait les frais ,

dont l'art ambitionneroit les sculptures élégantes , & qui se multiplient autour de vous , sous cent formes , plus bisarres & plus fantastiques les unes que les autres.

Après avoir multiplié les flambeaux pour la sureté de la marche , il y a un parti charmant à en tirer pour la décoration. En les disposant derriere ces blocs modelés avec une variété si pittoresque , ils changent à l'instant le spectacle & l'embellissent. La transparence des cristallisations , mise en jeu par la lumiere, les enrichit à l'œil. Les eaux filtrées , qui viennent goutte à goutte augmenter & perfectionner ces dais , ces franges , & ces colonnes diaphanes , acquierent toute la faillie du diamant , par le reflet des flambeaux. L'on se croit transporté dans les grottes de Thetis au jour des nêces de Pelée.

Il existe une salle , entre autres , singulierement propre à cette illumination magique. Le hasard y a disposé

les congellations en forme de palanquin Chinois. Les piliers qui le soutiennent , les draperies qui le décorent , les plumes qui le couronnent , tout y est rendu avec exactitude , délicatesse , pompe & féerie.

Mais c'est à côté des plus grands plaisirs , que les plus vifs regrets sont placés. On ne voit pas sans peine , & même sans indignation , les morceaux les plus rares de cette belle sale & des grottes d'Oxelles en général , mutilés par des gens , plus malfaisans , que curieux , ou noircis par des feux d'artifice , plus maladroitement , que galamment imaginés.

Qu'un Amateur de l'Histoire Naturelle , voyageant en Franche-Comté , soit jaloux d'enrichir sa collection de quelques stalactites les plus parfaits qu'il pourra transporter , cela est bien simple , juste même , & sans inconvénient. La Nature réparera son larcin , & les grottes ne seront point appauvries. Mais qu'un homme moins

curieux de ce qu'il possède , que jaloux de ce qu'il n'a pas , après avoir mis à contribution un trésor auquel il n'a nul droit que la complaisance ou la duperie du propriétaire , détruit , mutile , deshonne à plaisir ce qu'il ne peut enlever , afin qu'un autre ne l'enleve pas , voilà le tipe de l'égoïsme le plus plat & le plus révoltant , comme le cachet du plus mauvais de tous les esprits & de tous les amours propres. Voilà ce dont plusieurs voyageurs ont donné des exemples aux lieux que je décris , & où la vue de leurs dégradations gratuites m'a révolté.

Quant aux feux d'artifice , ils ne sont pas méchants , mais ils sont mal placés. Il me paroît à merveille de donner des fêtes à de jolies femmes ; c'est pour elles que les fêtes sont , ou doivent être inventées ; c'est elles seules qui les font , il n'y en a point sans elles. Par-tout où la Nature a préparé un théâtre agréable , un sit heureux ,

soit à la surface, ou dans les grottes les plus profondes, c'est toujours un autel où la beauté a les premiers droits. Mais encore une fois, il m'eût semblé mieux entendu de donner, dans les grottes d'Oxelles, des concerts, dont les accords se feroient harmonieusement reproduits dans les tubes des cristaux, qu'ils n'auroient point endommagés, que des feux bruyans qui dégradent ces fragiles prodiges, ou enfument pour jamais ceux que la commotion violente a épargnés.

VINGT-HUITIEME SOIRÉE.

*Réflexions sur les Grottes & sur les
Souterrains naturels en général.*

DE QUEL télescope aider ses yeux, à quel point de la terre se porter pour decouvrir tous les trésors de sa surface ? Que l'homme placé sur une

haute montagne , voit des richesses avec sa vue bornée ! Si cette foible vue pouvoit s'étendre , combien les merveilles se multiplieroient ! & quand cet homme auroit parcouru la superficie du monde , qu'il seroit loin de connoître tous les chefs-d'œuvres de la Nature ! Que la Nature est belle , grande , inépuisable & variée !

Cette terre , qui , dans le coin étroit que nous habitons , multiplie , avec tant de prodigalité , les formes , les grandeurs & les nuances des beaux arbres qui nous abritent , des fleurs qui nous embaument , des fruits qui nous délectent , & des paysages qui nous enchantent , cette terre , à chaque degré de son tour , est autre , & n'est jamais moins opulente. Les jardins que nous foulons servent de dômes à d'autres jardins magiques , à d'autres régions miraculeuses , où la végétation & la vertu productive se signalent par d'autres phénomènes.

Si l'homme ose s'enfoncer dans les

abîmes que la Nature tient ouverts ; si plus curieux ou plus vain , il ose en creuser lui-même pour lire aux flancs de cette terre qui le nourrit & l'engloutira , c'est de prodige en prodige qu'il descend ; c'est d'énigme en énigme qu'il avance ; c'est , à chaque pas , un nouveau regne de choses qu'il parcourt ; & parvenu enfin où l'homme le plus hardi peut aller , ce scrutateur superbe des causes , n'a pas traversé la huit millieme partie du diametre du globe qu'il vouloit connoître.

C'est pourtant quelque chose à lui d'avoir calculé le diametre de la terre.

VINGT-NEUVIEME SOIRÉE.

Observations générales sur la Franche-Comté.

LA Franche-Comté fournit au Roi le triple de soldats des autres provinces , en proportion de son étendue.

La Nature y a rassemblé toutes les productions de première nécessité pour l'homme. Les bleds y sont au-delà de la consommation d'une population nombreuse, quoiqu'éloigné de ce qu'elle pourroit être. La culture du *maïs*, ou bled de Turquie, fournit à l'habitant une nourriture saine & très substantielle. On commence à y semer les pommes & les poires de terre ou *patates*, dont les usages infinis sont si négligés, & presque ignorés encore dans le reste du Royaume. Des rivières & de nombreux ruisseaux, bien empoissonnés, traversent cette contrée en tous sens, & sont bordés par des prairies immenses, qui pourroient être d'un tout autre rapport, avec les plus légères attentions. On cueille en Franche-Comté une grande quantité de vins médiocres, de fort bons vins d'ordinaire en assez grande abondance, & quelques-uns jouissans d'une réputation très méritée.

C'est dans cette province que se

trouve le joli vin d'Arbois , dont le bon Henri faisoit tant de cas , & dont il sacrifia , de si bonne grace , deux bouteilles , en signant son traité avec le Duc de Mayenne , essoufflé à le suivre dans les jardins de Monceaux. Le vin d'Arbois eût perdu son procès , si Henri IV eût connu celui de Château-Châlons ; s'il en eût connu les Chanoinesses , la belle Gabrielle eût perdu le sien.

Les bois deviennent rares en Franche-Comté , moins par leur rareté , que par les abus qui les dégradent.

L'intérieur des montagnes nourrit une quantité considérable de bestiaux , dont le laitage donne encore de grandes ressources , & entretient des corps plus sains , & non moins vigoureux , pour ne point vivre de cadavres.

Après ces denrées essentielles , la Franche - Comté en possède encore une , dont la cherté factice restreint la consommation , au détriment de l'utilité dont elle pourroit être ; ce

font les sources salées de Salins & de Lons-le-Saunier.

Avec ces trésors, la Franche-Comté peut se passer de tout le monde, & être fort utile à ses voisins. Je crois ces trésors susceptibles d'une grande augmentation. Je reprendrai l'énumération que je viens d'en faire. Indiquer ce que je crois propre à opérer un mieux, ne point affirmer mes opinions, fera m'acquitter d'un devoir de citoyen, sans crainte de passer pour un Docteur.

TRENTIÈME SOIRÉE.

De la culture du Maïs ou Bled de Turquie, & de quelques-unes de ses propriétés, méconnues ou négligées.

ON cultive en Franche-Comté le *Maïs* ou *Cara* des Péruviens, & l'on ignore la plupart des propriétés de

cette production. On ne fait pas , & c'est parcequ'on ne veut pas le savoir, que la farine de bled de Turquie , même le son , produit un vinaigre très fort & très sain , en le laissant aigrir dans de l'eau de fontaine , & mieux dans de l'eau de riviere. Les habitans des grandes Indes savent tirer un miel très délicat du maïs , en prenant les tiges un peu avant la maturité du grain. Je ne fais pas pourquoi nous n'en ferions pas autant. Il y a peut-être un danger à instruire d'une autre vertu de cette plante. Les mêmes Indiens nous apprennent, qu'en laissant déposer dans l'eau les grains du maïs , jusqu'à ce qu'ils y germent , si on les fait moudre ensuite , & bouillir après dans la même eau , il en résulte une boisson d'une violence extrême. On peut abuser de ceci , sans doute ; la crainte de cet abus , avoit même porté les Incas à faire un article de Religion de l'abstinence de cette boisson. L'ivrognerie peut en abuser , mais il y a

un parti à en tirer pour le commerce ; punissons les ivrognes , & encourageons les Commerçans.

Ce qui n'est pas pardonnable, c'est le peu de parti que l'on tire en Franche-Comté, nommément des feuilles & des tiges seches du bled de Turquie. Elles sont absolument perdues, & pourroient fournir une nourriture fort saine pour les troupeaux , quelques soins les leur rendroient même agréables. Il s'agiroit de les couper, afin qu'elles fussent plus tendres sous la dent de l'animal.

Il est bon aussi que les gens de la campagne sachent , que des topiques de grains de maïs ou Turquie , bien crevés , sont un excellent spécifique pour toutes les plaies.



TRENTÉ-UNIÈME SOIRÉE.

*De la culture des Pommes & Poires
de terre, ou Patates.*

IL EST à désirer que la culture des pommes & des poires de terre ou *patates*, s'étende dans le Royaume. C'est aux provinces, où elle est déjà connue, à donner l'exemple, en la multipliant : la Franche-Comté est dans ce cas.

Mille raisons doivent porter à encourager ce genre de culture. Quelques-unes de ces raisons sont généralement connues ; d'autres, moins universellement ; d'autres, tout à fait ignorées.

Ce genre de légume unit, à l'avantage de la nourriture saine & abondante qu'il procure, celui d'une récolte assurée. Il faut encore compter

pour beaucoup le peu d'apprêt qu'il exige pour être consommé, & la vertu qu'il a de se garder longtems. On peut encore ajouter à cette dernière propriété par des préparations faciles. On les indiquera tout à l'heure.

On recueille les pommes de terre après que toutes les autres moissons sont faites. De là, l'emploi d'un tems, où le Cultivateur est moins occupé; & nulle soustraction au tems des autres récoltes.

La terre, où l'on sème les patates, demande cependant des préparations & des soins. On leur donne ordinairement trois façons. Un premier labour à la bêche ou pioche, un sarclage, & une autre façon pour enmotter les tiges & les assujettir.

On dit communément que les patates exigent de fort bonnes terres. Sans doute qu'elles viennent mieux dans celles-là, comme toutes les productions en général; mais elles réussissent par-tout. J'oserois conseiller,

même , de commencer tous les défrichemens par ce genre de culture. Voici mes raisons.

Il faut bêcher ou piocher les champs où l'on sème les pommes de terre. Un sol , durci par un trop long repos , ou trop empierré pour donner au soc une entrée facile , sera donc très à propos remué par ces labours à la pioche , que la culture des pommes de terre exige par-tout. La récolte demande une seconde fouille , qui produit nécessairement un nouveau remuement dans cette terre trop consolidée. On dépose sur le champ , ainsi remué , les longues tiges de la plante , après en avoir ôté la racine qui en est le fruit. Ces tiges forment , pour ce champ , un engrais naturel , assez abondant. Le friche , ensemencé cette année en pommes de terre , a donc acquis pour l'année prochaine un principe de fécondité & de mobilité qui le rend à la charue & à toute culture indifféremment.

On a, depuis peu, imaginé en Allemagne une certaine préparation des patates, qui permettroit de suppléer à l'usage journalier du café; c'est au moins le but des Inventeurs. Je doute fort qu'ils y parviennent. Ce nouveau breuvage sera peut-être aussi agréable, sûrement plus sain, & infiniment moins cher. En réfléchissant un peu, on verra que toutes les raisons pour, sont presque nécessairement contre. On ne suppléera jamais, par une denrée à vil prix, à celle que le luxe aura introduite, plus que le besoin. Je crois bien qu'une boisson violente est devenue presque nécessaire à ces vieux corps blasés, étuis d'une ame encore plus languissante. Quelques personnes prennent du café par goût, sans doute; un plus grand nombre par habitude; mais c'est par air qu'on est venu à en servir par-tout. Nos Sibarites rougiroient de boire d'un meilleur vin, s'il coutoit moins. Il n'y a pas jusqu'à la bonne chere,

dont le prix ne fasse le mérite. Il n'y a pas jusqu'au plaisir, qui ne se mesure au poids de l'or qu'il a coûté; la fille la plus chère, quoique la plus fanée, sera la plus jolie.

La café rend à l'Europe de mauvais estomachs en échange des millions qu'il lui coûte. Cette plante nous offroit un remède agréable; l'abus en fait un joli poison; mais les hommes tiennent beaucoup aux poisons qu'ils choisissent. Ce n'est donc pas avec la prétention de supprimer l'usage d'une boisson, trop mal saine pour n'avoir pas de sectateurs, que j'indique la nouvelle préparation des patates. Elle permettroit, sans doute, de diminuer, au moins en partie, la consommation très dispendieuse du café. Mais cette réforme ne peut être amenée que par les gens raisonnables; elle n'établira jamais une branche de commerce bien étendue. Au demeurant, voici la recette.

Il s'agit de faire tremper les patates

dans de l'eau , bouillante assez pour en ôter la peau avec facilité , mais rien de plus.

Cela fait , il faut couper les pommes ou poires de terre par tranches assez minces. On les étend sur des planches ou sur des plaques. On les fait sécher au four avec l'attention de les retourner pour qu'elles sechent plus vite. Ensuite on les brule légèrement, on les réduit en farine dans le moulin , & on les assaisonne , comme le café , avec du lait & du sucre. Cette boisson est fort saine , fort agréable. Mais elle est d'en deçà des mers , c'est un grand inconvénient.

Morale à part , nous conviendrons que le Moka a plus de parfum que les patates ; mais il y auroit un parti plus important à tirer de cette préparation simple des patates. Il est facile de sentir que la pomme de terre desséchée , comme il est dit plus haut , rassemble dans cette opération , toutes ses parties muqueuses & nutritives dans le plus petit

poids & le plus petit volume possible. D'où il s'ensuit qu'un homme pourroit, sans s'incommoder dans sa marche, porter de cette denrée de quoi se nourrir plusieurs jours. Cela seroit à coup sûr moins embarrassant, que le fardeau du pain que le soldat est obligé de prendre pour quatre jours, dans presque toutes les expéditions de guerre. Ce pain lui ôte, par la fatigue de le porter, toute la force qu'il peut lui donner en le mangeant.

On a déjà proposé de se servir de pommes de terre pour faire du pain aux troupes : ce qui peut avoir son utilité. Mais l'idée de réduire par le dessèchement la même quantité intrinsèque à un poids & à un volume moindres, me semble plus neuve. Neuve ou non, qu'importe, si elle est bonne.

Tout ceci me rappelle que les Princes étrangers ne connoissent point ces fournitures de pain à leur compte, en tems de guerre. Les pays où se trouvent

les troupes, en fournissent. Les soldats ont de moins la peine de le porter, & n'en manquent pas davantage. Les Princes en sont plus riches à la fin de la campagne. Les Entrepreneurs des vivres le sont moins, il est vrai.

TRENTE-DEUXIEME SOIRÉE.

*Des Rivières & Ruisseaux en général,
& en particulier de ceux de la Fran-
che-Comté.*

LA SAONE exceptée, les rivières qui arrosent la Franche-Comté, ne sont point navigables. C'est toujours la faute des hommes quand une rivière quelconque ne l'est pas. Il n'y a que la paresse, l'ignorance, ou la misère qui puissent en rejeter le tort sur la Nature.

Quant à l'ignorance & à la paresse, il n'y a rien à dire, sinon d'éclairer

l'une , & de punir l'autre. Quant à la misere , il est fâcheux que le remede soit ainsi détruit par le mal même ; car il est bien sûr que toute province , où s'ouvrira une nouvelle navigation , sera enrichie.

Il n'y a point de riviere qui ne puisse porter des bateaux , plus ou moins considérables , avec plus ou moins de dépenses : beaucoup moindres en général , qu'on ne se l'imagine , si elles sont bien dirigées , & telles qu'elles soient (à moins d'une extravagance & d'une friponnerie palpables) , toujours au dessous du produit qui en résulteroit. Mais ceci est le but d'un autre ouvrage , trop intéressant pour ne pas se hâter de le finir , trop important pour le finir trop tôt.

Parmi la foule d'Ordonnances , si souvent contradictoires , où sont enfouis , en France , les droits de propriété , & les charges auxquelles ils obligent ; parmi ce tas de volumes , impossibles à lire , & faisant de la con-

noissance des loix, une chose aussi nécessairement ignorée, qu'essentielle à savoir, je ne connois pas, & je ne crois pas qu'il existe une Ordonnance claire & positive sur le curement des ruisseaux & rivières du Royaume. Si elle existe, au moins est-elle de toutes les loix enfreintes, la plus violée & la plus insuffisante.

Les rivières de Franche-Comté, sont, comme toutes les autres rivières du monde, sujettes à des débordemens périodiques : ainsi l'a voulu l'Auteur de la Nature. Sans des réflexions bien subtiles, il est aisé de reconnoître, dans ce fléau apparent, un nouveau bienfait, comme dans beaucoup d'autres. Mais l'homme aime à se plaindre : l'on diroit souvent, qu'être regardé comme malheureux, est utile à son bonheur.

Il est certain que les inondations ont, par-tout, leur tems à peu près marqué. Le calcul qu'elles permettent, n'est pas tout à fait géométrique, j'en

conviens ; il a ses exceptions : mais enfin on peut en avoir des approximations assez exactes dans toutes les provinces. Il est seulement permis de s'étonner de la négligence que l'on apporte aux observations qui devroient constater ces phénomènes.

Ces remarques sont assez intéressantes pour l'agriculture , pour qu'elles fussent être moins négligées. Ce n'est pas par des Académiciens qu'elles doivent être faites , & leurs résultats doivent être encore moins enterrés dans les archives des Académies. Utiles aux gens de la campagne , c'est par eux , c'est pour eux qu'elles devroient se faire , & c'est sous leurs yeux qu'elles devroient être sans cesse exposées.

Quel inconvénient, quel embarras y auroit-il à obliger les Prévôts, Bailifs , Syndics ou tels autres chefs de chaque Communauté , à tenir , tous les ans , registre exact des dates & des degrés des crues d'eau de la rivière ou ruisseau de leur territoire ? Pourquoi

ce registre ne seroit-il pas sans cesse ouvert & mis sous les yeux du Cultivateur ? La chaire de vérité seroit-elle donc avilie , si les Curés eux-mêmes , s'instruisant un peu plus des objets vraiment utiles à l'Etat , rappelloient ces remarques dans leurs prônes ? Pourquoi n'y joindroient-ils pas des réflexions simples sur les changemens , que la connoissance de ces accidens naturels devoit apporter dans les genres de culture voisine des rivières ? Rien de plus commun que l'absurdité des payfans à cet égard. L'avarice même ne peut déraciner chez eux le préjugé & l'habitude. Ils sèmeront fort longtems , près d'un ruisseau , une denrée toute contraire à la qualité du sol aquatique ; & transplanteront avec la même constance , sur la colline , la production dont le ciel a déposé le principe de fécondité dans ces inondations , funestes seulement par notre faute. Je me rappelle avoir vu , en ce genre , des choses incroyables pour le

ridicule. Tout cela paroît extraordinaire ; mais il faut bien se persuader que l'on n'est jamais la dupe du vice d'un ancien usage , que pour ne pas croire les hommes aussi absurdes qu'ils le sont. Ils le sont à l'excès , dès que le Gouvernement perd une occasion ou un moment pour les éclairer. *Il faut bien que cela soit bon , car il y a des siècles que cela est ainsi* , est un raisonnement encore plus faux , qu'il n'est commun.

J'ajouterai quelques réflexions pour les consciences timorées , qui peuvent trouver extraordinaire de proposer aux Curés de rendre les payfans meilleurs Laboureurs.

Cette proposition , à l'analyser , ne me semble nullement faite pour causer du scandale. Le but de la Religion est , & doit être , selon moi , de faire faire au Sujet le plus sûrement son salut , en servant le plus utilement son Prince. C'est remplir les deux objets , que de rendre le Sujet plus labo-

rieux & plus intelligent. L'occupation ne lui permet pas de songer au mal ; l'industrie féconde les campagnes : c'est donc bien servir le ciel & l'Etat. De ces sortes de catéchismes , à la fois pieux & politiques, il résulteroit, pour le payfan , avec de meilleures moissons , plus de reconnoissance envers le Dieu qui les donne. Mon cœur me tromperoit bien grossièrement, s'il me mettoit en contradiction avec l'Eglise , quand il me fait penser que ce seroient d'excellens prênes pour les villages , que des conseils éclairés sur l'agriculture , & la lecture de certains chapitres de M. Tissot (a). L'abondance & la joie naîtreient du premier point du sermon ; la santé naîtreit de l'autre , qui détruiroit , peu à peu , les préjugés funestes , que l'habitude a enracinés dans la tête des payfans mala-

(a) M. Tissot un des premiers Médecins de l'Europe , & moins recommandable encore par ses talens , que par sa sincere envie de les rendre utiles à l'humanité. Voyez ci-après la Soirée sur Laufanc.

des. La Religion , à coup sûr , n'y gagneroit pas moins que le Trésor Royal. Je sens par moi-même , que l'on n'aime jamais tant le bon Dieu , que quand on est à son aise , & qu'on se porte bien.

TRENTE-TROISIEME SOIRÉE.

*Suite des reflexions sur la Police des
Rivieres & Ruisseaux.*

Nous reprendrons le sujet d'hier , c'est-à-dire , l'espece de police à établir touchant les rivieres & ruisseaux du Royaume. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut , en parlant des Anabaptistes. J'y renverrai pour examiner le moyen simple , indiqué d'après leur expérience , pour rendre le séjour des eaux moins long dans les champs. Je dirai seulement ici combien il seroit essentiel d'apporter plus de soins à détruire les engorgemens , qui se forment dans tous les cours

d'eau , par l'amas des matieres que ces courans entraînent.

Si ces soins étoient journaliers , même annuels , ils ne feroient rien. La négligence impardonnable des propriétaires riverains , en fait bientôt un objet de dépense considérable , ou un inconvénient très funeste. En cela , les riverains n'entendent pas plus leurs intérêts personnels , que le bien général. Une vérité bien consolante & trop oubliée , c'est que ces intérêts bien entendus , sont toujours les mêmes.

Laissez pousser un jonc au milieu d'une riviere ; ne l'arrachez pas : & foyez bien sûr qu'avec les années , là , où il y a un jonc , il y aura une isle.

Cette vérité incontestable pourroit ne pas effrayer le Seigneur des environs , si on la laissoit isolée. Il calculeroit que cette isle fera un terrain de plus , & un aggrandissement à son héritage. Il calculeroit mal. D'abord il mourra longtems avant que cette isle lui rapporte ; mais il vivra encore ,
quand

quand elle commencera à lui nuire. D'abord cette isle ne se formera que des terres en valeur enlevées successivement par les eaux aux rives de son patrimoine. Le propriétaire perdra donc infailliblement d'un côté, ce que ses arrières neveux pourront gagner d'un autre. Tout ce qu'il pourra avoir, en pur don, se bornera à quelques carpes ou brochets sentant la bourbe, au lieu de la noisette qu'ils sentoient avant cette fange amassée dans leur séjour. Il héritera encore d'exhalaisons propres à empoisonner sa demeure & sa personne ; ou s'il y échappe, il lui en coutera au moins, à coup sûr, quelques arpens de pré que les eaux, obstruées dans le milieu de leur lit, ôteront assez vite aux prairies de droite & de gauche.

C'est ainsi que se forment ces marais dangereux qui souillent les rives de plusieurs rivières du Comté de Bourgogne, & de tant d'autres Provinces. On les nomme des *mortes* en

Franche-Comté; des *relaissées* ailleurs. N'importe le nom ; mais beaucoup importe les vapeurs qui en sortent , & portent dans le voisinage des fièvres opiniâtres & souvent mortelles.

De toutes ces *mortes* ou *relaissées*, il n'en est pas une dont on ne détruisît le danger par quelques coupures, tracées avec intelligence. J'ajouterai encore qu'il n'est pas un seul de ces desséchemens, qui ne valût, en herbes seules, un produit au dessus de ses frais. On auroit la santé en sus ; ce pot de vin a son prix.

Il n'est donc pas nécessaire , ni pour l'agrément , ni pour l'économie , de tolérer ces inconvéniens. Je n'y vois d'autres avantages possibles , que celui de multiplier les échutes (a) dans un pays de main-morte. Un calcul de ce genre n'appartient qu'à cet ancien Curé du charnier des Innocens , qui

(a) Nom donné aux héritages provenans du droit qu'ont les Seigneurs dans tous les pays de main morte, d'hériter des biens de leurs paysans morts sans enfans.

s'opposa en forme à ce que l'on pavât Paris , de peur que ses profits ne diminuassent avec le nombre des enterremens. Tout le monde n'est pas digne de cette charité chrétienne (a).

TRENTE-QUATRIÈME SOIRÉE.

Suite du même sujet.

J'AIME les prés & les ruisseaux, j'y reviens souvent. Pour inviter à en épurer les bords, je parlerai des nouveaux avantages que le propriétaire auroit encore à espérer en échange de ses avances.

Après la salubrité de l'air & le terrain recouvert par les dessèchemens, il faut compter pour quelque chose jusqu'à la fange que l'on retireroit des marres putrides épuisées. Accumulée sous des eaux dormantes, cette fange porte la mort; dispersée sur la surface

(a) Voyez les Essais sur Paris.

des champs voisins , elle donne la vie avec la fécondité.

Entassez , dans un coin de la prairie , les roseaux & les plantes aquatiques , qui engorgent les courans , & ajoutent à la corruption , en prolongeant le séjour des eaux. Brulez ces joncs inutiles , & remarquez , à la saison prochaine , combien d'herbes nouvelles vous auront valu ces cendres dispersées.

Les eaux une fois bien épurées , on aura de meilleur poisson. C'est ici l'occasion de publier une recette , pratiquée avec succès dans le pays d'Hanovre , pour la multiplication de cette denrée. Je ne puis garantir le succès , que pour deux especes de poisson , le saumon & la truite. Je ne sache pas que les épreuves aient été appliquées à d'autres ; mais je ne vois point de raisons , pour qu'elles ne réussissent pas également pour tous les poissons d'eau douce.

1°. Il faut faire un coffre de bois ,

d'une profondeur arbitraire , mais à peu près dans les proportions de douze pieds de longueur sur un & demi de largeur , & six pouces de profondeur.

2°. Il faut laisser au milieu d'une des extrémités du coffre une ouverture de six pouces en quarré.

3°. Ce trou doit être intérieurement garni d'un treillage de fil de fer, dont les mailles aient au plus quatre lignes.

4°. Au milieu de l'autre extrémité , on pratique un trou de six pouces de longueur , sur quatre de largeur. Il est pareillement garni d'un treillage.

Cette précaution est indispensable pour défendre l'entrée du coffre aux fouris d'eau.

5°. Le dessus du coffre doit être fermé , & fermer hermétiquement , afin que les insectes n'y trouvent pas plus d'entrée , que les fouris d'eau.

6°. On fait les petits préparatifs nécessaires pour placer & assujettir ce coffre sur le bord d'une rivière ou d'un ruisseau.

Il est encore posé plus avantageusement à la source d'une fontaine, au bas de laquelle on forme un petit vivier.

7°. Il faut couvrir le fond du coffre d'un lit de sable bien lavé, d'un pouce d'épaisseur, à peu près.

8°. Sur ce lit de sable, on répand du gravier, partie de la grosseur d'une noisette, partie de la grosseur d'une noix, le disposant de maniere que toutes les pierres grosses, ou petites, soient contiguës entr'elles.

9°. Tous les préparatifs étant faits pour l'emplacement du coffre, on prend, dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier, tems de la fraie des truites & des saumons, une femelle vive ou morte nouvellement; on lui fait rendre ses œufs, en lui passant la main de haut en bas sur le ventre, & la tenant au dessus d'un vase de bois, dans lequel on a versé la valeur d'une demie pinte d'eau de fontaine.

C'est dans cette eau que l'on fait évacuer les œufs de la femelle.

Nota. Que les truites ne se prennent, pour la fraie, que dans les mois de Décembre, Janvier & Février.

10°. Il faut ensuite se saisir d'un mâle de la même espèce, &, par le même procédé, lui faire rendre la laite dans la même eau.

Il est à remarquer que les œufs ne se détachent point de la femelle, & que la laitance ne découle point du mâle, avant d'être parvenus au point de perfection que la génération exige.

11°. Quand les œufs des truites & des saumons ont été rendus fertiles par le mélange indiqué, on les dépose sur le gravier, enfermé dans le coffre.

Alors on dirige un filet d'eau, qui entre par l'ouverture supérieure, & sort par l'issue du treillage inférieur.

Il faut avoir grand soin qu'une eau, fraîche & renouvelée, coule sans cesse dans le coffre, jusqu'à la hauteur du treillage, qui facilite son écoulement.

12°. Il est également indispensable d'entretenir le filet d'eau , & d'empêcher qu'il ne tombe avec trop de force , de peur que sa rapidité n'entraîne ou ne dérrange le dépôt des œufs qui séjourne dans les graviers.

13°. Il faut , de trois en trois jours , nettoyer la superficie de l'eau du coffre , & entraîner avec un plumeau la crasse ou le limon qui peuvent s'être arrêtés à cette superficie.

Cette espèce de croute est un des symptômes qui donne à découvrir le tems où les truites & saumons se vivifient ; ce qui a lieu communément au bout de cinq semaines.

On apperçoit un point noir , qui , après huit ou dix jours , perce l'œuf , & se développe.

14°. Il faut connoître le degré de chaleur de l'eau , que l'on fait passer sur les germes ; les œufs étant plus ou moins promptement éclos , selon que l'eau du ruisseau qui les arrose , est plus ou moins chaude & vive.

15°. Le poisson , après être éclos , porte , pendant un mois , l'œuf qui lui reste attaché au ventre. Il n'est susceptible de prendre aucune nourriture pendant tout ce tems-là ; sa gueule demeurant informe , jusqu'au moment où le poisson est tout à fait détaché de son œuf.

16°. Parvenu à ce point , il ne s'agit plus que de transporter les élèves dans un vivier , où ils puissent trouver plus d'espace & une nourriture proportionnée , tels que des vers d'eau , presque imperceptibles & le limon de la terre.

Cette ingénieuse invention est d'un habitant du pays d'Hanovre. Il en a fait les épreuves avec le plus grand succès à Nortelem. Le fruit de ses recherches est devenu un objet de commerce considérable. Elles lui ont , en outre , valu une pension de l'Angleterre , qui croit que le moyen de multiplier les découvertes utiles , est de les récompenser.

TRENTE-CINQUIEME SOIRÉE.

De la trop grande multiplicité des chemins en Alsace.

ON SE plaignoit , il y a quelques années , de la rareté des chemins en France ; il faut aujourd'hui se plaindre de leur multiplicité , tout à l'heure indécente dans plusieurs parties du Royaume. Quand on a ajouté au terrain qu'ils font perdre , ce qu'ils coutent aux Communautés forcées de les construire , & le peu de proportion établi entre l'avantage & les frais , on finit par trouver beaucoup plutôt le profit des Ingénieurs , que la réelle utilité de la route.

Cette utilité est loin d'être indispensable , quand une route nouvelle n'a pour but , que la décoration d'un bourg ignoré , où aboutissoit un chemin , aussi bon , mais un peu moins

bien aligné (a). Cette raison ne devient suffisante, que quand l'Entrepreneur est un fripon.

Corvées pour corvées, friponneries pour friponneries, si l'on creusoit quelquefois un canal navigable, au lieu d'une route, les eaux du canal rendroient en fécondité aux terres voisines, ce qu'il leur ôteroit en superficie. Il opéreroit encore, chemin faisant, des dessèchemens naturels : nouvelle compensation du terrain usurpé par lui. Il y auroit de plus, dans ce canal, du poisson que l'on mangeroit ; les charois plus faciles & moins chers, diminueroient la quantité de chevaux nécessaires à nourrir ; le nombre des chevaux supprimé permettroit de mettre quelques prairies en champs, ou nourrirait plus d'hommes & moins de bêtes ; cela seroit plus humain.

(a) Ceci n'est point dit à l'aventure ; une discrétion, peut-être mal entendue, à la vérité, empêche seule de citer ces exemples probans.

TRENTÉ-SIXIÈME SOIRÉE.

Premier encouragement à donner à l'agriculture en Franche-Comté.

ON recueille beaucoup de bled en Franche-Comté ; moins cependant qu'il seroit possible d'en recueillir. La preuve en est , que l'on y rencontre encore des friches , même en assez grande quantité.

Pour que les friches disparoissent , il faut , en général , plusieurs choses. La première , est un débouché facile pour les denrées que produiront ces terres mises en valeur. On a vu hier que ces débouchés ne manquent pas , à beaucoup près , dans la province dont il s'agit. On connoit encore , en ce genre , l'effet de l'exportation , & il semble , à la honte du siècle , que ses suites soient un problème. Ce n'en est sûrement pas un pour les Intéressés ,

qui se plaisent le plus à l'embrouiller. Mais après un débouché facile promis au Cultivateur ; mais après l'exportation , il faut encore lui assurer une jouissance paisible & une propriété. Cette propriété n'existe pas où subsistent les restes révoltans de ce gouvernement féodal , avilissant les Comtés & Duchés de Bourgogne. Je n'ai pû expliquer que par le dégoût inséparable de cet esclavage , la nonchalance surprenante & commune aux payfans Franc-Comtois. Ils sont forts & paresseux ; c'est qu'ils sont esclaves ; les fers les plus légers accablent les bras les plus vigoureux. Il faut donc briser ces fers. Quant aux Seigneurs des terres , dont ces droits révoltans de main-morte forment en partie les patrimoines , un dédommagement seroit juste , sans doute. Il ne faut pas que le Laboureur soit avili ; il ne faut pas que le Seigneur soit ruiné : tout peut s'arranger. Tous les jours un sujet main-mortable se rachete de son

Seigneur. Le prix de cette franchise est fondée sur celui de la fortune du payfan qui s'affranchit , & dont le Seigneur attend une échute plus ou moins considérable. Cela posé , tout payfan est assez riche pour s'affranchir , tel pauvre qu'il soit. En effet , si le Seigneur attend une échute considérable de tel de ses vassaux , ce vassal est riche , il peut acheter sa rançon. Si ce vassal n'a rien , le Seigneur n'a rien à en attendre , il peut l'affranchir pour rien.

Le gouvernement doit veiller à la conservation de la fortune des Seigneurs , comme des payfans , sans doute. Mais l'amour propre du Seigneur , fier d'avoir des serfs , des mainmortables , des esclaves dans sa Paroisse , mérite , à ce seul titre , peu de considération , sur-tout quand il s'agit , en comparaison , de l'intérêt le plus pressant de l'humanité. Quant à l'amour propre même , quel Seigneur , fait pour l'être , trouvera , en réflé-

chiffant, plus noble de commander à des serfs, qu'à des gens libres, à des bêtes de charge, qu'à des hommes?

Il y a tout à parier, que les plus chauds antagonistes de ce projet, ne seroient pas ceux qui auroient les droits les plus réels à le rejeter. Il auroit, pour ennemis déclarés, plus de Parvenus, que de Gentilhommes: cela est dans l'ordre. Ces droits, sans doute, doivent être plus chers au Pâtre décaissé, enrichi à percevoir les deniers de la douane, & devenu d'hier Seigneur de la Terre, où son pere gardoit les vaches, qu'au vrai Noble qui compte, par siècles, les services rendus par sa race à la Patrie.

Mais que l'on sente combien ces droits, qui révoltoient même entre les mains qui les ont de tout tems possédés, portent de révolte dans l'ame, quand on songe, que pour de l'argent volé, le premier Traitant se les approprie.

TRENTÉ SEPTIÈME SOIRÉE.

Des Bois en général.

C'EST une belle production de la Nature qu'une vaste forêt ! L'homme ignorant & froid , qui s'y promène , ne peut lui-même s'y défendre du charme attaché à l'obscurité religieuse de ces asiles. Que ce charme est puissant pour l'homme sensible , errant sous des chênes trois fois séculaires ! Mais que d'idées pour l'esprit , que de profonds sentimens pour l'ame de l'homme instruit & sensible à la fois , & goutant les délices de l'ombre au fond d'un bois antique & sacré !

Où l'homme froid n'a vu que de grands arbres , sous lesquels il se retire machinalement , quand il a trop chaud , l'homme sensible contemple une retraite solitaire & conforme à la rêverie qui soulage ses peines , ou le concen-
tre

tre mieux dans le souvenir de ses félicités. Il n'est point de détour pour lui dans cet immense espace , où il ne désire , où il ne se rappelle , en silence , une mere qu'il aime , un ami qu'il attend , une maîtresse qu'il adore , ou des enfans dont il est adoré. Amoureux , il est bientôt poète. Dès-lors , mille rapports nouveaux. Chaque arbre est un dais de verdure pour la maîtresse chérie ; chaque tapis d'herbe fraîche , un lit pour les plaisirs les plus tendres ; chaque fleur un hommage à l'objet aimé , & chaque rameau un témoin de mille sermens de constance , que l'on ne croit jamais pouvoir trahir.

Mais , aux plaisirs même de cette ame douce & active , combien d'autres plaisirs se réunissent encore en faveur de celui qui réunit le flambeau des sciences au feu du sentiment ! Après avoir , sous ces vastes berceaux , joui , comme homme sensible , de tous les penfers de l'amour ; après avoir , sous chaque feuille , étu-

dié les caresses des oiseaux ; après avoir, dans chaque buisson, reçu d'autres leçons d'amour d'une foule d'êtres sans nombre ; après avoir entendu, au loin, les échos effrayés par d'autres concerts d'amour encore ; après avoir appris des chants du rossignol, des rairemens du fauve (a), des hennissemens du courfier paissant dans ces bois, & de l'enlâchement de ces bois même, que tout tend à se reproduire, à s'unir, à s'aimer, combien d'autres calculs intéressans vont naître, pour l'homme instruit, de la contemplation du philosophe.

Ce chêne, où des tourterelles ont posé leur nid ; ce chêne, dont les fruits, jadis suffisans pour l'homme, engraisfent à présent, à ses pieds, des animaux que l'homme dévore ; ce chêne, qui a

(a) On fait bien que ce mot n'est pas françois, mais il doit l'être. Le Lion rugit, le Taureau mugit, le Cheval hennit ; pourquoi le verbe *Raire*, employé pour exprimer les cris du Cerf, ne fourniroit-il pas de même un substantif ?

vu cinq fois se renouveler la race des hommes..., un homme va l'abbattre en un moment. Abbattu, que deviendra-t-il ? Soutiendra-t-il nos Temples ? Ornera-t-il les palais des Rois ? Fera-t-il voguer des Matelots vers le Nouveau-Monde ? Echauffera-t-il l'humble foyer du pauvre dans les jours rigoureux de l'hiver ? Un Sculpteur en fera-t-il un Dieu ? Son tronc, séparé en mille tables, permettra-t-il aux accords les plus doux, de résonner dans des cavités harmonieuses ? Il perpétuera le feu, non du Temple profane de Vesta, mais de ces fourneaux embrasés, d'où découle le fer de nos charrues, & malheureusement aussi le fer de nos armes. Il emmanchera la bêche du Cultivateur, la coignée qui le détruira lui-même, & la pertuisane du Guerrier qui détruira son semblable. Il formera le timon du Laboureur & le sceptre du Monarque. Sans ces bois, plus de chars de triomphe, plus de chars pour la mo-

lessé, mais plus de chariots non plus pour rouler les moissons vers la grange; plus de roues ingénieuses mouvant les meules qui nous nourrissent; plus de tables commodés pour les joyeux convives; plus de pressoirs, d'où découlent les joyeuses vendanges; plus de cuissous salutaires pour tous nos alimens. Il faudra brouter l'herbe crue, ou dévorer cruds les membres sangui-nolens des animaux. Sans bois, plus d'arts, plus de maisons, plus de villes, plus de sociétés. L'homme ne peut donc pas plus se passer de bois, que de pain. Mais une année renouvelle le froment; il faut un siècle pour renouveler un arbre. L'économie la plus sévère, l'administration la plus approfondie dans ses principes, la plus stable dans sa marche, la plus rigoureuse dans ses statuts, ce sont donc les bois qui l'exigent.

Quittons ces belles forêts, où je m'égare, où l'homme sensible s'attendrit, où le philosophe citoyen rêve

pour opérer un mieux , & demain nous nous rendrons compte des abus par lesquels tant de beaux arbres ont été mutilés , tant de cantons mis à nud , & tant de parties dégradées dans ces belles forêts.

TRENTE-HUITIEME SOIRÉE.

*Abus dans l'administration des bois ,
nécessités par la loi même.*

BEAUCOUP de délits naissent , sans doute , de la méchanceté des hommes ; un plus grand nombre , peut-être , des mauvaises loix. Le vrai but de la loi , n'est pas que tous les délits soient punis ; ce but ne peut seul satisfaire qu'un Tyran. La loi s'en propose un plus noble , plus sage , plus humain , celui de prévenir le délit même , & avec lui l'occasion de punir l'infrauteur.

Une loi ne vaut donc rien , quand

M iij

elle fournit au sujet une tentation journaliere de l'enfreindre ; quand elle met, à toute heure, la vertu aux prises avec l'intérêt personnel, la soumission aux loix de la société en lutte avec les besoins naturels, c'est-à-dire, quand elle prépare au citoyen un combat pénible, avec une défaite aussi sûre que funeste à sa tranquillité personnelle & au bien général. C'est donner à la justice le faux emblème, dont de faux Théologiens ont deshonoré la Divinité ; c'est faire de Thémis une Sirene détestable.

Mais revenons aux forêts, & voyons, dans leur administration vicieuse, ce piège sans cesse tendu par la main qui doit garantir de tous les pièges ; cette provocation aux abus ; ce code que les plus âpres des Procureurs semblent avoir rédigé seuls, en y ménageant à chaque article une occasion de ruine pour les malheureux qu'ils doivent dépouiller.

Je parle des abus particuliers aux

forêts de la province dont je m'entre-
tiens depuis longtems, ou à celles où
les mêmes reglemens ont lieu dans
d'autres provinces du Royaume. Je
n'approfondis pas une matiere qui de-
mande l'étude de la tête la plus forte,
pour en tirer tout ce qui en doit sor-
tir. Je cherche seulement à mettre en
évidence la fausseté de quelques prin-
cipes, d'où ne peuvent nécessaire-
ment dériver que de fausses consé-
quences.

Dans toutes les Terres où je m'ar-
rête, dans tous les Châteaux où je
séjourne en Franche - Comté, j'en-
tends des plaintes des Seigneurs con-
tre les habitans. Qu'ont-ils fait? —
ils pillent mes bois. — Que font vos
Gardes? — ils les rapportent. — Que
font les Juges? — ils ne décident rien.
— Pourquoi? — c'est que le droit n'est
pas clair. — La chose le devient beau-
coup de ce moment.

Voilà le principe de l'abus connu,
remontons à la source du principe.

Miv

Par quelle fatalité ces droits sont-ils si embrouillés? de quand vos habitans datent-ils leurs prétentions? sur quoi les fondent-ils? par quelles preuves constatent-ils les dates de leurs prétentions & leurs prétentions mêmes?

A toutes ces questions, que le bon sens le plus simple vient de dicter, les trois quarts des propriétaires restent courts, & leurs gens d'affaire n'en savent pas davantage. Cependant s'il s'en trouve un plus instruit, vous êtes au fait en quatre mots.

Il y a cent ans, que tout le Comté de Bourgogne étoit couvert de bois: l'abondance excessive de cette denrée la rendoit sans valeur. Au peu d'importance que la viliré de son prix faisoit mettre à sa conservation, se joignoit même un intérêt pressant de la détruire, au moins en partie. Il n'y avoit point de routes ouvertes. A travers les sentiers mal frayés dans ces bois, immenses repaires de brigands,

le Seigneur de la mazure titrée & voisine , ne pouvoit voyager qu'en armes & au péril de ses jours. Souvent , aux approches de la nuit , sortoient de ces forêts sans fin , des troupes d'assassins qui venoient livrer des assauts aux tours crenellées du Haut-Justicier du canton. Il falloit donc abattre des bois à force : la permission d'en prendre à discrétion pour se chauffer , pour se bâtir , étoit donc facilement accordée à l'habitant par le Seigneur. De là tous ces droits communaux , d'usage , de parcourt , de bois morts & morts bois , &c. source inépuisable des abus actuels ; abus que les circonstances changées rendent aussi funestes qu'ils pouvoient être indifférents , & peut-être utiles , il y a un siècle.

Mais lorsque , durant cent ans , on coupe du bois à discrétion dans une province , on en abbat certainement bien plus qu'il n'en repousse. Aussi les bois sont-ils aujourd'hui aussi rares qu'ils étoient , il y a un siècle , sura-

bondans en Franche-Comté. Or, si en un siècle, les droits accordés par les Seigneurs peu prévoyans, ont détruit autant de bois qu'il en existe aujourd'hui dans la province, il est très clair que ces droits subsistans toujours, il s'en faudra du tout au tout dans cent ans, qu'il y ait un pied d'arbre en Franche-Comté. Ces droits sont donc destructeurs du bien général. Ils mènent donc à une disette absolue d'une denrée de nécessité première. Il est donc de l'intérêt de ceux qui en jouissent, comme de ceux qui les ont accordés, que ces droits soient abolis.

Telle Communauté a obtenu, il y a cent ans, de son Seigneur, le droit de parcourt & de chauffage dans ses bois, pour une redevance d'une poignée d'avoine par chaque habitant de ladite Communauté. Ce droit de parcourt permet au payfan de faire paître ses bestiaux dans ces grands bois; mais comme ces grands bois sont voisins des nouvelles coupes, & que les bestiaux

sont mal gardés , il s'ensuit que tous les rejets de ces coupes nouvelles, brou-tés par la dent mortelle des animaux , ne repoussent jamais. Donc , pour une poignée d'avoine , qu'il ne touche pas, le propriétaire voit ainsi détruire, dans sa source , le patrimoine de ses succe-seurs.

Les droits de chauffage & de bois mort ou mort bois , ne sont pas moins funestes. Accorder à un paysan la per-mission de couper du bois de quoi échauffer son humble foyer l'hiver , c'est lui donner le droit de couper tout le bois qu'il pourra bruler , employer , ou vendre , cela est incontestable. Lui dire : je vous permets de couper du bois blanc dans mes forêts , & d'y ra-masser les branches mortes , que les vents d'automne feront tomber , c'est lui dire : tu pourras couper le meilleur chêne en même tems , & le met-tre au milieu de la charge de bois blanc que tu pourras emporter ; car comme mes Gardes ne pourront pas toujours

être sur tes talons pour t'observer , & que toi , tu feras sans cesse homme , & excité par l'espoir de l'impunité , tu feras le mal que ton intérêt personnel semblera te conseiller ; car tous les hommes sont ainsi bâtis.

Mais comme cet espoir de l'impunité sera cependant douteux , & toujours accompagné de la crainte d'une confirmation du délit , il en naîtra encore un autre inconvénient. En effet l'appréhension des Gardes , quoiqu'insuffisante pour empêcher le dégât , fera toujours assez vraie pour l'augmenter , comme on va le voir. Les coups de la hache du déprédateur , par exemple , pouvant avertir le surveillant préposé par les loix , ce déprédateur se servira de la façon la plus expéditive d'abattre l'arbre , afin d'être moins longtems dans le cas d'être surpris. Pour hâter son larcin , il coupera l'arbre à la hauteur de ses bras , parce que cela est plus facile ; mais cet arbre ainsi exploité ne repoussera plus

que des rejets rabougris & à jamais inutiles. Souvent pour n'être point trahi par les coups redoublés de la coignée bruyante, la scie mortelle opérera, à son défaut, la dégradation de la forêt, & tout arbre coupé par une scie, meurt sans ressource; car chaque tronc, dont elle sépare la tige, voit, sous le progrès des dents, obstruer tous les canaux par où devoit circuler la sève, & perd pour jamais le droit de reverdir.

Enfin la peur fera ajouter le gaspillage aux vols réels. Le propriétaire lésé mettra en nouveaux Gardes l'argent qu'il auroit mis en amélioration dans ses terres. Il sera en guerre avec les payfans qu'il devoit protéger. Ces nouveaux Gardes seront de nouveaux voleurs de bois. Les habitans des Communautés voisines n'en dégraderont pas moins les forêts; mais de leur côté payeront, en frais, aux gens de justice, l'argent qu'ils auroient employé à fumer leurs terres. Enfin de

tous ces conflits de Jurisdiction , naîtra , avec la ruine des bois , celle des terres labourées : car tout se tient en fait de politique & d'administration.

Nous n'avons pas tout dit : l'homme le moins prolix peut écrire longuement sur le chapitre des abus.

Quant à toutes ces causes de la dégradation des forêts se joint , comme en Franche-Comté , une foule d'établissmens , tels que les forges , les verreries , les salines , multipliant à l'excès la consommation du bois , il est incontestable , que l'administration de cette denrée précieuse exige , là , une attention encore plus particulière.

En pareil cas , il me semble que la première chose à faire , est d'examiner , avec scrupule , toutes les ressources que la Nature & l'art peuvent fournir pour établir de l'économie dans ce genre de consommation. Si , par exemple , la Nature fournit une autre matière que le bois , & qui puisse suppléer

à quelques-uns des emplois où on le prodigue ; si , sur-tout , cette matiere est d'un moindre prix , il est clair qu'il est absurde de n'en pas profiter.

Or, la Nature donne cette matiere. Cette matiere est la houille , ou charbon de terre : les parties surphureuses & alumineuses qui s'y rencontrent , peuvent peut-être la rendre moins propre à la fusion du fer & du verre ; mais il est clair , & l'expérience est à l'appui , que là où il y a de la houille , il est très mal adroit d'employer du bois pour la cuisson du sel.

Qu'arrive-t-il ? c'est que les Entrepreneurs des salines s'étant fait approprier d'immenses concessions de bois , dont ils savent tirer parti pour leur propre compte , ont grand soin d'écarter toute idée & toute découverte qui permettroit le retrait de ces concessions si mal placées.

Les faits valent encore mieux que les argumens : voici un fait. Il y a quelques années que le Gouverne-

ment averti que l'on pouvoit cuire du sel avec de la houille , donna ordre d'en faire l'épreuve dans une des salines du Royaume , (on la nommera au besoin). L'épreuve fut faite , mais dirigée par les Entrepreneurs intéressés , c'est-à-dire , Juges & Parties. Ils rendirent compte de l'opération , & protesterent de l'impossibilité de la suivre , attendu que la vivacité du feu de houille avoit fait fondre leurs chaudières. Sur ce compte rendu , on renonça au projet ; les Directeurs conserverent leur concession de forêts , & continuerent à s'enrichir par leur exploitation.

Eût-il été bien difficile de répondre à ces Messieurs, qu'ils avoient mis trop de houille à la fois dans leurs fourneaux , & que tout ce qu'ils avoient prouvé , étoit que l'on pouvoit faire beaucoup de sel avec peu de houille ? Qu'auroient-ils enfin répondu eux-mêmes , si on leur avoit ajouté que le Roi de Prusse possède à Hall des
salines

salines immenses , formant une partie considérable de ses revenus ; que ces chaudières ne sont chauffées qu'avec de la houille , & qu'elles ne fondent point. En voilà , des faits.

Enfin , pour dernier abus , ces mêmes Directeurs de salines , & ceux des verreries à leur instar , ont trouvé le secret de persuader que leurs établissemens ne pouvoient pas se soutenir , sans un droit absolu de prendre du bois à discrétion , & au prix le plus vil dans un arrondissement fort étendu. C'est de-là qu'est né l'usage le plus injurieux au droit sacré de la propriété , & un monopole révoltant sur lequel il ne s'agit que de jeter les yeux pour en découvrir la grossiereté.

Un homme possède des terres dans cet arrondissement des salines. Dans ces terres il a des bois. Le bois vaut , là , communément cent sols ou six francs la corde , je suppose. Eh bien , ce même propriétaire ne peut pas vendre son bois. Il faut qu'il le donne sur le

pied de quarante fols ladite corde , à ces mêmes Entrepreneurs qui le lui revendent ensuite six francs à lui-même. Je dis qu'ils le lui revendent, parce que cela est aussi vrai , que facile à deviner. En effet l'on sent bien que si la consommation de l'établissement public , à l'appui duquel ce règlement a été fait , monte à cinquante mille cordes de bois par an , il est trop tentant d'en enlever le double , au même bas prix , & de le vendre au même furtaux , pour que l'honnête Entrepreneur y manque : aussi n'y manque-t-il pas.

Mais qu'est-ce que c'est que les salines ? C'est une ferme. — Pourquoi donc ne pas l'administrer comme tous les propriétaires du monde administrent leurs fermes ? Leur a-t-il jamais passé par la tête de s'engager à fournir du fumier , des engrais & des charues au Laboureur qui doit leur rendre tant, de tant de journaux affermés par lui ? Ce Laboureur ne trouve-t-il

pas bien des charues & du fumier à lui tout seul, sans que le propriétaire s'en embarrasse ? Que les Entrepreneurs des salines soient donc chargés à leur tour de trouver du bois, & de le payer aux propriétaires, au prix que la concurrence aura toujours soin de rendre équitable, quand elle sera libre. Autrement qu'ils rendent donc compte au Roi comme Marchands de bois & Fermiers des salines à la fois, puisqu'ils sont en effet l'un & l'autre.

C'est à ces abus sans nombre, & tous réunis, que la forêt de Chaux doit en Franche-Comté sa ruine & sa dégradation presque irremédiable. Nous en parlerons demain, & nous aurions dû en parler à la suite du projet de canal détaillé ci-dessus.



TRENTE-NEUVIEME SOIRÉE.

*De la Forêt de Chaux , & du Val
d'Amour.*

DES sommets où les eaux se séparent dans le Sundgaw & se dirigent vers la méditerranée & vers l'océan , j'ai été curieux de suivre la riviere du Doux. Je voulois voir par moi-même les obstacles que l'on prétend que son cours présente à la navigation. Après avoir bien reconnu que tous ces obstacles peuvent disparoître avec quelques dépenses dirigées avec art & économie , j'approchai de la plus belle partie du vallon. Elle est appelée *Val d'Amour*.

Ce beau pays commence quelques lieues au dessus de Dole , & les charmes du payfage le rendent tout-à-fait digne du joli nom qu'on lui a

donné. Ce nom appartient au terrain renfermé entre le Doux & la Loüe , depuis le confluent de ces deux rivières jusqu'à quelques lieues au dessus.

Ce pays est , en grande partie , occupé par la forêt de Chaux appartenante au Roi , & pouvant contenir trente-fix à trente-huit mille arpens. Elle a rapporté environ une pistole au Roi l'année derniere , & lui fera à charge dans le cours de l'année actuelle. Ceci demande une explication : elle est simple.

Une trentaine de villages voisins de la forêt , y ont depuis longtems un droit d'usage & de parcourt. La dégradation des bois s'en est suivie , cela ne pouvoit pas être autrement. Pour réprimer l'abus , on a restreint les droits de ces Communautés. L'ancienne jouissance illimitée a fait souffrir le nouveau reglement avec impatience. De-là les délits sans nombre , les punitions insuffisantes , l'humeur réunie

au besoin , & la ruine entiere de la forêt.

Pour y parer , on a semé , au nom du Roi , une pépiniere de Gardes bientôt affommés , ou devenus premiers déprédateurs , & qu'il n'a pas moins fallu payer fort cher. De-là des frais immenses , absorbant & au de-là le revenu des coupes. De - là la loi méprisée impunément : ce qui est encore pire que la perte d'une forêt.

Que faire ? abattre des bois destinés à être dégradés tant qu'ils seront sur pied , les vendre & cultiver les champs.

Ce feroit un bien doux emploi des soins d'un citoyen vertueux & amateur des travaux de la campagne , que de veiller à l'établissement des hameaux que le défrichement proposé pourroit nourrir. Les jours s'écouleroient bien fereins pour lui , en créant au sein du Royaume une nouvelle peuplade d'Agriculteurs & de sujets fideles ! Après avoir conservé de ces

bois ce qu'il en faudroit autour de chaque nouveau village , & avoir établi pour l'exploitation une loi simple qui multiplieroit l'étendue par le bon ordre ; après avoir enfoncé le soc dans les terres neuves , & profondément remuées par l'effertage des fouches qu'elles recellent , quel plaisir de se perdre , au tems de la récolte , dans des bleds où le plus haut moissonneur ne feroit pas apperçu ! Que de spéculations , que d'essais champêtres que l'on néglige , que l'on ignore , & qui sont aussi voisins , que sûrs pour la richesse du Cultivateur , & de l'Etat par conséquent !

Ce Colon, chef, que je suppose vertueux & instruit , se garderoit bien , sans doute , tant pour son Roi , que pour ses nouveaux Laboureurs , & pour lui-même , d'empoisonner la propriété de leurs champs par une foule de droits absurdes qui deshonoreroient l'homme , rendent le payfan malheureux ou lâche , le Seigneur barbare ou

dupe, le Roi mal servi, & les champs déserts. Il profiteroit au contraire des exemples voisins pour les éviter. On ne connoîtroit ni lots & ventes, ni main-morte dans le Val d'Amour. L'arpentage seroit fait en distribuant les terres. Un droit léger pour le Cultivateur seroit fixé & invariable, selon la qualité bonne, médiocre ou mauvaise de chaque journal. Cela fait, l'homme libre cultiveroit librement son champ libre. Sûr de jouir de l'amélioration de ses terres, fruit mérité de ses travaux & de ses avances, il n'épargneroit ni ses sueurs, ni un argent si bien placé. L'abondance générale seroit le tribut le plus utile, comme le plus doux au Souverain, & le jour où l'impôt seroit porté au Créateur de la colonie pour le reverser directement dans les coffres du Prince, seroit la fête la plus solennelle du Val d'Amour.

Les bornes de cet heureux canton, seroient d'un côté le lit du Doux rendu

navigable, & de l'autre la Loïe, dont les eaux précipitées finiroient peut-être aussi par porter des bateaux, ou au moins par arroser les terres, au lieu de les noyer. Rien n'est impossible avec des bras qui cultivent un sol, dont ils sont tranquilles possesseurs.

Sur ces bords, où sans cesse navigeroient tous les Commerçans de l'Europe, quelques villages simplement bâtis, & où la bonne foi & l'hospitalité seroient connues, s'enrichiroient à la fois par le commerce & la culture. Les Enfans du Fondateur, & peut être lui-même, verroient un jour des villes à la place de ces villages.

Que lui faudroit-il, à lui, pour ses soins patriotiques & paternels? la plus petite de toutes les terres, mais la plus agréable. Il habiteroit une jolie maison, propre & peu vaste, mais dans le point de vue le plus heureux de la vallée. Que lui faudroit-il? le bord du canal pour s'y promener au frais, quel-

ques bois pour se reposer à l'ombre ,
des champs pour donner lui-même l'e-
xemple du labourage , quelques fleurs ,
des livres , des amis , une femme , sans
doute ! & le spectacle du bien qu'il
auroit fait. *Vox clamantis in deserto.*





S O I R É E S

H E L V É T I E N N E S.

P R E M I E R E S O I R É E.

Premiers sentimens de l'homme sensible , au moment où il s'éloigne des frontieres de sa patrie.

LA SCENE change. A peine ai-je dépassé les bornes de ma patrie , & déjà le regret de la quitter mêle un trouble involontaire au désir de voir des lieux nouveaux. La terre , que je foule à présent , n'a plus rien de commun avec moi. Quand je la presse aujourd'hui , c'est une grace que j'obtiens ; hier c'étoit un droit que j'exerçois. Hier j'étois citoyen ; je suis étranger aujourd'hui.

L'homme que je rencontrois hier , ne pouvoit être que mon défenseur ou mon frere ; demain un avis , changé dans le Conseil des Rois , peut me faire autant d'ennemis de tous les hommes qui m'entourent. Le toit qui m'abrite en ce moment , je l'incendierai peut-être demain par devoir , & par devoir , demain , j'égorgerai peut-être mon hôte d'aujourd'hui. O , ma patrie ! n'es-tu donc pas la terre entière ? O , mes amis ! n'êtes-vous donc pas tous les honnêtes gens ?

Il est donc des circonstances , où le résultat des loix sociales est d'isoler l'homme , au lieu de l'entourer ? Ce sont les loix sociales qui ont dit : là , finit telle province ; là , commence tel Empire ; là , est posée la borne de tel Royaume ; l'homme de là , sera là suspect ; citoyen en deçà d'un pont , espion au delà.

Les préjugés altèrent jusqu'à nos organes. Je ne dois plus , je ne peux plus envisager les objets avec les mê-

mes yeux. Un vœu secret de nuire va se mêler involontairement aux recherches les plus bienfaisantes. Si j'examine aujourd'hui un établissement utile, quel sera mon vœu ? d'en construire un semblable en concurrence. Si le ciel me suggère un moyen de le perfectionner ici, quels seront mes soins ? de me taire.

Ce sentiment pénible pour moi, sera deviné d'avance par les êtres qu'il intéresse. J'arriverai chez eux inspiré par un intérêt contraire ; devrai-je m'étonner d'y trouver la méfiance ? les regards observateurs s'arrêteront sur moi, & si j'observe, je serai soupçonné. Un idiome différent m'exilera de toute conversation. Si cet idiome m'est familier, c'est une garde de plus que l'on croira devoir prendre. Au milieu d'un cercle nombreux, je serai seul ; au milieu d'un peuple innombrable, je ne tiendrai à personne.

Là, mes vêtemens sont prohibés ; ici les barrières ne s'abaissent qu'à la

vue d'un passeport m'annonçant par la nécessité de m'en pourvoir, que je suis étranger & esclave à la fois. Idiotisme, costume, change, usages, mœurs, tout me dit que je suis expatrié. J'ai dépassé un poteau, j'ai changé d'Empire ; j'ai fait deux pas de plus, je suis au bout du monde.

Ah ! gardons-nous d'ouvrir ici notre ame : couvrons notre visage d'un masque : ordonnons à nos yeux de n'être que de faux interpretes ; flattons & mentons : car ces hommes-ci portent un autre habit que le nôtre. Malheur à nous si notre cœur se laisse surprendre ici au sentiment consolateur de l'amitié. En vain cet exil même de ce qui lui est cher, l'attendrit ; en vain tout ce qui lui manque, le dispose à le remplacer, lui rend plus nécessaire un autre cœur où s'épancher, un autre être à consulter, n'importe ; qu'il se ferme, qu'il se concentre, qu'il s'isole & qu'il souffre : car ces hommes-ci prient Dieu différemment.

Voyageur , ferme tes yeux , si tu rencontres une sit agréable. Crains que ce paysage ne te charme ; que cet aspect champêtre , conforme aux goûts de ton esprit & de ton cœur , ne t'invite à t'y fixer. Ces hommes , chez qui tu voyages , te rendent injustice pour injustice. Dis adieu à la fontaine où tu voulois te désaltérer , au bois rustique où tu voulois rêver , à la cabane qui te suffisoit , & que tu voulois acquérir. Tu communies différemment , tu envenimerois le pays , les Tribunaux te proscrivent , ton or même semble empoisonné ; l'or même est vain , quel espoir te peut-il rester encore (a) ?

Un homme seroit pourtant bien à plaindre , si dans ces climats , d'où l'exilant à jamais l'intolérance & quelques opinions diverses , le ciel , qui

(a) On fait que dans le Canton de Berne & les autres Cantons Protestans , un homme d'une autre secte ne peut acquérir aucun bien-fonds , encore moins se marier.

ne calcule pas comme les hommes , avoit fait naître l'objet qu'il doit aimer , la compagne de sa vie. Si , là , respiroit le cœur monté à l'unisson du sien par la sympathie la plus tendre ; si , là , brilloient les yeux où doivent s'allumer pour lui les premières étincelles de l'amour. Il faut donc , là , qu'il craigne d'appercevoir tout ce qu'ailleurs il désire de rencontrer ! Que tous les objets des plus chers desirs des hommes soient , là , le but de ses premières terreurs ! les hommes l'ont ainsi voulu. En traversant ces campagnes , dont il ne peut ni semer , ni recueillir les moissons , s'il voit de loin une femme , qu'il tremble qu'elle ne soit belle ; qu'il fuie avant de l'avoir vue ; que ces beaux cheveux , agités par les vents , que ces beaux bras , se mouvans avec toutes les graces du sexe qui les a toutes , que les replis de ces vêtemens , balancés dans sa marche , semblent à cet infortuné proscrire autant de liens formidables faits pour
l'attirer

l'attirer dans le malheur , & l'y garotter pour la vie. Cette femme ne peut être à lui. Cette femme est-elle sensible , simple , tendre , aimante , disposée à l'aimer ? infortunes de plus , & voilà tout. En vain le ciel fait retentir un autre arrêt au fond de son cœur blessé ; en vain l'accord le plus doux , entre lui & elle , confirme cet arrêt de bienfaisance , les hommes le cassent. Le même Dieu ordonne à cet étranger & à cette femme de s'aimer ; mais des Prêtres différens leur défendent de s'unir. Voilà nos loix ! Est-ce donc là , Grand Dieu , cette fraternité , le plus sacré , comme le plus doux des vœux de la Nature !

Hommes , posez des limites à vos champs ; qu'une pierre dressée sépare vos Nations & les divise ; que vos costumes divers vous changent , à l'extérieur , en cent races différentes ; que mille idiomes variés vous rendent étrangers & ennemis ; qu'après ces masques accessoires , le despotique

usage altere & défigure jusqu'aux formes physiques & naturelles ; qu'ici les meres applatissent le visage des nouveaux nés ; que , là , elles épatent leurs nazeaux ; que , plus loin , elles pétrissent les crânes des enfans à la mamelle : hommes, vous aurez beau faire, vous serez toujours essentiellement semblables. Par-tout vous serez foibles, timides, même en étant barbares ; faits pour vous aimer , même en vous égorgeant ; toujours freres , malgré vos dénominations diverses ; & par-tout, & à jamais, vous aurez surtout besoin les uns des autres.

DEUXIEME SOIRÉE.

Aux Suisses.

PEUPLÉS que je vais visiter , peuples, chez qui quelques conventions politiques rendent moins étrangères,

pour ma patrie, les conventions de la Nature ; vous , dont les mœurs frugales & la réputation de franchise me font vous aimer, avant de vous connoître , bons Suisses , ne fermez pas vos portes à mon passage. Je ne violerai point la maison où j'aurai reçu l'hospitalité : je ne porterai point chez vous la dérision nationale. Vos usages ne me paroîtront point ridicules , pour être simples , ni vos mêts dégoutans , pour être moins déguisés & plus sains que les nôtres. Bons Suisses , je trouverai chez vous le mélange qui se trouve par-tout où il y a des hommes ; des fripons , des gens honnêtes, des fots & des gens d'esprit. Je ne voyage point avec ce principe destructeur de la confiance , qui fait croire à l'homme qui vit soixante ans, qu'il en faut vingt pour connoître un galant homme. Je me plais au contraire à penser qu'il est un tact secret, don du ciel , réservé aux cœurs sensibles , & qui fait bientôt vibrer à l'unisson les cor-

O ij

des de deux ames faites pour se répondre. Je traverse vos montagnes au galop , & ne désespere pas d'y laisser quelques êtres sur qui je puisse compter, quoi qu'à cent lieues de distance. D'ailleurs , quel risque même à se tromper ? quel homme est assez vil pour craindre un ingrat ?

Vous qui m'aurez reçu , si jamais vous quittez vos sommets pour parcourir nos plaines, vous pourrez vous dire en partant : il est au sein de la France, une cabane , où j'ai une retraite assurée chez un homme à qui je ferai plaisir. Tout ce qu'il pourra tenir de vos concitoyens dans cette cabane, y aura une place de droit. Anglois que j'honore , Portugais que je plains, Espagnols dont j'espere, Russes , Italiens , Suédois , Allemands , je vous en promettrai autant quand j'irai chez vous , & même dès aujourd'hui. J'aime tout le monde en général , & n'enn'aime que plus mes amis en particulier.

TROISIEME SOIRÉE.

De Bâle.

EN VOYAGE, tout acquiert un prix. Un François s'arrange à Londres dès la veille, pour aller le lendemain, à l'extrémité de la ville, visiter, dans le plus grand détail, un objet qu'à Paris il n'auroit pas, en dix ans, remarqué au bout de sa rue. L'Anglois en fait autant à Madrid, l'Espagnol à Rome, l'Italien à Vienne, &c.

Cette singularité a cependant un principe fort simple. Chez soi l'on remet au lendemain. En voyage, comme l'on meurt en quelque façon chaque jour pour le lieu où l'on se trouve, on met chaque jour à profit. L'homme qui, le matin, a une bonne action à faire, devrait bien se dire aussi qu'il peut mourir le soir.

J'ai éprouvé, par moi, ces contradictions, que je ne reproche pas,

O iij

mais que je remarque dans tout le monde. J'ai vu mille choses à Bâle , & pris note de mille autres , qu'en mille ans , je ne me fusse pas seulement avisé de regarder dans la rue Saint Martin à Paris. Sans qu'on s'en doute, l'amour propre est un peu cause de cela , comme de presque tout le reste. On veut encore moins voir tout , que n'avoir pas vu ce qu'un autre peut avoir remarqué.

Par exemple , on ne passe point à Bâle , sans visiter la Bibliothèque : cependant ce qu'il y auroit de plus choquant , je ne dis pas pour la Bibliothèque du Roi , mais pour cinquante Bibliothèques de Particuliers , auxquelles on ne songe pas , & qui ne sont pas même citées à Paris par les Gens de Lettres , seroit une comparaison avec cette fameuse Bibliothèque de Bâle , qu'un voyageur ne peut oublier sans sacrilège , & qui tient un grand article dans tous les Dictionnaires géographiques.

La perle de ce trésor , est un manuscrit, du Nouveau Testament , sur parchemin bien enfumé. S'il est permis de rapprocher le profane du sacré, on citera aussi l'original du Testament d'Erasme, où l'on voit, avec une bien douce satisfaction, qu'il lègue ses vieilles culottes à Jérôme Frebonius, son ami. Un article plus intéressant du même Codicile , nous apprend que ce grand Peintre de la Folie , fut obligé de vendre sa bibliothèque pour vivre. Que l'on dise, après cela , que nous ne valons pas mieux que nos peres ! Au moins aujourd'hui, quand un homme, plus grand qu'Erasme (a), & aussi pauvre, se trouve dans le cas d'en faire autant, au moins, dis-je, trouve-t-il (à cinq cents lieues de lui, à la vérité,) une tête couronnée, dont la bienfaisance l'en empêche.

Ce même Erasme , qui, sur la fin de sa vie, payoit son souper avec un to-

(a) M. Diderot pensionné par l'Impératrice de Russie.

me de sa bibliothèque, a cependant à Bâle un tombeau. On peut aller, dans la Cathédrale, verser quelques larmes sur les cendres de celui qui a tant fait rire. Il doit à son volume de facéties, une belle table de marbre noir, où l'on voit gravée en lettres d'or une longue épitaphe latine, malheureusement un peu plate.

A côté de ce monument funébre, s'élève celui de Maupertuis, & ces deux mausolés ainsi rapprochés, rappellent combien d'hommes de réputation, méurent loin de leur patrie. Est-ce la patrie, est-ce l'homme illustre qui a tort ? souvent l'un & l'autre. Mais une nation doit être plus sage qu'un homme ; ce seroit à elle à pardonner.

C'est près de la même Cathédrale que se trouve la salle de ce fameux Concile, la terreur des Papes & l'appui des Rois. Que diroit-on d'un voyageur qui auroit passé à Bâle sans y voir la salle du Concile ? Ce qu'elle

renferme cependant de plus remarquable , sont quatre vilains bancs de bois , adossés à quatre vilaines murailles nues. Jadis ils furent couverts des draperies de la pourpre sacerdotale ; mais il est certain qu'il n'y a pas , aujourd'hui , un postillon qui ne demandât son compte à un Evêque qui meubleroit ainsi son écurie.

Je ne prétends point dire de mal du Chymiste Bernouilli , ni du Docteur Anoni , en disant que leurs Cabinets d'Histoire Naturelle , indiqués avec grand soin par les Aubergistes de Bâle à tous les étrangers qui ont grand soin de les aller voir , sont dans le fait , deux petites collections très incomplètes , & que dédaigneroient aujourd'hui vingt de nos jolies femmes. Les voyageurs trouvent cela superbe. J'avoue que je serai toujours révolté de cette manie , de ne désirer que ce qu'on n'a pas , de n'admirer que ce qui est loin , de ne respecter que ce qui est vieux : manie commune à tous les hommes , sans doute ,

mais dans laquelle excellent mes charmans compatriotes.

Outre Bernouilli le souffleur , il existe encore à Bâle un autre descendant de l'illustre Jean Bernouilli , rédacteur du calcul différentiel intégral. Nous devons à Daniel , son fils , qui vit encore , un excellent traité de l'Hydrodynamique. Ce n'est pas sans regret que je viens de voir cette bonne tête , dont la Nature avoit si bien disposé les cases pour les grands problèmes , occupé pour trois *Batz* (a) par leçon , à faire calculer des angles à tous les polissons de la République.

QUATRIÈME SOIRÉE.

Suite de la description de Bâle.

IL EST d'un mauvais esprit de tout dénigrer , comme d'un sot de tout ap-

(a) Monnaie du pays.

plaudir. Je voudrois bien n'être ni l'un ni l'autre. Je n'ai pas cru devoir un plus somptueux panégyrique à la Bibliothèque & à la salle du Concile de Bâle : il n'est pas plus en mon pouvoir de m'extasier devant les placards renommés d'*Holben*, si connus sous le nom de la danse des morts.

C'est contre le mur d'un long hangard, qu'il a plu au Michel-Ange Balois, de dessiner avec du sang de bœuf & du noir de fumée, une centaine de squelettes, prenant chacun par la main un individu de chaque condition humaine. On feroit grace à la grossiereté du coloris, même à de fréquentes incorrections de dessin, si l'on reconnoissoit plus d'esprit & de verve dans l'exécution de ce tableau des halles. A la vue de la mort, la jeune Vierge, ravie à la fleur de son âge, y fait une aussi vilaine grimace que la vieille Marchande de pommes qui meurt à son côté; le Héros y meurt comme l'Usurier, & le Pape

orné de sa thière, ne recule pas avec plus d'effroi que le Grenadier, à la vue du phantôme; ce qui est faux & mal adroit tout ensemble.

Le véritable chef-d'œuvre dont *Holben* a illustré & enrichi sa patrie, est un autre tableau sur bois, représentant la passion de Notre Seigneur. Le plus grand mérite de ce morceau, est un coloris éclatant & souvent vrai.

Je dois, j'en conviens, être en garde contre moi, dans les jugemens que je porte sur les tableaux, quand leurs sujets sont tristes, & leurs détails désagréables. Il me semble qu'assez de scènes douloureuses & réelles se renouvellent dans la vie, sans consacrer les arts à les reproduire. Le massacre des Innocens, les pestiférés de Marseille, la fièvre des Ardens, & mille autres trésors de ce genre, me font à peu près le même plaisir, qu'un tas de têtes de morts amoncelées dans le coin d'un cimetière. Je les troque-

rois tous pour un œillet de *Wanushen*,
ou pour un enfant de *Boucher*.

Peut-être cette prévention a-t-elle grossi, à mes yeux, les défauts que j'ai cru remarquer dans le tableau d'*Holben*. Je n'ai pu arrêter longtems mes regards sur les supplices de l'Homme-Dieu, suant le sang dans le jardin des olives, ou lacéré, dans une place publique, sous les verges d'un Chelagueur sacrilege, qui se démonte une épaule contre toutes les regles possibles du dessein.

Si quelque chose m'étonne plus que l'excessive réputation d'*Holben*, ce sont les trente mille florins que l'Electeur de Baviere a offerts de son tableau; toutefois le refus des Balois, m'étonne encore davantage.

Mais que tous les tableaux cedent à la salle à manger de mon cabaret. Que jamais voyageur ne passe à Bâle sans loger aux *trois Rois*, s'il est jaloux de contempler le plus beau de tous les paysages, & de souper dans

le plus joli lieu du monde. En vain la position charmante de cette auberge , & de cette jolie salle à manger , ont-elles été illustrées par le burin ; en vain trouve-t-on sur nos quais autant d'estampes du Cabaret des *trois Rois* de Bâle , que du dôme de Saint Pierre de Rome ; ce que l'on voit sur l'estampe , ressemble à un hangard de Charon ; ce que l'on trouve sur les lieux , est un vrai Temple des Orgies.

Qu'il est doux , quand la fumée des mêts annonce l'heure du souper , & aiguise l'appétit , qu'il est doux , aux longs jours de l'été , de respirer le frais dans une salle ouverte , & dominant le Rhin de toute part. C'est pour la joie des convives , c'est pour les délices de leurs yeux que ce fleuve semble , là , s'échapper du vallon des villes forestieres , & former , en s'épanchant , un canal vers Huningue. On l'entend bouillonner contre les arches d'un pont pittoresque , sur lequel pas-

sont nuit & jour les pesantes Jardinieres du pays, resserrant l'union des deux villes, que le pont sépare, par un perpétuel échange des denrées des deux rives. Les hommes ne sont unis que par leurs besoins.

L'agitation des vagues établit, dans l'atmosphère qui les environne, des courans d'un air délectable qui vont rafraîchir les bienheureux soupeurs des *trois Rois*. Chaque flot leur apporte un vent plus frais, & roule aux pieds des murs qu'ils habitent, des milliers de saumoneaux, que l'on pêche de la salle à manger même. L'épervier remonte; on voit les écailles de la prise briller au clair de la lune; les gourmands se frottent les levres, & tout le monde bat des mains. Le poisson frais & vivant, n'a d'entrepôt, du fleuve à la poëlle, qu'un petit bassin d'eau limpide, & renouvelée sans cesse par un jet d'eau perlé, & tombant au milieu de la table de ces con-

vives, qui ne se servent d'eau que pour rafraîchir leur vin.

Cette salle, digne de la petite maison d'Alcibiade, ne semble faite que pour les nœces de deux époux qui s'aiment. Son plafond ne devrait, sans doute, résonner qu'aux accords des clarinets & des liras, & ne se ternir qu'à la fumée de la mirhe précieuse; il seroit bien doux, sans doute, d'y souper avec l'ami que l'on a depuis longtems, ou la maîtresse que l'on doit avoir bientôt; mais il est même charmant d'y entendre jurer, d'y voir fumer de mauvais tabac, & d'y souper à table d'hôte.

CINQUIÈME SOIRÉE.

De Bâle encore.

TOUTES les horloges de Bâle sont constamment avancées d'une heure :
c'est-

c'est-à-dire , que quand il est onze heures du matin, elles sonnent midi, ainsi de suite. Ni la tradition, ni les archives de la République, ne motivent cet usage singulier par aucune cause bien reconnue. Parmi toutes celles que l'on met en avant à tout hazard, & que les tems ont altérées, j'en ai remarqué deux plus vraisemblables : on choisira.

Les uns prétendent que les Evêques & autres membres du Concile, arri-voient toujours trop tard aux assemblées, & que cette supercherie des cadrans parut alors le meilleur moyen de hâter la nonchalance Episcopale. Cela peut se croire à toute rigueur. Il est assez probable que les Evêques ont de tout tems aimé un peu à dormir. Cependant je crois que cette version est celle des Philosophes de la République ; c'est-à-dire, de cette classe d'hommes dangereux, qui, à Bâle, comme par-tout ailleurs, s'avisent de lever une jaquette violette

ou écarlatte comme une autre jaquette, & trouvent que c'est toujours un homme qui est dessous.

L'autre opinion, moins indiscrete, & d'ailleurs appuyée sur un fond historique ; dit, que la ville fut, il y a plusieurs siècles, menacée d'un assaut ; qu'un des citoyens fut informé que le coup d'une heure après minuit frappé à l'horloge du pont, étoit le signal de l'attaque des assiégeans ; qu'en conséquence il arrêta la sonnerie à ce coup d'une heure, & avança l'aiguille d'une heure aussi ; que les assiégeans entendans sonner deux heures au lieu d'une, crurent s'être trompé ; que l'attaque n'eût pas lieu ; que Bâle fut délivrée, grace à cette erreur, & que l'usage de sonner deux heures, au lieu d'une, fut conservé par reconnoissance.

On rapporte à la même anecdote guerrière, l'origine d'un monument très remarquable qui se trouve à côté de cette horloge du pont, & dont on

n'a garde de tenir quitte tout Noble étranger , séjournant vingt-quatre heures dans la ville.

Cette horloge est placée au dessus d'une arcade par laquelle on entre sur le pont qui separe le grand du petit Bâle. A côté du cadran salutaire , il est impossible de ne pas considérer , avec une sorte d'admiration , une tête qui passe à travers un trou , & tire périodiquement la langue avec beaucoup de grace , ce qui lui donne un air très goguenard. Après la justice convenable rendue à la force de cette mécanique , on apprend que le bruit populaire , fait le même citoyen , qui avança l'horloge , auteur de ce monument. En effet , la renommée publie , que cette tête qui tire la langue , est sensée narguer les assiégeans déçus , & obligés de se retirer. La renommée auroit dû seulement remarquer que cette tête fait face à l'orient , & que les assiégeans se retirèrent vers le

Sud-Ouest. Mais ce n'est pas la première fois que la renommée fut étourdie & inconséquente.

Plus d'un grave personnage s'est aperçu de cette application contradictoire, & la recherche d'une plus vraisemblable, a pensé occasionner une catastrophe très funeste. En effet, où il le rapport des Antiquaires & Historiographes du petit Bâle, l'application ayant été démontrée fautive, on conclut, il y a quelques années, que c'étoit au petit Bâle que la tête faisoit la grimace. Or, comme il est pardonnable de prendre de l'humeur contre quelqu'un qui voustire la langue d'un pied de long depuis trois ou quatre cents ans; les petits Bâlois trouverent plaisant, pour se venger, de mettre en représentation (devinez quoi) en face de la tête mobile & Républicaine; sur quoi les Magnifiques prirent fait & cause comme de raison, & la guerre pensa s'allumer... pour un cul, (puisqu'il faut vous le di-

re) ; ainsi commença celle de Troye, & tant d'autres , sans qu'on s'en doute.

SIXIEME SOIRÉE.

*Origine de l'alliance des François
avec les Suisses.*

CHANGEONS de ton. C'est ici le lieu de rendre hommage à douze cents Héros de l'Helvétie. Leurs noms ne méritoient pas de rester ensevelis dans les fastes les plus poudreux de l'histoire. J'ai à célébrer l'exemple le plus grand & le moins connu de la valeur & du patriotisme ; je désire de l'éloquence. Les hommes dont je parle sont morts. Des siècles ont achevé la décomposition de leur corps que les plus fortes ames ont animés. Je n'ai rien à attendre de ceux que je loue ; je peux librement ouvrir ma bouche à la louange. Je pleure sur les

plus braves des Guerriers dont à peine les compatriotes savent les noms, & à qui il n'a peut être manqué qu'un Poète médiocre pour être des demi-dieux aux yeux de l'univers.

Au milieu du quinziesme siecle, un détachement de douze cents hommes destinés à renforcer la garnison de Bâle, s'opposa à l'armée entiere des Bourguignons. Elle étoit commandée par Louis XI, alors Dauphin de France. L'action se passa au cimetiere d'un village nommé Saint Jacques, distant d'un quart de lieue de la ville. Après un combat de quatorze heures, les Suisses resterent tous sur la place, dix exceptés. Ces derniers porterent la nouvelle aux leurs; ils furent chassés. Il n'y avoit que trois cents Lacédémoniens aux Thermopyles.

C'est à cette époque que l'alliance des François fut jurée par Louis XI, avec un peuple trop estimé par ses vainqueurs, pour qu'ils demeurassent ses

ennemis. Ce traité paroît bien noble & bien glorieux aux deux Nations.

Mais, c'est en parcourant le champ de bataille de ces modernes Spartiates, que l'on reconnoit à quel point l'ignorance, dans ces siècles à la fois héroïques & aveugles, a souvent rendu nul l'élan du courage. En effet, quand on songe à cette journée si imparfaitement décrite dans l'histoire, où croit-on que s'étoient postés nos douze cents intrépides? On fait qu'ils sont Suisses, habitans de ces âpres montagnes, où la Nature semble leur assurer la liberté en dédommagement de l'abondance. On croit voir ces fiers Républicains, environnés de remparts inébranlables & naturels, défendre l'entrée de leur patrie dans quelque gorge sombre. On se les représente dans quelques-uns de ces défilés, où une armée de 20000 hommes comme un simple détachement, ne peut offrir que dix combattans de front; & l'on finit par être presque étonné que l'armée de 20000

hommes ne soit pas détruite par 1200 défenseurs de leurs foyers , de leurs enfans, & de leurs femmes.

Qui croira que douze cents hommes , à qui la valeur conserve toute la présence de leur esprit à l'appui des forces de leurs bras ; qui croira , dis-je , que ces douze cents hommes , en ayant vingt mille en tête , dont ils sont encore séparés par une riviere , au lieu d'en fortifier leur front de défense , la traversent , se portent à mi-côte de la rive opposée , ajoutent ainsi au désavantage du nombre , celui d'un terrain dominé , & finissent par s'acculer à ce même ruisseau qui devoit assurer leur salut , & leur sert de funérailles ?

Qu'à trois lieues en arriere , (a) les douze cents Suisses eussent attendu les vingt mille Bourguignons ; les Bourguignons n'auroient pas percé , & mille Héros seroient morts plus tard.

(a) Entre Lichethal & Walbourg , par exemple.

Mais une réflexion simple détruit ce calcul. Le but du détachement étoit de secourir Bâle, & la nouvelle disposition indiquée ne le lui permettoit pas. Qu'en conclure, une chose assez singulière, mais vraie ? C'est que la ville de Bâle & les deux tiers du Canton, étrangers à ces climats sauvages où les bras Républicains se durcissent, où les âmes Romaines s'évertuent, où l'aspect bizarre des monts, exalte les esprits, leur donne une trempe particulière, & enfante l'énergie physique & morale, sort des bornes naturelles de la Suisse. Que Bâle, dis-je, & son territoire ne forment qu'un Canton adoptif, & un démembrement réel, tôt ou tard rentrera dans une autre constitution politique que la Nature autorise davantage par les grandes dispositions physiques, les seules durables, & non incultes elles-mêmes (a).

(a) Cela est si vrai, que l'influence du climat seul établit une différence remarquable entre les mœurs de ce Canton, & celles de tous les autres. Vous trouverez

Les Souverains auront beau faire ; qu'ils posent des poteaux & des bornes ; qu'ils tracent des lignes conventionnelles de démarcation ; les fleuves, les montagnes, les mers, voilà à la longue les seuls limites respectés. Tandis que la naissance & la destruction se toucheront dans tout ce que fera l'homme, la permanence demeurera le sceau de la Nature & de ses ouvrages.

Allons rêver là dessus ; il y a de quoi.

SEPTIEME SOIREE.

Réflexions sur le combat de Saint Jacques , & sur le peu de renom de cette journée.

LES combattans des Thermopyles sont immortels. C'est avec respect que

dans les troupes trente habitants d'un autre Canton de même étendue , contre un Bâlois. Vous trouverez par tout ailleurs en Suisse , un amour iné pour les armes , & à Bâle l'esprit de banque & d'agiotage dominant , surtout.

leurs noms se prononcent , & chacun tiendroit à sa honte de les ignorer (a). Les Suisses morts près de Bale (b) ont-ils moins fait ? Non. Pourquoi sont ils moins connus ? c'est que les Grecs avoient à la fois des Héros , & des Poètes pour les chanter , des Sculpteurs pour leur élever des statues , & que les Suisses n'ont eu que des Héros. L'admiration naît encore aux seuls noms d'Athènes & de Lacédémone. Que Plutarque , Sophocle , Thucydide & Phidias fussent nés à Berne & à Zurich , c'est aux noms de Zurich & de Berne , que naîtroit cet enthousiasme , éternel hommage enchaîné à la mémoire de Sparte & du Pirée.

Rome n'est plus , (car ce n'est plus être , qu'être ce qu'elle est , après ce

(a) Maron , l'un d'eux a été révéré comme un Dieu.

(b) Tout jusqu'aux noms propres , contribuoit , chez les Anciens , à l'éloquence & à l'harmonie ; aussi étoient-ils harmonieux & éloquens. Il semble chez nous que tous les inventeurs des noms propres , aient au contraire juré le supplice de nos oreilles. Les Anciens , par exemple , avoient à vanter la journée des Thermopyles , & nous celle de S. Jacques , &c.

qu'elle a été). Rome n'est plus , son nom en impose toujours. Pourquoi ? Est-ce pour avoir jadis soumis à ses armes tout le monde connu ? Mais cette Rome , aujourd'hui maîtresse incertaine de la plus foible de cent dominations démembrées de son ancien colosse , qui nous dit qu'elle fut jadis Reine d'un monde aujourd'hui divisé en mille Empires plus puissants qu'elle ? Sont-ce ses fers qui nous révèlent sa splendeur ? Pourquoi tremble-t-on encore au nom de Rome ? C'est que Cicéron tonne encore au Capitole. C'est que le marbre y fait encore respirer Brutus. C'est que l'ame de Scipion y brule encore sous le porphyre qui le représente : c'est que Tite - Live a écrit. C'est que Tacite a peint : c'est que les voix de tous les arts , réunies en un chœur sublime , attestent à l'univers que tout l'univers a fléchi devant Rome.

Sans Homere, que seroit Troye ? Sans Quint - Curce même , que seroit Ale-

xandre ? Sans les Poètes, que seroient les Dieux ? C'est à Homère que Jupiter doit sa foudre, Pallas son égide, & Vénus sa ceinture. Sans Ovide, sans Homère, sans les Chantres de l'Aufonie & des Archipels subjugués, ces trésors de la Mythologie, ces fables enchanteresses, maintenant enterrés sous des traditions grossières, maintenant confondus avec les superstitions les plus absurdes des Caraïbes & des Hotentots, seroient loin de nous charmer, & de présider encore à nos plaisirs.

Les lettres, les vers, les arts, peuvent donc quelque chose sur la renommée des peuples qui les honorent ? Sans eux cette renommée perd donc ses aîles & sa voix ? O ! Nations jalouses de la gloire, jalouses d'avoir un nom dans les continens éloignés, & dans les siècles futurs : O ! Princes, qui voulez vivre après la vie, & non mourir avant la mort, honorez donc les lettres, les vers & les arts !

HUITIEME SOIRÉE.

Suite du sujet précédent.

LES Lettres contribuent à la gloire des Nations. C'est même aux lettres seules que les Nations sont, à la longue, redevables du rôle qu'elles jouent dans l'histoire : & les lettres, loin d'être honorées, sont avilies par les Nations qui leur doivent le plus ! Cette ingratitude excite à la fois l'indignation & l'étonnement. Quand d'un côté nous jetons le ridicule sur les talens qui nous charment ; quand de l'autre nous garottons le génie qui nous éclaire, nous ressemblons à des voyageurs insensés qui empoisonnent la fontaine où ils veulent se désaltérer, ou éteignent le seul flambeau qui les guide à travers les abîmes.

Il est certain qu'une profession est loin d'être honorée, quand l'exercice

de cette profession est une espèce de dégradation. Or, il est certain qu'un homme du monde qui se fait imprimer en France, est de ce moment regardé par les autres gens du monde, comme déchu. Il est rentré dans cette classe d'homme que les gens du monde daignent tout au plus protéger, parceque cette classe d'hommes a vraiment daigné amuser ou instruire les gens du monde. Les plus fots, (c'est-à-dire le plus grand nombre) de cette foule de gens médiocres, que la société supporte, & qui la fatiguent sous cette dénomination arbitraire d'homme du monde, croient de la meilleure foi du monde, que le titre d'auteur, bon ou mauvais, est une dérogeance dans toutes les formes. Voilà la ferme persuasion des fots de cet ordre, & la profession de foi illusoire de ceux du même ordre, qui ne sont ni assez fots pour penser de même, ni assez forts pour dire ce qu'ils pensent.

Que l'on ne croie pas détruire cette

vérité par quelques exemples de gens du monde bravant le préjugé, ou par quelques succès arrachés à l'envie. L'ingénieuse imbécillité de l'orgueil ignorant, a poussé l'art jusqu'à mêler l'humiliation au succès, l'injure à la louange, & le dédain au suffrage.

Les gens de lettres auroient tort de croire que l'on n'est qu'un sot, quand on ne se fait pas imprimer; mais les gens du monde n'ont pas raison de croire au dessous d'eux de penser, d'avoir des connoissances, des idées, & d'en faire part aux autres. On peut garder de bonnes choses dans sa tête, & faire imprimer beaucoup de sottises. Un faiseur de petit vers plats & même jolis, ou de grands vers boursoufflés, & même beaux, a grand tort de se croire l'oracle du monde. Un grand Seigneur a grand tort aussi de croire que l'on déroge pour faire de jolis vers. Un déclamateur économiste se trompe singulièrement, quand il s'arroge le droit de fronder les jolis vers & les
gens

gens du monde tout à la fois, parcequ'il a fait un mémoire faux ou même vrai sur l'exportation. Mais il est étonnamment absurde de croire quelqu'un moins *bonne compagnie*, pour avoir publié les vues d'un bon citoyen, ou les saillies d'une imagination brillante. Beaucoup de gens ont tort, & moi tout le premier, en croyant prouver aux autres qu'ils n'ont pas raison.

On ne pourra pas dire que les lettres sont honorées dans une Nation où la culture des lettres, c'est-à-dire la culture de l'esprit, ne mène à rien; où le titre d'homme de lettres est, au contraire, un titre d'exclusion aux Charges, aux Emplois qui nécessitent cependant un esprit cultivé. Il est cependant vrai que les hommes à qui le ciel a fait don de l'éloquence, de la clarté, de la force de tête, de la sensibilité d'ame, & de l'amour de la gloire, n'apporteroient pas moins d'aptitude aux objets vers lesquels le Gen-

vernement daigneroit diriger leurs veilles. Qu'arrive t-il de l'exil où ces hommes semblent voués par nos constitutions actuelles ? qu'ils n'en sentent pas moins ce qu'ils valent ; que l'amour propre non satisfait , fermente ; que l'aigreur naît , & à sa suite le sarcasme bilieux à la place des douces méditations ; que l'on voit éclore des fatyres , ou des déclamations ciniques au lieu de découvertes intéressantes ; que le talent se dégrade lui-même , après avoir été dégradé ; que le miel devient absinthe , & le nectar du poison.

C'est à ce principe & à ses conséquences , que doivent le jour , tant d'ouvrages prohibés , & dont plusieurs ne méritent pas même cet honneur. Ils sont fort chers dans mon pays , & ne coutent ici que ce qu'ils veulent. Profitons de l'occasion , & allons courir chez les Libraires Suisses.

NEUVIEME SOIRÉE.

Suite du même sujet.

JE viens d'acheter des livres ; mais je suis trop bon François , pour ne pas regretter mon argent. En effet , pourquoi faire gagner aux Libraires de Bâle & d'Iverdun ce dont je pourrois enrichir mes compatriotes Libraires de la rue S. Jacques ?

Les Suisses sont nos alliés ; passe donc encore pour l'argent dépensé à leur profit ; il nous en reviendra quelque chose. Mais j'apprends que la plupart des livres prohibés que j'achete , même ici , sont imprimés en Hollande. Ce sont donc ces Hollandois , prêtant de l'argent aux Anglois , que j'enrichis. Chaque petit écu , dépensé par moi , équivaut donc ainsi à un gros , au détriment de ma nation : car

Q ij

une différence de trois livres de la perte au gain , équivaut à six livres ; je suis donc un fort mauvais citoyen , sans m'en douter. Non. Tout le patriotisme du monde ne peut pas me rendre assez riche pour devoir & pouvoir payer un louis , ce que je peux avoir pour trente sols.

Mais pourquoi Marc Michel Rey , d'Amsterdam , donne-t-il pour trente sols ce qui coute un louis en France ? Ceci est une grande question ; épluchons-la : autant vaut parler de cela que d'autre chose ; à condition que nous tâcherons de dire moins de choses singulieres, que de choses vraies , & utiles si nous pouvons.

De tous les arts , celui de l'Imprimerie , peut-être , est le plus digne de l'attention du Gouvernement. C'est à lui à qui l'on doit , sinon la découverte de tous les autres , au moins leur conservation. C'est à lui seul , peut-être , qu'est réservé le droit de corriger ses propres abus , & ceux de tous

ces autres arts que lui seul perfectionne.

Mais de même que le Vésuve vomit à la fois des laves impures & des filons précieux, de même sortent à la fois de la presse, l'argument des loix & les subtilités de la pratique, les leçons de la morale & les paradoxes du Sophiste, l'éloge du Héros, le panegyrique du brigand, l'avis de la critique, le sarcasme de la satire, les hymnes saints, les couplets du libertinage, les conseils de la tolérance, & les heurlemens du fanatisme.

Le Législateur a dit : on fait des livres utiles ; on en fait de dangereux. Permettons d'imprimer les bons ; défendons l'impression des mauvais. Mais la seule défense de faire le mal ne suffit pas pour l'empêcher. En établissant la loi, on a voulu prévenir son infraction. A-t-on réussi ? s'y est-on bien pris pour réussir ? examinons.

Le Gouvernement a nommé des Censeurs. Les Imprimeurs, sous peine

d'une punition pécuniaire ou corporelle, n'ont eu le droit d'imprimer un manuscrit, que lorsqu'il a été scelé de l'approbation des Censeurs préposés par le Gouvernement ; & les Libraires n'ont de même eû le droit de débiter l'ouvrage imprimé, que lorsqu'il a porté l'empreinte de l'approbation accordée au manuscrit.

Qu'est-il arrivé ? que les livres, prohibés par les Censeurs, ont paru, malgré les Censeurs ; que le livre défendu a excité la curiosité du public ; que la curiosité du public connue, le Libraire s'est promis de la mettre à contribution, & que l'espoir du gain, une fois capable de lui faire oublier le respect dû à la loi, a bien su encore lui faire surmonter la crainte d'une punition douteuse. Qu'est-il arrivé ? que l'étranger a tourné à son profit & au détriment du nôtre, la sévérité de nos loix ; que le livre défendu est arrivé à nos frontières escorté de l'avarice du Libraire Hollandois, & de

l'importance dont la prohibition l'a-voit revêtue. Qu'est-il arrivé & qu'arrivera-t-il enfin ? ce qu'une expérience non interrompue nous prouve : que le livre défendu , connu de tout le monde par sa seule condamnation , fera lû de mille gens , qui , sans elle , ne l'auroient pas regardé ; que l'exemplaire sera seulement plus cher pour chaque particulier , fier & jaloux d'avoir , à ce prix , un livre prétendu rare ; que l'étranger fera le vendeur , & le citoyen l'acquéreur , & qu'à tout cela il n'y aura que de l'argent perdu pour le commerce national , & voilà tout.

Mais , de plus , puisqu'il faut qu'un Censeur soit en état de lire & de juger tous les livres ; il faut donc que ce soit un homme très instruit , un homme de lettres ? De ce moment , le voilà donc Juge & partie , préposé tel par les loix mêmes ? Mais de plus , quel poids peut donc avoir l'Arrêt d'un

Juge , refusé par le premier Tribunal de la Nation , & le seul d'où des loix , ayant force de loix , peuvent émaner ? Car on fait bien que le Parlement ne tient nul compte de l'approbation des Censeurs , & qu'un livre , aujourd'hui revêtu de toutes les formes de la Chambre Syndicale , peut être demain brûlé par la main du Bourreau ?

Ces contradictions , ces obstacles renaissans , ce conflit de Jurisdiction perpétuel & si contraire au bien , n'annonceroient-ils pas que l'on part d'un faux principe , d'où ne peuvent dériver que de fausses conséquences ?



DIXIEME SOIRÉE.

Suite du même sujet.

LA disproportion des délits & des peines est, à la longue, le plus sûr garant de l'impunité des coupables. La peine de mort, infligée en France contre les déserteurs, est une preuve de cette vérité : quand un déserteur passe, l'Officier voit la fosse ouverte, les fusiliers en armes ; il détourne la vue. Le même déserteur seroit arrêté, si une note d'infamie étoit le seul, comme le juste châtiment de sa trahison. On veut bien concourir au bon ordre ; mais peu de gens se soucient, à un certain point, d'être bourreaux.

Ce qui est vrai pour le déserteur, l'est de même pour l'homme de lettres, qui, pour quelques écarts d'une imagination trop bouillante, ou quel-

ques propositions hasardées , court risque de sa liberté & de sa fortune. Dans quelle maison cet homme poursuivi ne trouvera-t-il pas un asile ? quel citoyen ne deviendra pas son complice , en le voilant , s'il le peut , aux phalanges d'espions qui l'assiègent ? Quel Juge , sur son Tribunal , sera bien ardent à le faire comparoître ? aucun. Il est bien dit que le Législateur , dictant une loi trop dure , ressemblera , tot ou tard , à un pere , qui toujours armé d'un bâton , au lieu de verges , pour punir son fils , finit par ne le punir jamais , de peur de l'estropier.

A cette inutilité des loix trop séveres , se joignent les inconvéniens , plus grands peut - être , des demi-moyens mis en usage pour les pallier. De ce nombre sont les *permissions tacites* , employées dans l'administration de la presse , pour obvier à la rigidité des Arrêts de proscription.

Quand il a été réglé qu'aucun livre

ne pourroit paroître sans l'approbation du Gouvernement , on s'est aperçu que si quelques écrits méritoient d'être défendus, un plus grand nombre ne valoit pas la peine d'être approuvés. On a senti que plusieurs autres , mêmes utiles , ne pouvoient pourtant pas paroître , avec décence , revêtus du sceau du Gouvernement. On s'est demandé de quel front le Magistrat iroit l'apposer sur le tableau voluptueux échappé au crayon du jeune homme , honnête , mais brulant des feux de son âge ? La pudeur peut voir ce tableau sans rougir ; mais la majesté de Thémis lui permet-elle d'y jeter un instant les yeux ?

On a senti qu'un privilege informe, placé à la fin d'un poëme amoureux, seroit un ridicule & une profanation du privilege ; mais on a encore senti que le poëme amoureux ne pouvant être imprimé sans privilege en France, seroit imprimé en Hollande , si le privilege étoit refusé.

C'est en faveur de ces genres d'ouvrages , & pour prévenir ces inconvéniens , que l'on a introduit une espèce de fourberie légale , à laquelle on a donné le nom de permission tacite. Le Juge a dit : vous ferez imprimer votre ouvrage à Paris , & vous direz qu'il est imprimé à la Haye. Je n'ordonnerai point ce que la loi me prescrit de défendre ; mais je fermerai les yeux sur ce que je puis voir. J'enverrai les Ministres de la justice investir la maison du coupable , mais ils n'entreront point chez lui. Si je le fais conduire dans les prisons , je lui en remettrai les clefs ; j'en écarterai les gardes , & je crierai à haute voix , quand il sera évadé.

L'Etat , où la loi donne ainsi l'exemple du mensonge , a mauvaise grace de tant s'alarmer de la publication d'un livre hardi. Ce n'est point aux corps gangrenés à craindre le poison. Si cette expression paroît outrée & ridicule , c'est ce qui prouvera

le mieux qu'elle n'est pas trop forte. J'interpelle ici tous les honnêtes gens ; je leur demande ce qu'ils pensent d'un pays , où l'on passe pour un fanatique , dès que l'on ose y avancer que la sainteté des loix leur défend ces détours puériles & ces restrictions misérables que le citoyen vertueux ne peut pas même admettre dans sa conduite privée ? Les loix ne connoissent point , & ne doivent point connoître de mystères. Comme toujours l'équité doit dicter leurs Arrêts , c'est toujours à haute voix que ces Arrêts doivent être prononcés.

Mais font-ce encore bien là tous les inconviens qui résultent du despotisme typographique ? Comptera-t-on pour rien la corruption des mœurs, introduite par lui à la suite des délations , des espions , des fourbes , des traîtres de toute espèce , devenus les agens du Gouvernement ? Corruption par laquelle les citoyens sont invités à se nuire & à devenir méchans

par l'appas de l'argent ? Jamais livre abominable a-t-il autant répandu de venin dans la société ? Enfin , est-il absolument dit, que jamais la vérité n'entrera chez nous qu'en contrebande ?

ONZIEME SOIRÉE.

Suite du même sujet.

TOUJOURS détruire ! N'édifier jamais ! Pourquoi n'édifierions - nous pas ? Nous avons vu les abus & l'impuissance d'une méthode , cherchons-en une meilleure. Quand, pour la trouver , je passerois trois jours de plus dans le même Cabaret , je n'aurois pas perdu mon tems.

Le meilleur moyen a ses inconvéniens. Ne considérons donc pas comme un titre suffisant de réfutation la possibilité d'introduire des abus dans

un nouveau plan. Examinons seulement les abus du plan établi, & ceux du plan que l'on propose d'établir. Comparons & prononçons en faveur de celui qui produira le plus de bien & le moins de mal.

D'abord il faut poser comme un fait (parceque c'en est un) que les perquisitions insuffisantes de la Police, n'ont encore empêché aucun livre quelconque de paroître. Trop de libelles scandaleux attestent ce que j'avance. Quel livre n'a-t-on pas eu à la longue ? J'en appelle à ceux-mêmes qui sont chargés d'en arrêter le cours. S'ils disent en avoir empêché la publication d'un seul pendant plus de deux ans, je reconnois toutes mes idées pour fausses. Je les reconnois pour fausses encore, si l'on me prouve que la rareté des exemplaires, occasionnée par la prohibition, équivaut à la multiplicité d'acheteurs, ou au moins de lecteurs que cette prohibition même occasionne. Les exemplaires sont-ils ra-

res, cent personnes lisent sur le même, tour à tour. Or, tel mauvais, tel infernal, damnable & philosophique que soit un livre, le danger n'est pas dans l'acte de la vente, mais dans la lecture du livre ; j'ai donc raison.

Puisque la méthode reçue n'a pas empêché un seul livre mauvais, ou réputé tel, de paroître, si j'en empêche un seul, j'aurai donc plus fait, ma méthode vaudra donc mieux ? Remontons à un principe vrai, pour être vrai dans les conséquences ; car l'un ne se peut pas sans l'autre.

Il est un guide, qui ne nous permettroit jamais de nous égarer si nous l'écoutions. Ce guide est cette conscience secrète, ce sentiment ineffaçable dans tous les cœurs, cette pudeur de l'ame qui fait rougir le scélérat même, s'il la consulte un moment. En vain nos institutions sociales ont-elles mis des systèmes politiques au rang des vertus naturelles ; en vain les combinaisons multipliées des intérêts ont-elles
fait

fait un problème du bien & du mal, dans ces calculs malheureux & coupables, si l'esprit balance, le cœur prononce. Au dessus des argumens du sophiste, cette voix intérieure & pure se fait entendre, comme celle des orages au dessus des sifflemens du reptile.

D'après ce témoignage auguste, j'ai toujours cru que le secret de la plus saine législation consistoit à mettre chaque citoyen dans le cas de comparoître, le plus souvent possible, au Tribunal de cette conscience tacite & sévère. J'ai cru que ce Juge seroit consulté par les hommes, toutes les fois que les hommes seroient sûrs d'être connus pour les auteurs de leurs actions. J'ai cru que sans l'espoir de le tenir caché, encore plus qu'impuni, le crime seroit à naître, & j'ai conclu que quiconque ôtera aux hommes l'espoir de rien faire de caché, aura trouvé la pierre de touche des loix.

Si l'exécution totale de ce plan est malheureusement impossible , la législation la moins vicieuse sera celle qui s'en rapprochera le plus. On peut voir où j'en veux venir : c'est à avancer que les Censeurs , ni leurs surveillans , ni la flétrissure chimérique d'un ouvrage pros crit , ni les buchers littéraires , & tous les autres foudres du Vatican civil , n'en imposeront pastant à ceux qui écrivent , que la premiere Ordonnance qui réduira le Code de la Librairie à cet article. *Il sera permis à tout Citoyen d'imprimer son ouvrage , pourvu que son nom soit à la tête. Celui qui aura pris un nom supposé , sera puni selon la rigueur des loix du faussaire.* Je demande d'abord , s'il est un meilleur Censeur d'un ouvrage , que celui qui l'a fait ? Il n'est pas ici question d'apprécier les charmes de la diction , la force de l'éloquence , le coloris des images , & tous ces objets sur lesquels l'Auteur , il est vrai , n'est que trop souvent

aveuglé par l'amour propre. C'est de l'esprit dans lequel l'ouvrage a été fait, qu'il s'agit ; c'est du vrai but que l'Auteur s'est proposé dans le secret de son ame quand il a pris la plume, & l'Auteur à cet égard, est, sans contredit, le meilleur de tous les Juges. Il faut donc le mettre dans la nécessité de se juger lui-même. Alors il veille. Mais si le Gouvernement se charge de veiller pour lui, il s'endort. Peut-être même est-il quelquefois arrivé que la crainte de voir le manuscrit mutilé par le Censeur, y a fait multiplier le nombre des traits hardis. L'Auteur ne les y infere alors que pour servir de pâture à la sévérité de la Police, & couvrir les choses qu'il veut vraiment conserver. Tout joug dispose à l'humeur. La vertu nécessite le plein usage de la liberté. C'est pour se dispenser d'être vertueux, que les Troglodytes eurent des loix ; ils chargerent les loix de veiller sur eux pour s'en épargner la peine.

Mais que fera l'homme de lettres, quand retiré dans son cabinet solitaire, il aura à se dire : » seul Juge de » mon ouvrage, c'est à moi de répondre de l'effet qu'il va produire. Fier de mon état, qui est de dire la vérité, de porter les hommes à l'universelle fraternité, de désarmer le fanatisme par la voix persuasive de la tolérance ; de quelle assez vile profession serai-je digne encore, si je ments à mon cœur ? Où fuirai-je le remords & moi-même, si par une subtilité coupable, je porte au mépris des choses dont le respect importe au bonheur de la société ? «

Que fera-t-il l'homme de lettres, quand il se dira : » mon nom, avec » mon ouvrage, va passer de bouche en bouche ; mon nom va devenir un éloge ou une injure. J'ai à choisir entre la haine & l'amour, entre la vénération & le mépris de mes compatriotes & de mes contem-

» porains «. Croit-on son choix douteux ?

Quel prix se propose l'homme qui écrit ? le suffrage de ses concitoyens. Que leur mépris & leur haine soit donc la récompense de l'Ecrivain crapuleux. De quel front s'exposera-t-il à exciter la révolte ? à voir les passans se détourner de son chemin ? à boire enfin la coupe de la honte dans la place publique ?

Si la loi proposée étoit mise en vigueur , tel seroit cependant le juste salaire de ces Ecrivains impudiques & sales , dont le seul nom fouille les levres qui le prononcent , dont les venins pestiférés circulent dans les Temples de l'éducation , & dont les productions n'auroient point vu le jour , sans le malheureux subterfuge de l'anonyme.

Quand la nouvelle administration n'anéantiroit que ces fables impures , dont le poison a tant de fois flétri les roses de la pudeur sur les joues de la

jeunesse, n'auroit-elle rien fait ? Croit-on qu'elle étoufferoit moins étroitement ces satyres personnelles & dégoûtantes & l'éternel opprobre des lettres avilies ? Croit-on que l'on fût plus tenté de s'afficher pour un fanatique, pour un impie ou pour un séditieux, que pour un libertin ? Croit-on ne pas devoir presque autant de livres hardis à la prétention de les voir bruler, qu'à la chaleur des esprits dont ils sont sortis ? L'amour propre fait les fats & les martyrs. C'est à la persécution que l'on doit les fanatiques de toutes les Sectes, & les fanatiques sont des enfans, qui, comme tous les autres enfans, renferment leurs larmes, dès qu'on ne les regarde plus pleurer.



DOUZIEME SOIRÉE.

Sur le même sujet, & pour la dernière fois.

QUE l'on nie quelques-unes des conséquences déduites hier au soir à l'appui de la nouvelle méthode proposée, on ne pourra pas les nier toutes; & une seule accordée, la nouvelle méthode est démontrée la meilleure. Pourquoi donc ne la pas suivre?

Je veux que la barrière que je propose d'élever, n'arrête pas le génie ardent & profond, scrutant les causes & cherchant la vérité ignorée dans les contradictions des erreurs reçues; je veux qu'entraîné au torrent d'une imagination impétueuse, il pénètre encore au sanctuaire qu'il n'auroit peut-être pas dû approcher: au moins ne fera-ce qu'avec la vénération qu'un

mortel doit aux Dieux. S'il y pénètre, dis-je, au moins l'Ecrivain sans pudeur, qui ne vouloit forcer l'enceinte que pour la profaner, n'osera pas l'y suivre. En un mot, s'il paroît encore des livres sur des matieres graves & sacrées, (sans prétendre décider ici si un silence éternel est préférable, ou non, à l'examen le plus lumineux en ce genre), j'ose avancer que le ton de l'ouvrage, souvent plus dangereux que l'ouvrage même, n'annoncera plus cette aigreur & cette sacrilege & ridicule prétention de nos esprits forts. On verra rentrer dans le néant tous ces écrits difformes, où l'affiche de la hardiesse signale chaque page, où l'affectation de grands mots étouffe les petites choses qu'ils expriment; & c'est toujours cela de gagné.

Je ne trouve qu'un inconvénient à la loi, qui pour toute censure ordonneroit à chaque Auteur de se nommer. C'est que le ridicule pourroit, par fois, devenir le prix de l'Ecrivain

bien intentionné , mais médiocre , qui dans les ténèbres de l'anonyme , eut échappé aux verges de la malignité. Mais après tout , que produira cette rigueur ? un bien. Ce péril n'existant que pour ceux qui vont au devant de lui sans nécessité , n'engage point à plaindre ceux qui y succombent. Il est même bien à souhaiter qu'il devienne assez pressant pour effrayer tout à fait la troupe éphémère qui l'affronte. Quel grand malheur quand on verroit enfin disparoître ce tas de rimailleurs obscurs & de profateurs insipides , se faisant orduriers ou critiques pour vendre quelques sols de plus leurs rapsodies , payant leur diné avec un plagiat , & faisant ainsi un métier de gagner pain de la profession d'homme de génie ?

Mais si nous fixons une fois le mépris ou l'estime publique , pour punition ou récompense de l'Auteur indécent ou honnête , n'en fixons point d'autre. Gardons-nous , législateurs

imprudens , d'affoiblir ces puissans mobiles , la honte & la gloire, en faisant soupçonner qu'ils ont besoin d'appui. Ouvrons les cachots ; renversons les buchers ; rayons les Arrêts flétrifans ; bornons nos soins à l'exécution du seul article que contient la loi : *que l'Auteur se nomme* ; & une fois nommé, qu'il n'ait à craindre que le blâme de sa nation , comme il n'a à espérer que ses applaudissemens.

Quant à l'obligation de se nommer, comme c'est une convention qu'aucun homme n'oseroit refuser de signer dans le pacte universel, tout est permis pour la maintenir. Tant que le législateur sera lui-même fidele à la loi dans son entier, tant que la clause de cette loi une fois remplie, l'Auteur n'aura rien à redouter, celui qui la violera, encourra justement toute la rigidité due à un infracteur ; & s'annonçant pour un homme qui croit avoir à rougir de lui-même , puisqu'il se cache sans nécessité, il n'aura plus rien à at-

tendre de la pitié de ses concitoyens. Alors l'honnête homme ne songera pas même à se couvrir du voile de l'anonyme, & l'Auteur mal honnête, mais toujours vain, ne s'exposera point à le prendre par l'impossibilité de le quitter. Ce sera un pacte avec le deshonneur ou l'oubli, que la vertu ni la vanité ne signeront jamais ; car enfin on se fait anonyme pour éviter la persécution ; mais c'est à condition qu'on se nommera tout bas pour jouir de l'éloge.

Si jusqu'à présent nous avons vu tant d'ouvrages anonymes & posthumes, faut-il en répéter les raisons ? Faut-il répéter que l'homme qui a jugé son livre bon, & qui a prévu que son livre, pour quelques mots hazardés, n'en seroit pas moins brûlé, & lui persécuté, a dû l'ensevelir jusqu'à ce qu'il le fût lui-même ? Mais l'homme qui a eu la force d'immoler ainsi son amour propre pendant sa vie entière, a prouvé d'avance que ce n'est

pas lui qui avoit tort. Il n'y a qu'une ame très honnête & très vigoureuse, capable d'un semblable sacrifice ; & les motifs qui y déterminent , tels puissans qu'ils soient , ne tiendroient pas , dans une ame foible , contre les sollicitations journalieres de la vanité : car l'homme est encore plus vain que poltron : c'est beaucoup dire.

La contrainte une fois abolie , les ouvrages anonymes & posthumes disparaissent. Du moins, s'il en existe encore , le nombre est infiniment moindre. C'est ce que j'ai déjà dit & prouvé. Mais ce que je n'ai pas encore prouvé suffisamment , c'est que tout cela se réduit , en dernière analyse , à l'argent que le commerce perd par l'ancienne méthode, & qu'il gagneroit par la nouvelle. A Dieu ne plaise que je mette jamais en compensation , des millions à gagner par un établissement quelconque , avec les mœurs que cet établissement pourroit faire perdre ; il n'y a point d'Etat riche quand il est corrompu.

Ce n'est donc qu'après tous les autres genres de combinaisons que j'en viens aux calculs économiques. S'il est évident que la Police actuelle obvie efficacement à un seul inconvénient moral que la Police supposée ne détruit pas, les statuts de celle-ci, fussent-ils produire des monceaux d'or, doivent être brûlés avec eux. Mais toute chose égale d'ailleurs, un objet de commerce de huit à neuf millions n'est pas à dédaigner.

Que l'on consulte à Paris les registres des Libraires qui font le plus grand commerce, on verra que la liberté de la presse, établie chez nous, fait nécessairement tomber toute cette branche de commerce chez les Hollandois & chez les Anglois conséquemment. On verra enfin que ces millions de plus pour la France, étant de moins pour une Puissance rivale, doublent politiquement de valeur pour la France.

Si je savois un secret sûr d'empê-

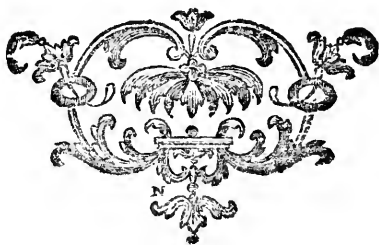
cher à jamais de paroître un livre que l'on voudroit qui ne parût pas , le secret fut-il fondé sur la sévérité , je l'indiquerois peut-être. Mais quand , à la répugnance naturelle que cause la rigueur , se joint son impuissance , la douceur doit en vérité prévaloir.

Cessons donc d'irriter ceux qu'il faut conduire, plus encore que les autres hommes, par la raison , puisqu'ils en connoissent mieux les droits. Gardons-nous de leur multiplier , par une rigidité maladroite , les occasions d'avoir tort. Cette rigueur allège pour eux les remords de la faute , & en double l'amertume pour celui qui la fait commettre. Puisse la tolérance prendre la place de l'exhérédation ! Puisse , avec les Arrêts de prohibition , rentrer dans l'oubli toutes ces feuilles volantes , où les pointes de la malignité se hérissent contre l'autorité légitime & respectable , même dans sa rigueur ; où l'arme puissante du ridicule déchire à mille reprises diffé-

rentes , & fait une plaie d'autant plus profonde , que l'on ne songe à y remédier , que quand elle est incurable. Puissè disparoître encore ce ton d'aigreur , qui semble aujourd'hui caractériser tout ce qu'on écrit ! Suite funeste d'une rigoureuse & inutile contrainte : symptôme d'une convulsion , dont il est si difficile de se défendre quand on vous opprime : cris échappés à l'amour propre , sans cesse froissé entre l'humiliation & l'esclavage ; arme de celui qu'on attaque sans armes , & que l'on force à se déchirer lui-même dans le désespoir de ne pouvoir se vanger.

A ces vertiges malheureux , à ces ingénieux libelles , à ces productions cyniques & misanthropes , puissent la douceur & la sainte tolérance faire succéder des monumens plus chers à l'humanité ! Puissent ne plus sortir de la presse que des écrits consolateurs , emblèmes des ames sensibles & tendres qui les auront dictés : ouvrages

que l'on pourra relire soi-même long-tems après les avoir faits, & qui feront désirer la situation d'ame où l'on étoit en les écrivant : épanchemens d'un cœur honnête, respirant la paix, la concorde, la gaieté douce, l'intérieure quiétude, toutes les vertus les plus consolantes de l'humanité, & les purs sentimens qui les suivent ! Puissent tous ceux qui écriront désormais s'assurer d'avoir pour amis tous ceux qui devront les lire un jour !



TREIZIEME

TREIZIEME SOIRÉE.

Du charme que l'homme trouve à la solitude. Des causes de cet attrait, & comme quoi cet attrait est loin de prouver que l'homme est fait pour vivre seul.

QUITTONS encore les calculs politiques pour la contemplation de la Nature. Rentrons dans les détours de nos belles montagnes ; enfonçons-nous dans le creux des vallées & dans les profondeurs de notre ame. Ah ! que j'aime à rêver , & que ces lieux y sont propres !

D'où provient donc ce charme involontaire , attaché à l'horreur des lieux sombres ? d'où peut donc naître ce plaisir que l'homme trouve à pénétrer dans la forêt obscure , à descendre dans la caverne ténébreuse ,

à fuir tout ce qui semble lui être cher ;
à chercher tout ce qu'il semble crain-
dre , à être seul ?

Si les malheureux étoient seuls avides de cette volupté bizarre , une analogie lugubre avec la situation de leur ame expliqueroit seule cet attrait des déserts , & cette préférence en faveur des plus sauvages. On se diroit encore que ces infortunés fuient, là , ou pensent y fuir les causes de leurs peines ; que les antres qui les récelent , que les abîmes , dont ils aiment à s'environner , ne leur plaisent , que parce qu'ils les dérobent à la vue d'un monde détestable où ils ont souffert.

Mais , non. Ce charme de la solitude étend ses droits sur tous les hommes. L'infortuné qui gémit, le mortel heureux qui a joui & désire encore , éprouvent également ses douceurs ; & sur la terre , c'est au crime seul qu'elles sont inconnues.

Quel est le mot de cet énigme ? Est-ce un retour vers un état plus naturel

à l'homme ? Seroit-il donc vrai que l'état naturel de l'homme fût d'être isolé ? La sociabilité seroit-elle un sentiment factice aussi ? Non , non ; rassurons-nous. C'est dans la solitude même que l'homme, qui la chérit le plus , ne tarde pas à se convaincre qu'il n'est pas fait pour elle. Du fond de ce désert qui l'enchanté , une voix le rappelle vers le monde qu'il fuit. De la cime du mont, où le spectacle de la nature le ravit, & semble lui suffire, l'homme qui a le plus à se plaindre de sa patrie , comme celui qui doit s'en louer davantage, jette sur elle un regard douloureux & tendre , & les célestes délices de cette solitude se changeroient bientôt en tourmens d'enfer, sans l'espoir prochain d'un retour à la société.

Mais, ce plaisir enfin, mais ce plaisir au moins momentané , quel est-il en lui-même ? Mais cet entrainement vers les lieux où le silence & l'obscurité nous rendent plus seuls encore,

qui le cause ? Un instinct , une réflexion agile comme la pensée , & qui nous dit , sans que nous y songions , que dans ces lieux sombres , à l'abri de toutes les distractions , nous sommes attendus par un recueillement plus profond , par une jouissance plus entière du sentiment quelconque , dont nous voudrions nous occuper.

Un aveugle a le sens de l'ouïe plus délicat qu'un autre homme. Pourquoi ? C'est qu'il a de moins les distractions que l'occupation de ce sens de plus causeroit à son ame , & que ces distractions de moins permettent une tension de plus aux ressorts de l'autre organe. De même l'homme solitaire ayant de moins toutes les distractions du monde social à la fois , acquiert une sensibilité plus profonde en général ; & comme les sensations , plus ou moins vives , forment les plus ou moins grands plaisirs , il en résulte un attrait naturel vers ces retraites mélancoliques , où les plus grands plai-

sis, nous attendent avec une façon plus vive de sentir.

Douze personnes de différents caractères, d'âges différents, & dans des situations d'ame tout à fait diverses, pourront se recueillir successivement dans la grotte où je repose. Elles y savoureront toute la volupté de la retraite, & n'auront pas cependant entre elles une seule pensée analogue dans tous le cours de leurs méditations. De ces douze rêveurs, l'un fera un pere tendre; l'autre un poète inspiré; l'autre un amant sensible; l'autre une épouse fidelle; l'autre un homme triste; l'autre une vierge agitée par les premiers desirs; l'autre un philosophe spéculatif: tous seront, là, ce qu'ils sont & ce qu'ils veulent être; mais seulement ils seront, là, plus que par-tout ailleurs, ce qu'ils veulent être, & ce qu'ils sont.

La solitude qu'ils chérissent, sera donc un théâtre plus favorable à leur

enchantement , mais non leur enchantement même. Cet enchantement ne sera réellement fondé que sur les sentimens qu'ils méditeront là plus en paix , & approfondiront avec plus de suite & de sécurité. Mais ces sentimens eux-mêmes seront produits par des souvenirs ou des espérances , par quelques douces réalités & beaucoup de chimères caressantes ; mais ces souvenirs, ces espérances, ces chimères & ces réalités , seront toutes relatives à la société : Le plaisir d'être seul sera donc essentiellement fondé sur le commerce même des hommes.



QUATORZIÈME SOIRÉE.

Suite du même sujet.

NON , ce n'est pas pour vivre seul ; que l'homme est fait. J'aime les déserts ; le silence de la solitude me plaît ; & dans l'obscurité des grottes , & dans l'épaisseur des forêts , & dans les ténèbres des antres , mon cœur sensible s'abandonne avec plus de délices qu'aucun autre peut-être , à l'enchantement de la méditation. Nul homme peut-être au monde ne se livre aussi longtems de suite aux délires de l'imagination renaissante. Personne n'aime autant à boire , à longs traits , les philtres préparés par cette Sirene ; & que l'ivresse de ses breuvages amène le rire sur mes lèvres , ou les pleurs dans mes yeux , j'offre un égal hommage à ma Circé. Même quand elle

me fait souffrir, je lui rends grace encore.

Mais ces méditations qui me charment, quels en sont les objets? les hommes que je suis. Mais ces rêveries si chères, qui les occupe? des êtres absents, & désirés même au moment que je les évite.

Me voilà seul. Un roc me sert de siège. Un torrent tombe, & son bruit est le seul qui se fasse entendre, avec les vents, dans la vallée qui borne ma vue. Jamais autre homme que moi n'a pénétré ici, & nul ne viendra m'y troubler. Toutes mes idées se rassemblent dans ma tête; tous mes sentimens se retirent vers la partie la plus sensible de mon cœur; je suis comme isolé dans l'univers, & cet exil me plaît. Oui, parcequ'il finira bientôt: oui, grace au souvenir de l'ami que je vais rejoindre, de la sœur qui m'aime, de la mère qui déjà s'inquiète de mon absence, de la maîtresse qui soupire après moi, & dont les charmes vien-

nent tour à tour se peindre à mes yeux, purs & doux comme au premier jour où je pus les caresser.

Tentez, si vous voulez, de sortir de ce cercle d'idées qui vous semble raccourci, & dans lequel tout rentre; étendez en apparence la sphere de vos méditations pour leur donner plus d'attraits & de durée, têtes fortes, sombres penseurs, cerveaux brulans, pour qui ces idées sont communes & bourgeoises; vous dont le vol métaphysique est plus haut, étendez vos aîles, & vous retombez comme moi au but dont vous êtes tous partis. Vous verrez tous, encore une fois, que le plaisir d'être seul n'est, pour vous comme pour moi, que la réflexion des jouissances de la société.

C'est Newton, si vous voulez, qui siège à présent sur ma roche déserte; c'est lui qui rêve seul sur cette pierre où j'étois seul; c'est le grand Newton, si bien fait pour se suffire à lui-même.

ch bien , que fait-il ? Les cieux rou-
lent à sa vue. Il les fixe. Un trait de
flamme y trace pour lui la vérité. Elle
brille comme le fillon de l'éclair , &
disparoît comme lui. Attentif à suivre
le vol de la pensée rapide , à fixer ce
léger météore , notre philosophe bé-
nit le calme qui l'environne , & lui
permet la suite de ces spéculations di-
vines. Il tremble à l'apparence du
bruit qui pourroit le distraire. Jaloux
d'approfondir , il craint que ces mo-
mens de silence ne cessent , & le bien
suprême est alors pour lui d'être seul.
Mais le problème est résolu , & déjà
Newton brule d'en rapporter la solu-
tion aux hommes qu'elle doit éclairer,
& qui doivent l'applaudir.

Newton , comme vous , comme moi
& comme tous les autres , a goûté
dans la retraite cette absence des dis-
tractions qui lui permettoit de se con-
centrer davantage dans le sentiment
qui l'occupoit , & après avoir revé sur

la roche Tarpéienne , il désire , comme moi , de rejoindre le seuil de la demeure où les siens l'attendent.

Les déserts sont beaux ; les montagnes sont sublimes. Heureux qui peut les parcourir ! Mais qu'il est doux de retrouver la trace des hommes au fond de ces déserts ! mais au milieu du cahos effrayant de ces monts , mais à travers ces roches immenses , dont l'auguste difformité épouvante autant qu'elle étonne , quel plaisir de rencontrer un chemin ferme & commode , où roulent les chars du commerce , & qui vous assure que bientôt vous reverrez des êtres semblables à vous !



QUINZIÈME SOIRÉE.

*Anecdote singulière & morale à l'appui
des deux Soirées précédentes.*

CETTE vérité consolante , que l'Aigle est fait pour la nue , le Tigre pour les bois , la Baleine pour les mers , le Hibou pour la nuit , l'Homme pour la société , cette vérité , consolante & sûre , me rappelle l'histoire d'un homme que le ciel avoit fait bien sensible , & qui fut un tems bien malheureux.

Zipéa naquit avec cette disposition d'organes , qui donne aux passions tant de prise sur nous. Mais il possédoit aussi cette candeur d'ame qui dirige l'élan de toutes les passions vers le bien , & ne permet à l'homme , qu'elle éclaire , d'autre extrême qu'un excès de vertu.

Zipéa portoit sur son visage l'ex-

pression fidelle d'un cœur qu'il ne songeoit point à cacher. Ses traits , sans régularité , avoient ce charme irrésistible , attaché à une physionomie ouverte. On devinoit dans ses yeux , naturellement doux , combien l'ombre de l'orgueil ou de l'infortune devoit y allumer promptement les feux de l'indignation , ou y faire couler les larmes de l'attendrissement. Toutes les fibres de son corps tressailloient de volupté ou de douleur , au récit d'une belle action ou d'un crime. Avec des qualités & des graces , Zipéa eût des succès & des jaloux.

La gaieté vive avoit enchanté les premières années de son adolescence. Tant qu'il avoit cru que ce qu'un homme disoit & pensoit étoit la même chose , tant qu'une expérience funeste ne lui avoit pas prouvé qu'il faisoit trop d'honneur aux hommes en les jugeant d'après lui , l'ivresse de la joie l'avoit accompagné par-tout. Il l'avoit fait naître où elle n'étoit pas ,

& entretenu par-tout où il l'avoit par hazard rencontré. Mais un être sensible, qui vit dans le monde, n'est pas gai longtems.

Zipéa n'avoit encore que senti; il vint à réfléchir. Le premier mensonge qu'il reconnut causa sa premiere réflexion. Celle-là fut amere; elle entraîna d'autres. Chacune lui découvrit une chose attristante. Le premier regard fixe qu'il arrêta sur les hommes perça leur masque. Il en rougit pour eux. Il pressentit enfin que ces mots cruels, *méfiance, dissimulation, intérêt, avarice, dédain, indifférence, insensibilité*, qu'il avoit cru de trop dans l'idiome de ses freres, avoient une signification. A cette idée, sa poitrine se gonfla; de grosses larmes s'échapperent de ses yeux, & brulerent ses joues sans le soulager. La douce sécurité s'enfuit de son ame. Le sourire durable de l'ingénuité s'exila de ses levres; Zipéa fut désenchanté.

Bientôt ce concours immense d'in-

térêts particuliers dirigés en sens contraire de l'intérêt général , bientôt cette distance incroyable entre la preuve de l'utilité d'une chose & son exécution , bientôt la prospérité du crime , l'indigence du talent , & la persécution de la vertu , se réunirent , aux yeux de Zipéa , pour altérer la chimere du bonheur public : chimere identifiée , pour l'homme honnête , avec celle de sa propre félicité.

Zipéa fut généreux ; des ingrats empoisonnerent pour lui le plaisir céleste de la bienfaisance. Il eût besoin lui-même ; l'arrogance des bienfaiteurs l'oppressa sous le fardeau des bienfaits & du reproche.

Alors l'aménité s'enfuit à la suite de la joie , dès longtems désertée de cette ame si douce. Alors la bile s'alluma dans ce cœur ulcéré. Par une suite indispensable , la douleur physique s'unit aux peines morales. Une mélancolie profonde vint ruiner une santé robuste , & l'aigreur obscurcit

enfin ce beau naturel, forcé par intervalles à se méconnoître lui-même.

» Eh bien ! se dit un jour Zipéa, dans un retour heureux à son caractère primitif, eh bien ! j'ai mal vu. Le bonheur n'est pas dans le tourbillon de ce monde trompeur. Ce tourbillon est l'abus de la société, & non la société paisible à laquelle l'homme est destiné par la Nature. La félicité est dans la vie privée & domestique, & les scènes du bonheur ne s'exécutent, apparemment, que sur un plus petit théâtre. J'ai un pere, ajoutoit-il ; je le vénère, moins encore parceque je lui dois la vie, que parcequ'il est vertueux ; je vivrai davantage avec mon pere. Mes soins filials le dédommageront des plaisirs qu'il perd avec l'âge, & il croira peut-être y gagner, ou au moins n'y rien perdre. Je ferai sa joie, & serai heureux de son bonheur. J'ai un frere ; le ciel a commencé le lien qui nous unit ; une tendresse de choix & d'attrait le resserre : le ciel a réuni les intérêts

intérêts de nos amours propres ; le lien de la fraternité est une ligue formée par la Nature même contre tout ce qui voudroit nous nuire ; nous nous aimerons toujours mon frere & moi. J'ai une maîtresse. Elle est belle. Sur-tout elle est tendre. Je peux compter sur elle. Je l'adore. J'ai même un ami , & j'ose me plaindre ! Ah ciel ! je te rends grace encore de m'avoir fait naître ! «

A ces mots consolateurs , à ces réflexions bienfaisantes , le calme rentre dans une ame dont il étoit banni. Zipéa senti les plaies de son cœur adoucir leurs élancemens douloureux , & l'espoir du retour vers un bonheur durable , devient pour ces plaies cuisantes un baume doux comme la rosée des fleurs.

Déjà les nuages de la mélancolie ont quitté le front de Zipéa. L'expression de la paix intérieure rend à ses traits leur première sécurité. S'il rencontre des hommes , même de ceux

dont il eut à se plaindre , le regard qu'il jette sur eux , leur annonce de loin qu'il leur pardonne. Il pardonne aux méchans en faveur des êtres honnêtes, dont il a à se louer , & vole à la maison de son pere avec le délicieux besoin d'épancher entre un pere , un frere , une maîtresse & un ami , un cœur comblé des sentimens les plus doux.

Il arrive.... Ciel....! cent flambeaux funestes éclairent la porte ...
..... Son pere est mort.! Le conseil de vingt Docteurs ignorans, qu'une tendresse aveugle a rassemblé autour d'un corps altéré, mais encore sain , a empiré le mal. Chacun des membres du bavard & sanguinaire Aréopage , plus jaloux d'un avis bizarre, que d'un avis utile , plus avide du salaire que de la guérison , étouffant le jeu des ressorts naturels sous le poids des remedes , changeant leurs vertus en poisons par leur multiplicité , établit à l'envi le choc de cent opinions

contradictoires. Tout concourt au danger , & le dernier résultat est l'arrêt de destruction , & le trépas.

Zipéa , ton pere est mort ! ... coup affreux ! regret vain ! le ciel est sourd ; il faut souffrir.

Mais le ciel qui nous soumit à la douleur , nous donna aussi l'heureuse impuissance d'étendre loin la durée d'un sentiment violent. Si le plaisir a fait de la sensibilité le premier don de la Nature , les peines nous forcent à regarder l'inconséquence humaine comme un autre présent de la Divinité. Que deviendrions-nous si le tems n'avoit pas le pouvoir d'effacer les traces d'un malheur & de cicatrifer les plaies de notre ame ?

Zipéa , homme , fut soumis à une loi commune à tous les hommes. Il souffrit plus longtems , parcequ'il étoit plus sensible ; mais avec le tems il souffrit moins , parcequ'il est donné au tems de tout affoiblir.

Il restoit à Zipéa une maîtresse , un
Tij

ami & une fortune à partager avec un frere chéri. Le partage le plus équitable lui parut une bourse commune, où son frere & lui puiseroient, au gré de leurs besoins & de leurs goûts raisonnables. On lui parla de formes. La proposition contrista son cœur. On insista. Il consentit, & redevint sombre. Les formes entrainerent des discussions. A ces theses fordidés & destructives de la paix domestique, Zipéa fut accompagné par une révolte secrète & par l'ennui. Il vit la jalousie s'opposer à l'exécution de ses droits, l'avidité saisir ce qu'il ne songeoit guere à prétendre, & l'avarice céder à regret ce qu'elle ne pouvoit retenir. Zipéa négligea & méprisa ces formes. On en fit des titres contre lui. Il fut indigné, & sur-tout désolé. Il abandonna tout au jugement même de sa partie. Il fut ruiné.

» J'ai perdu mon pere, se dit encore Zipéa, & je n'ai plus de frere; car le mien ne l'est plus! Un ami me

reste & ma maîtresse aussi ; ah ! je suis riche encore ! « La maîtresse de Zipéa étoit à la campagne ; il y vole & demande seulement en secret pardon à son ami de ne pas voler à lui le premier. L'amour l'emporte , & il en a le droit quand il est vrai.

» Quelques heures de ma vie , s'écrioit Zipéa dans sa route , s'écouleront douces encore pour moi. J'aurai les conseils de l'amitié & les caresses de l'amour. Mon ami , ma maîtresse , vous m'aidez tous deux à oublier un monde perfide , à semer des fleurs sur la tombe de mon pere , & peut-être qu'un jour l'exemple de nos cœurs désintéressés épureront celui du frere qui devoit se joindre à nous pour être heureux «.

Zipéa touche les murs qui renferment ce qu'il adore. Il traverse des jardins , dont tous les arbres ont été témoins des sermens les plus tendres & des plus doux plaisirs.

» Ils en couvriront encore de leur

ombre ! s'écrie-t-il. Au jour tombant, je parcourrai encore ces bois. J'y préférerai encore contre mon sein le sein ému de ce que j'aime, & l'intervalle des plaisirs amoureux sera rempli par le récit des bonnes actions de la journée «.

Disant ces mots, Zipéa se trouve à la hauteur du bosquet où il fut heureux la première fois. Un souvenir enchanteur l'attire vers l'asile le plus secret que ce bosquet recèle, & qui lui est si bien connu. Une route sinueuse, où deux amans ne peuvent passer ensemble qu'en s'embrassant, conduit Zipéa au sanctuaire. Il y pénètre.... Dieux.... ! c'est son ami aux pieds de sa maîtresse qui le profane.... un triple cri déchire l'air.... un silence morne y succède. Le remors, la douleur, & la confusion, ont pétrifié trois êtres, passés en un moment de l'enchantement à la rage, & Zipéa ne sort de son immobilité, que pour fuir, sans proférer

un mot ; des lieux qu'il ne veut revoir de sa vie trop longue à son gré.

Zipéa marche longtems , sans dessein , sans projet stable , sans idée fixe , sans colere , sans voix , mais abruti. Un sentiment vague , universel & déchirant , est tout ce qui lui rappelle son existence. Cette extase douloureuse , cette horrible angoisse cessent enfin avec ses forces. Zipéa tombe à terre , & ce n'est que longtems après , que ses yeux s'ouvrent aux torrens de larmes qui l'inondent.

Alors tous les malheurs de sa vie se rassemblent en un point , & pesent sur lui d'un poids affreux. Ce qu'il avoit oublié se renouvelle avec toute la force du présent. Ce qu'il n'avoit pas remarqué d'affligeant le frappe. Les tourmens du jour se joignent à ceux de la veille ; ceux-là à d'autres , & tous ceux du passé à un plus grand nombre , cachés dans l'avenir , mais inévitables.

Rien alors ne lui paroît juste que

les basphêmes contre le sort. Rien alors ne lui semble vrai que l'existence machinale ; rien de si faux que tout ce qui est société ; rien de sage que de fuir les hommes.

Après un long intervalle , Zipéa s'interroge cependant encore. Il se demande si toutes ces infortunes n'auroient pas leur principe uniquement dans ceux des constitutions sociales, & nationales encore plus. Voyageons, ajoute-t-il ; voyons les étrangers. S'ils valent mieux, à la bonne heure. Voyons par quelles vertus ils me prouveront que l'on peut n'être pas misérable & ne pas mériter de l'être quand on vit ailleurs que dans les bois ; quand on vit autrement que les animaux moins féroces que nous , & du moins aussi vrais , que nous sommes fourbes , lâches & méchans.

La suite demain.



SEIZIEME SOIRÉE.

Suite de l'histoire de Zipéa.

VOILA Zipéa voyageur. Il parcourt les Provinces , les Royaumes , les Empires , traverse les mers , voit des hommes , noirs ou blancs , rouges ou bazannés , mais d'ailleurs par-tout les mêmes. Il songe , en tous lieux , à ses douleurs , à ses outrages , à son amour , voit sans cesse son pere mourant , son frere avare , & sur-tout son ami aux pieds de sa maîtresse. Ses goûts sont émouffés , son imagination amortie , son cœur blessé & flétri par la douleur & la haine. La vue d'un homme le révolte , comme celle d'un serpent. La vie lui est à charge , & s'il y tient encore , c'est parcequ'il trouve lâche & foible de ne la pas supporter telle qu'elle puisse être.

Zipéa erroit depuis deux ans , ac-

compagné du cortége de ces idées sombres. De leur habitude étoit résulté en lui un principe , d'après lequel il croyoit pouvoir conclure que les hommes n'étoient point faits pour vivre ensemble. Enfin il lui paroissoit démontré & incontestable, que l'état de l'homme sauvage étoit le vœu de la Nature , quant à l'homme.

Un jour, rêvant à ce systême , cherchant à l'approfondir , à l'appuyer , & trouvant des argumens terribles en sa faveur dans la foule de chagrins que lui avoit valu la société ; s'abreuvant du fiel de la jalousie & du poison de l'amour trahi ; s'enfonçant dans le désespoir propre à un ami , à un frere, à un amant abandonné , Zipéa se trouva seul dans un des lieux les plus solitaires d'un pays presque désert , qu'il parcouroit depuis longtems. Il s'étoit éloigné de l'humble gîte , où les soins de l'hospitalité lui avoient été offerts. Il les avoir acceptés , & s'étoit seulement écarté dans la montagne pour

pleurer, en attendant l'heure d'un repas frugal, plus que suffisant à son appétit.

Plus Zipéa avançoit , plus le vallon devenoit étroit & obscur. Plus l'horreur du local étoit grande , & plus elle offroit une analogie affreuse, mais attrayante pour notre voyageur infortuné. Toujours rêvant, il parvint à l'extrémité de ce vallon , bordé de roches à perte de vue. Une masse immense de pierre, d'où découle la source bruyante qui s'échappe dans le vallon aride, le termine. À droite, à gauche, en avant, toute issue semble interdite. Dans ce rocher même, cependant, Zipéa découvre l'entrée d'une caverne. L'entrée en est difficile, mais possible. Zipéa est dans la caverne. Il s'y enfonce. Ces ténèbres glacent ses sens désolés, & cette horreur lui plaît. Il laisse échapper des sanglots. Cent échos sourds les répètent. Ce bruit lui plaît. Il avance encore. Un rayon de lumière lui annonce une autre entrée

dans cet antre qu'il chérit. Il y dirige ses pas, moins par attrait pour le jour, que pour s'assurer si cet antre est aussi désert qu'il le veut.

Il sort de l'antre par cette nouvelle issue, & trouve un champ assez vaste, où croissent quelques fruits sauvages, où sont imprimés les pas de divers animaux des forêts, & remarque que ce champ est par-tout renfermé entre une chaîne de rocs sourcilleux, qui n'en permettent l'habitation qu'aux chamois ou aux oiseaux.

Zipéa transporté retourne à sa grotte, & s'écrie : » mon choix est fait, je vivrai ici. J'y vivrai seul, je mourrai là. Que cet asile est noir ! que je l'aime ! personne ne m'y verra. Je n'y verrai personne. Oh, ma maîtresse ! & toi, parjure ami, & toi, frere égaré, qui aimas mieux de l'or que ton frere, je ne vous verrai plus. C'est-là que sans paroître un convulsionnaire, je pourrai lever mes bras au ciel, les croiser sur ma poitrine, & que per-

sonne ne rira en me voyant pleurer sur les malheurs de l'humanité. Une vaste chaîne de monts va me séparer des traîtres qui me menaçoient, des lâches que j'ai méprisés, des protecteurs vils, des bas protégés, des menteurs qui trompent, des tyrans qui oppriment, des misérables que je plains, & des monstres à qui je dois l'affreux tourment de haïr. C'en est fait, je respire. Je vais respirer ; je ferai seul «.

Disant ces mots, Zipéa veut retourner à ce gîte où on l'attend. Son projet est d'y acheter un arc, pour se défendre & se nourrir. Il veut encore donner le reste de ce qu'il possède à un valet qui l'a suivi, & loin des freres avarés, des traitres amis, & des maîtresses infidèles, revenir, & pour jamais, à l'état de nature. Il trouve le trajet long d'avance. Il regrette le tems ravi à sa sombre retraite, & les regards qu'il va falloir encore une fois jeter sur des hommes. Mais au moins ce seront les derniers.

Dans cet empressement , Zipéa s'égaré dans la caverne. Il perd la trace qui pouvoit seule le conduire à la première issue par où il a pénétré. Plus il avance , plus il s'écarte. Chaque pas est une erreur. Il s'étonne. Il s'allarme. Il se fatigue. Il s'arrête.

„ Eh bien ! quoi ? dit-il , je suis perdu ? Tant mieux , je le voulois mais mourir ici dans les déchiremens de la faim . . . ! C'est un sort qui révolte l'homme social & le sauvage également. Mes allarmes ne sont pas le désespoir d'un retour à ce monde , que mon unique vœu est d'abandonner . . . Non , certes , ce n'est pas là mon regret . . . Mais il faut à l'homme des fruits pour le nourrir , une arme pour n'être pas dévoré ; le Sauvage a ses fleches & ses palmiers ; moi je n'ai rien . . . »

Zipéa se relève , s'efforce , cherche encore. Un jour luit , l'espoir naît , & Zipéa se confirme son projet d'éternel exil. Il arrive au point éclairé. Il sort

de l'antre ; que voit-il ? Un lieu tout nouveau pour lui. Ce n'est ni celui par où il est entré & pourroit retrouver sa route, ni celui qu'il a ensuite découvert. Celui-ci est plus vaste, peuplé d'une quantité immense d'arbres à fruits, couvert par intervalle de racines plus que suffisantes à la consommation d'un homme & de plusieurs, mais par-tout inabordable en apparence, excepté par le ténébreux labyrinthe.

Rien ne manque à Zipéa. Les hommes ne viendront point le chercher aux lieux d'où lui même ne peut retourner aux hommes qu'il abhorre. Jouis Zipéa ; tes projets sont remplis. Sois seul & vis content.... Ciel ! que fait-il... ? étendu sur le sable... ! que veut-il à ses membres qu'il déchire... ? pourquoi, dans l'accomplissement de ses vœux, ses yeux peignent-ils la rage, & tour à tour mille sentimens de douleur profonde, dont l'impression feroit couler les larmes d'un riche même endurci... ? Zipéa, que veux-tu... ?

Il se relève. Il court. Il hallette. Il veut gravir au pied de la montagne immense ; la montagne s'élève à mesure que Zipéa monte. Il retombe , pleure & se tait. Ses forces renaissent , les tourmens avec elles. Une roche isolée est au milieu du désert ; Zipéa est sur la cime de la roche. Là , fixant le ciel à travers des pleurs ; là , les cheveux dressés , & les membres tords , longtems l'organe de sa voix n'exhale qu'un murmure sourd & des mots inarticulés. Il parle enfin & ses sons , avec peine échappés de ses douloureuses entrailles , portent un caractère aussi lugubre que ses paroles.

» Qu'ai-je fait... ? qu'ai-je cru , dit-il , d'une lamentable voix... ? Quoi ! point d'issue... ? C'est pour jamais... ! Hommes , mes freres , où êtes-vous... ? Si cette onde , dont le bruit m'importune , réfléchit un jour mes traits , quoi , ce seront donc là les seuls traits humains que je pourrai jamais revoir... ? Je suis donc à présent , comme si le ciel m'eût

m'eût fait seul au monde de mon espèce ; c'est-à-dire , comme un monstre aux yeux de toutes les autres espèces existantes ?... Hommes, mes semblables ! quoi ! je ne verrai plus un seul de vous !... & je l'ai voulu ! & j'ai cru que la voix des cieux me le conseil-loit !.... barbare insensé ! farouche aveugle ! malheureux que je suis ! Mes amis , mes parens , mes freres , hommes , femmes , enfans , mes ennemis , où êtes-vous ? O les plus grands de mes ennemis , accourez les premiers : que je vous pardonne , que je vous embrasse , & que le fiel de la haine sorte de moi par tous les pores pour n'y rentrer jamais. Mon frere ! arrive ; tu rougiras ; j'oublierai tout , & tu seras corrigé : je le suis bien , moi , de mon délire affreux. Mon ami... parjure ami.... ma maîtresse.... maîtresse parjure... oui , venez vous-même ; venez... oui , si vous ne m'aimez plus , aimez-vous , je vous unirai ensemble. Vous m'aimerez au moins par re-

V

connoissance ... Non , ne venez pas , vous m'avez trahi ... N'importe , rendez moi un être existant à qui parler , qui m'entende , que je voie , qui agisse , qui ne me laisse pas seul. O société ! O malheureux qui niez son empire ! regardez-moi ... »

A ce dernier mot , un sommeil de mort semble l'avoir abattu ... Un cri perçant l'éveille ; il se souleve ; il regarde ; il répond par un cri plus affreux & se précipite ... où ? ... dans les bras de cette maîtresse , non perfide , mais la plus tendre des femmes qui ont aimé , & habitante du même désert.

Le silence fut l'expression de cette reconnoissance. La laisser deviner , c'est la peindre. Que l'on sache seulement que l'ami de Zipéa , aveuglé un moment par un sentiment outrageant pour son ami , l'a dompté ; que sa maîtresse n'y succomba jamais , même au moment où Zipéa crut le voir. Que l'on sache encore que cette maîtresse désolée

lée d'avoir perdu son amant pour avoir cherché à consoler son ami, au lieu de l'aigrir, ne connoissant point de remède à cette perte, vivoit solitaire & souffrante, depuis un an, dans une grotte voisine de celle où le hasard avoit conduit Zipéa; tandis que son ami plus malheureux, puisqu'il avoit un remords, pleuroit ailleurs son ami & l'objet de son amour à la fois perdus pour lui. Que l'on sache que Zipéa, guidé par sa maîtresse, quitta son désert, fit abandonner le sien à son ami guéri & pardonné; que son frere méprisant l'or, qu'il arrosoit depuis long-tems de ses larmes, en centupla la valeur en le partageant avec son frere retrouvé; qu'une maladie, fruit des secousses trop violentes, attaqua Zipéa, fit trembler ceux qui l'entouroient, & lui-même (car on peut chérir la vie quand on retrouve un frere, un ami, & une maîtresse); qu'un Médecin, point Docteur, mais instruit, consultant la nature & chérif-

sant l'humanité , le guérit , lui demanda peu d'argent , & fut un ami de plus.

Zipéa redevint heureux & doux. La prospérité le rendit modeste & indulgent. Il sentit que les hommes pouvoient se corriger. L'étude des choses utiles en fit un citoyen recommandable. Des jaloux s'opposèrent encore à sa fortune ; son ambition fondée sur le desir de faire plus de bien , triompha. Il perça plus tard , mais perça. Quelques envieux même furent désarmés par la pureté de ses vues. Les autres se turent. Il les servit quand il leur crut des talens ; les méprisa , & les oublia même , quand il ne les vit qu'envieux ; finit par sentir que l'on se désespère toujours trop vite , épousa sa maîtresse , eut des enfans , connut l'amour du bien , n'en désespéra jamais , & vit sur tout que les hommes sont faits pour vivre en société.

DIX-SEPTIEME SOIRÉE.

Route de Bâle à Soleure.

IL N'Y a pas trente ans qu'on trouvoit plus d'obstacles à passer d'une province à une autre, qu'on n'en rencontre aujourd'hui en changeant de Royaume. Ce n'étoit qu'au péril de sa vie, ou au moins avec une perte énorme de tems, que le Gentilhomme pouvoit, il y a trente ans, cheminer, en voiture, de son Château vers celui de son frere. Aujourd'hui un char commode vous mene, par des chemins commodes, à travers les abîmes, disparus sous les mains de la vigilance & du commerce. Aujourd'hui vous voyagez plus en sureté chez vos ennemis, que vous ne faisiez jadis au sein de vos propres héritages.

Après l'avantage que retire le voya-

geur de la perfection des chemins ouverts dans presque toutes les parties de l'Europe, il naît de cette multiplicité des routes, une idée plus satisfaisante que la commodité même qu'elle procure.

La commodité du voyageur n'est rien : elle n'est presque que l'inconvénient de la chose, en comparaison des autres buts d'utilité grave, auxquels touche directement la perfection des grandes routes. En effet, quand les roches se hérisseroient encore à la rencontre des chars de la mollesse, quand moins d'hommes riches s'amolliroient dans des carosses, & qu'un plus grand nombre évertueroient, à cheval, leurs membres assoupis comme leurs âmes, il n'y auroit pas grand mal. Mais un bien réel, mais un bien d'où mille autres dérivent, c'est l'appel universel fait à tous les Commerçans de l'univers, par cette facilité des routes, & celle de l'échange des denrées qui la suit ;

c'est la chaîne de la société affermie , & étendue par le pouvoir des besoins mutuels, satisfaits par la commodité de cet échange ; c'est la multiplicité des rapports qui en naissent de peuple à peuple ; ce sont les préjugés nationaux étouffés , ou au moins affoiblis par le commerce des Nations ; c'est la douceur des mœurs, la perfection des arts & la paix. Un peuple fait rarement la guerre à un peuple avec lequel il commerce beaucoup.

Que n'est-il permis de regarder ces progrès de trente ans , comme l'annonce de plus grands progrès vers l'universel bonheur de l'humanité ! Pourquoi ne point croire qu'à la fin les hommes seront convaincus que , foibles comme ils le sont , une réunion suivie peut seule les rendre capables de quelque chose de grand & d'utile ? Pourquoi ne pas espérer , qu'une fois convaincus , ils se rendront à l'évidence pour leur félicité commune ;

qu'alors on verra s'échanger les pertuisanes sanglantes contre les bûches salutaires ; que les longs & ruineux paremens de nos citadelles ne revêtiront plus que de larges canaux navigables & bien empoissonnés , & que le salpêtre ne retentira plus dans l'air , que pour faire sauter le roc , émouffant le fer de la charrue , ou pour célébrer la fête des Rois pacifiques ? Mais en attendant , profitons des routes applanies & avançons vers *Soleure*.

Nous avons déjà quitté les bords du Rhin , & nous laissons sur notre gauche le chemin de *Zurich* & de *Lucerne*. Nous remontons la vallée du *Veidebach* , d'abord ouverte & cultivée , & où le mélange des prairies , des vergers , des vignes & des terres labourables , forme , jusqu'à *Liechethal* , un paysage aussi doux à l'œil , que récréatif à l'imagination. Une ville entourée d'une simple enceinte , mais remplissant toute la ca-

pacité de la gorge, annonce déjà au Républicain qu'il seroit téméraire de l'attaquer là.

La vallée se resserre, le paysage se rembrunit, l'âpreté du climat se fait sentir, & *Valbourg* se découvre.

C'est ici où les remparts de la liberté s'élèvent, & où la Nature les a cimentés de ses mains vigoureuses. C'est ici où des familles arrêteroient des armées, où tout répète au citoyen qu'il est invincible, tant qu'il ne voudra pas être conquérant.

De *Valbourg* au village de *Baalf-tatt*, le chemin suit les détours de la vallée, entre deux côtes d'une élévation prodigieuse, & hérissées de roches contrastantes avec le noir des ifs qui y trouvent à peine leur nourriture. O peuple brave ! ne te plains pas des roches qui t'environnent ; elles ne sont point arides ; l'olive de la paix y croît en tout tems.

C'est au dessus du village de *Baalf-tatt* que se trouve le Château de *Fran-*

kenstein, remarquable par sa situation. Un quartier de rocher, immense dans sa hauteur & dans sa surface, en forme à la fois la base & une partie des murailles, & annonce la difficulté des issues. Ce sont de ces restes échappés aux siècles de nos grands-pères; à ces tems où chaque possesseur étoit en guerre avec son voisin, & où le plus foible n'avoit de refuge que la cime des monts ou les cavernes, où le vaincu & le vainqueur craignoient également les esprits.

En sortant de *Baalstatt*, on remarque ce dont le courage rend l'homme capable, & comme quoi, avec du courage & de l'union, ce foible individu peut presque commander à la Nature. Cette chaîne énorme de rochers qui nous menace depuis *Valbourg* est, là, coupée à bras d'homme. Un chemin facile passe aujourd'hui où les chevres ne pouvoient gravir autrefois, & je suis fâché d'être obligé de convenir que tout ce qui

est grand nous vient des Romains. Cet ouvrage est en effet de César.

J'ai eu tort de parler si-tôt de ces grands ouvrages des Romains qui nous font rougir de la petitesse de nos projets & de la foiblesse de notre exécution. Ce n'est en effet qu'au second village des *Ecluses* que se trouve un monument respectable de leurs travaux. La coupure de la montagne près de *Baalstatt*, n'en est qu'un faible échantillon.

Il faut que ces mêmes Romains, par ordre de ce même César, aient ici enlevé une partie des rocs vifs de plus de cent toises de longueur, sur cinquante d'épaisseur, & autant d'élévation. C'est dans toute cette dimension qu'est coupée, en cet endroit, une des chaînes du Jura.

Il est impossible de s'étonner des conquêtes des Romains, quand on regarde ces genres de monumens où ils ont imposé un si grand caractère & un sceau ineffaçable, même aux

yeux de la postérité la plus reculée. Il est impossible que le peuple , qui fait abattre les montagnes qui le séparent d'un autre peuple , ne finisse , s'il le veut , par être le Conquérant de tous les peuples du monde.

Mais combien méritera plus d'éloges , combien sera plus vraiment grand le peuple qui , sachant abattre les montagnes , au lieu d'ouvrir leurs flancs pour aller conquérir des provinces , n'y pratiquera des passages , que pour rendre toutes les Nations sœurs , & permettre à toutes , en général , l'usage des trésors particuliers de chacune ! Où & quand ce peuple a-t-il existé ? Dans quels lieux , & dans quel tems existera-t-il ? Sans être moins ambitieux , nous ne sommes que plus foibles que les Romains.

Quittons les idées sombres avec les lieux sombres qui les ont fait naître. Heureux cent fois le voyageur qui , après avoir égaré ses yeux sous les noirs sapins de la gorge des *Ecluses* ,

les promene , en la quittant , sur le paysage enchanteur que l'immense vallon de l'*Aar* lui découvre. La scene change ; l'horison s'étend ; les Alpes glacées le terminent , & resplendissent aux rayons du soleil. Ce n'est plus la Nature en deuil ; ce n'est plus cette majesté sévère & terrible : c'est une veuve qui quitte son crêpe , & s'avance parée vers le Temple , pour recevoir un nouvel hommage des mains d'un nouvel époux.

DIX-HUITIEME SOIRÉE.

Du costume des femmes Suisses. Apologie des femmes en général.

DE Bâle à Soleure , de Soleure à Berne , par-tout de superbes chemins : par-tout des forêts de pins rappelant les bois des anciens Druides , leurs mysteres & l'empire de la superstition

dans tous les siècles : par-tout des montagnes formant les payfages , ou les enveloppant de leurs vastes chaînes : par-tout l'idée d'un peuple libre & sûr de rester tel : de toute part la fécondité , ou l'aridité vaincue par la culture ; l'abondance , ou du moins le besoin satisfait ; le luxe d'état , la simplicité domestique ; enfin l'image de ce bonheur , résultat précieux des loix sages , & d'une répartition moins inégale des richesses.

Mais avec de bonnes loix , de bonnes terres & un beau pays , ne manque-t-il rien au bonheur ? Les bonnes terres nous nourrissent ; les bonnes loix nous assurent la propriété de ces terres ; un beau pays récréé nos yeux. Mais l'ensemble même de ces jouissances porte dans l'ame un principe d'activité pour la sensibilité , premier don du ciel , & seul attribut qui empêche l'homme d'être tout-à-fait ridicule , quand il se croit un être privilégié. Mais ce principe d'activité

mis en action avec la sensibilité qu'il réveille , quel en est l'effet ? De nous annoncer qu'il nous manque quelque chose ; que notre cœur est vuide, & desire ; que la possession n'est rien sans le délice de la partager ; qu'il nous faut une jolie compagne. Un principe destructeur de la beauté , est donc un vice dans un Gouvernement ; les Suisses ont donc grand tort de défigurer leurs femmes par un costume aussi baroque.

Quand le ciel auroit prodigué les trésors de la Circassie aux Bâloises & Bernoises , je leur déficrois d'être belles avec le rare accoutrement qui les abâtardit & les déguise. Je parle des femmes du peuple , parceque j'ai le ridicule de croire que le peuple est quelque chose dans une nation.

Il n'est pas besoin d'entrer en Suisse par l'Alsace , pays du plus joli costume du monde , pour être choqué de celui des grosses Helvétiques. Il est tout-à-la-fois hideux & mal-sain. Dans l'intérieur de la France , j'ai été révolté

de voir les femmes des champs revêtues de la livrée dégoûtante de la misère. Dans les Cantons de Bâle, Soleure & Berne, j'ai vu, avec joie, l'aïfance permettre à la Villageoise l'achat d'une étoffe ample & solide; mais mon regret n'a pas été moins amer, quand j'ai vu la mal-adresse de la coupe & l'absurdité du dessein rendre ces habits aussi repoussans que nos haillons.

Habitantes des chalets paisibles du Jura, Nymphes des rives de l'Aar, quels charmes trouvez-vous à nouer de gros jupons au milieu de vos mamelles, & à meurtrir vos seins sous cette zone bisarre? Que veut dire cet amas circulaire de plis verticalement entassés, & multipliant les disgrâces avec les inconvénients physiques de toutes ligatures? Pourquoi faire ainsi remonter votre croupe jusqu'à la racine de vos épaules? Pourquoi interdire, par-là, à vos hanches le prononcé de ces voluptueux contours,

contours , de ces faillans arrondis , dont l'aspect rend le vieillard jeune , l'enfant adulte , & le moribond bien portant ? En vain ces vilains jupons descendent à peine à vos jarretieres ; vous êtes parvenues , à force de mal-adresse , à rendre , même un jupon court , désagréable. Je ne puis souffrir qu'une femme soit mal habillée ; j'aimerois presque autant qu'elle fût toute nue.

Quel regret de voir des attraits dégradés par le grotesque de la parure ! Quelle image contristante , que des charmes flétris par l'impression journaliere & douloureuse , quoiqu'habituelle , de mille garotements barbares , obstruant les sources où l'enfant va puiser la vie , & l'amant le bonheur ! N'est-ce donc pas assez de ce que le tems enleve , de ce que les infirmités naturelles ravissent ? Femmes , s'il est vrai qu'un arrêt terrible ne vous permet d'enrichir le monde d'un être de plus , qu'au prix d'un charme de

moins, s'il est vrai que le premier plaisir ébauche la première ride sur tous les fronts, du moins que les seuls plaisirs causent ces pertes, dont seuls ils dédommagent.

Ce qu'il y a de plus beau dans la nature, c'est une belle femme. Ce qui, dans toute la nature, est le plus différent d'une femme, c'est une femme qui n'est pas belle, tant qu'elle est jeune. Après les femmes, tout ce qu'il y a d'agréable, de riant ou de doux au monde, n'est fait que pour les parer, ou pour leur être offert en tribut. C'est pour leurs cols de lis, c'est pour leurs bras d'albâtre que la perle & le burgau chatoyants s'émaillent; c'est pour leurs écharpes que l'escarboucle étincelle; c'est pour leur sein que fleurit la rose, effacée par leurs joues. Si l'harmonie a des accords, c'est pour les chanter; si les fruits ont une faveur délectable, c'est que la bouche d'une femme dut en être rafraîchie; si nous avons un cœur, c'est pour le leur donner.

Cynique fourcilleux & vieilli qui m'écoutes & me frondes, tu ne te souviens plus que tu as pensé comme moi, tant que tu as senti. Toi, qui ne me crois que frivole, dis-moi, sans les femmes, que ferois-tu, en effet, du saphir que le soleil d'orient colore, des fleurs du printems, des chants mélodieux? Seroit-ce sur ta peau tannée que feroit bien un collier de rubis? ou dans tes cheveux gras, qu'une guirlande de roses seroit bien placée? Faudroit-il t'adresser les accords de sa lyre? Je ne dis pas à toi, mais à quel être au monde ces offrandes conviennent-elles, si ce n'est à une femme, ou à l'être qui les fit pour notre bonheur? Crois-tu ces arguments uniquement fondés sur les principes factices d'une société factice? Abaisse ton œil scrutateur; arrête-le sur les animaux, & tu verras si ces préférences, si ces soins délicats ne sont pas indiqués par la nature même. Suis-moi chez ce peuple ailé & domestique que tu nourris

& que tu dévores. Vois ce beau coq , étalant son plumage au milieu de ses compagnes. Ses facultés brillantes lui rendroient peut-être les soins délicats moins nécessaires ; sa stature & ses fonctions semblent annoncer une sollicitation de la faim , plus pressante pour lui que pour les poules coquettes qui l'environnent. N'importe, jette-lui les miettes de ta table , & regarde si la faim , excitée même par l'appât d'un mets nouveau , lui fera oublier ces soins que tu méconnois & qui sont des devoirs , comme des plaisirs. Vois-le s'arrêter dans sa course , si la moins belle de ses compagnes prétend la même prise ; vois son ergot lâcher la proie dont il s'étoit saisi ; regarde-la tomber de son bec entr'ouvert , si un regard ou le moindre cri de la femelle le sollicite. Prends des leçons , & conviens que tu es aussi loin d'être coq , que bon raisonneur.

DIX-NEUVIEME SOIRÉE.

Suite de l'apologie des Femmes.

O FEMMES ! sexe que j'adore , que j'encense , & que je sers , fut-il jamais des droits établis comme les vôtres ? Le charme de la vie , l'enchantement des jours , l'oubli des maux , toutes les sensations délicieuses , & la perfection de la faculté de les sentir , ô femmes ! voilà ce que nous vous devons , & voilà le moindre de vos titres à nos hommages : nous vous devons encore les vertus.

Est-il un être infortuné , pour qui cette vérité nécessite un commentaire ? Quest-ce que les vertus ? l'humanité ; la préférence de son bonheur au nôtre même ; quelque chose d'utile & d'extraordinaire à la fois ; *le plus* que le devoir. On définit la sagesse , son bonheur en soi-même ; moi je définis la

vertu, son bonheur dans les autres. Il y peut exister : il le faut pour qu'il soit bien pur , & vous seules , ô femmes ! pouviez nous apprendre que c'est là qu'il le faut chercher.

Sans vous , que serions-nous ? des égoïstes anthropophages , des tigres affamés , ayant pour Dieux uniques la soif & la faim , & suppléant aux griffes qui nous manquent , par une intelligence plus cruelle , si vous ne la dirigiez pas. Sans vous , nous n'aurions , de notre caractère , que l'âpreté , sans l'énergie ; la pitié trouveroit un triple bronze autour de nos entrailles , & la lâche peur toutes les issues de notre ame ouvertes. C'est vous qui , sur notre poitrine , placez l'égide du courage , & dans notre cœur un écho qui répond aux cris des malheureux. Ce cœur seroit de fer sans vous. C'est dans vos yeux de flamme que ce fer s'amollit ; vous seules le modelez pour le bonheur & pour la gloire.

La valeur naît avec l'amour. Voyez

l'enfant ; il est timide , & la feuille, qu'agite le vent du soir, le fait trembler au déclin du jour dans un bois, où bientôt il bravera la foudre & les monstres, en volant aux pieds d'une maîtresse.

Point de vertu, point de courage sans la sensibilité; & le premier rayon qui féconde ce germe précieux dans notre ame, échappe toujours des yeux d'une mere sensible. La tendresse maternelle ébauche ce que l'amour achève ; mais dans tous les âges , c'est toujours à une femme que nous devons ce que notre âge nous permet de plus doux. Les femmes nous apprennent à tout mériter , & doublent le prix de tout ce dont elles nous ont rendu dignes. Combien un laurier reverdit aux pieds d'une maîtresse ! La première fois qu'une belle femme, au lieu d'un beau gouvernement, sera le prix d'une victoire , que de grands Capitaines on verra naître ! sur-tout si l'or du Gou-

verneur vient à ne plus suffire pour obtenir une belle femme.

Oui, femmes, si vous étiez ce que vous devez & pouvez être, le nom de *Déesse* seroit de trop dans la langue, ou ne seroit que votre synonyme. Vous à qui l'on doit les vertus, ne vous rendez donc jamais le prix du vice. Vous, trésors du monde, fleurs de la société; vous, Reines, cessez donc d'accorder aux plus vils de vos esclaves, le droit de devenir vos maîtres pour de l'or volé, ou même légitimement acquis. Au-dessus de tout ce qu'on peut vous offrir, au-dessous de tout ce que vous osez prendre, que l'on vous donne tout, qu'on ne vous paie jamais. Du plaisir pour de l'argent! une femme pour de l'or! affreux contraste! incohérence horrible! un préjugé ridicule, barbare & vain, met pour vous, au rang des crimes, le plus doux des plaisirs. Le deshonneur n'est pas d'avoir des amants, mais d'en

avoir un seul deshonoré. Un lâche qui baise votre main a terni tous vos charmes ; un mortel tendre , humain & brave , par le plus vif usage de vos faveurs , rajeunit vos attraits. Vos cœurs s'épurent ensemble , & le ciel & les hommes d'accord applaudissent à vos félicités. Chassez le vice , l'orgueil , la bassesse , l'intérêt , la lâcheté. Couronnez les vertus , les talents & les arts. Que le titre d'amant soit une sanction de tous les titres de l'honnête homme. Faites des Héros & des gens aimables : ils deviennent si rares les uns & les autres ! La faute en est à vous. Soyez tendres , douces , parées , gaies , simples ; la société sera charmante : (je dis plus) le Royaume sera florissant ; la France redeviendra la France : (je dis plus) tous les Européens voudront devenir François.

Femmes , c'est sur la cime d'un mont immense que je vous vante , pour que l'on m'entende de plus loin. Mon corps a plusieurs ans à rester

jeune ; mon cœur le fera toujours ; je vous adoreraï toute ma vie : toutes je vous encense , & n'en aimerai jamais qu'une seule.

VINGTIEME SOIRÉE.

*De Berne , & des progrès infailibles
du luxe chez toutes les Nations réunies en société.*

LA ville de Berne s'éleve au centre du pays qui porte son nom. De toute part environnée de montagnes de toutes les teintes & de toutes les grandeurs , elle occupe une longue presqu'isle que la riviere d'Aar forme en son cours. De tous côtés, les flots la défendent & l'embellissent. Des arcades symmétriques ornent une rue spacieuse qui la traverse dans sa plus grande dimension. De beaux édifices la décorent , & de plus superbes che-

mins , où l'art a fait disparoître les obstacles d'un sol montueux , partent de ce point central & se dirigent vers toutes les villes à vingt lieues à la ronde.

Là , des bastions & des courtines sont gardées par des soldats citoyens. Les revêtements bien entretenus ne permettent pas de découvrir là , comme ailleurs , la misère de l'Etat dans les remparts mêmes , destinés à soutenir la gloire & la puissance de l'Etat. On est étonné de trouver dans l'arsenal d'un peuple pacifique , un amas de trois cents pieces de canon , munies de tous leurs agrêts , & des armes pour quarante mille combattants ; mais , *si vis pacem , para bellum* , est une devise trop sage , pour qu'un peuple sage ne la grave pas chez lui.

Après le titre de République , une des choses qui m'a le plus rappelé l'ancienne Rome dans Berne moderne , ce sont les bains qu'elle renferme , & sur-tout les facilités qu'ils of-

frent aux amateurs des galanteries hardées. Cet établissement seroit charmant sans la découverte du nouveau monde. Le café exhale un délicieux parfum ; les sucres de la canne sont bien doux ; c'est une belle chose que l'indigo ; mais renoncer au moka , au sucre & aux habits bleu-de-Roi , à condition que toutes les jolies baigneuses se porteroient bien , me sembleroit un excellent marché à conclure.

A mon passage à Berne , la structure de deux monuments , bien peu analogues , occupoit les Architectes du Canton : on bâtiſſoit une halle au bled & une salle de comédie. D'une part on voyoit les jeunes Républicains & les jeunes Républicaines presſer les travaux du nouveau Panthéon ; de l'autre les Magnifiques Seigneurs du Conseil , graves , prévoyants & vieux , promenoient leurs méditations ſtoïques. Ils jettoient un douloureux regard ſur ces colonnes Corinthien-

nes , destinées à soutenir le Temple de Thalie & , selon eux , à ébranler celles de la République. Malgré le front sourcilleux & magistral des Cantons Helvétiques , je voyois travailler à force à la salle de comédie , & négligemment à la halle aux bleds ; je me crus un moment de retour en France.

Bientôt je revins de mon erreur , & achevai de me convaincre que la plus grande de toutes , seroit de ne pas croire les hommes par-tout essentiellement les mêmes ; par-tout avides des nouveautés ; par-tout pleins d'amour propre & suppliciés par la privation d'une jouissance possédée par un autre ; cette jouissance fût-elle triste , douloureuse , même quelque chose de pis.

Comme une Nation n'est composée que d'hommes , rien ne ressemble , plus qu'un homme , à une Nation. C'est un corps plus petit ou plus grand ; mais c'est toujours un corps mu par les mêmes ressorts & par

les mêmes principes. Une Nation envie les spectacles d'une Nation voisine, comme un homme à Paris envie le carrosse de son voisin. De cette jalousie, assez naturelle pour être incorrigible, s'ensuit une existence forcée pour chaque individu, & ensuite pour chaque Empire. L'homme qui a mille écus de rente, rentre chez lui éclaboussé par l'homme riche de cent mille livres de revenu, & se fait faire un char. La Nation dont toute l'étendue ressemble à une Province d'une autre Nation, entire d'abord des bonnets de blonde pour ses femmes, & incessamment après fait construire des salles de spectacles à son instar. Mais, à leur tour, l'homme aux cent mille livres de rente, & la Nation aux grandes Provinces, forcent de luxe pour conserver l'une & l'autre la distance flatteuse qui les séparoit de leurs voisins imitateurs. D'où il s'ensuit que parmi toutes les Nations du monde, il n'y a peut-être

pas une seule Nation, ni un seul homme qui soit au pair entre ses reveuus & ses dépenses.

Tout le monde est donc ruiné ? Personne au contraire, par la raison même que tout le monde l'est à la fois. L'Académie Françoisse donnera encore longtems la question du luxe à décider dans une ode, avant que ce problème soit en effet résolu.

Est-il donc impossible de rendre les particuliers & les Nations plus raisonnables ? Oui, sur cet article. — Pourquoi ? — C'est que vous ne leur persuaderez jamais qu'ils se ruineront sans ressources, & que toutes les fois que l'espoir d'une nouvelle fortune se joindra au plaisir de consommer celle que l'on possède en jouissances agréables, il est clair que l'homme jouira & dépensera sans bornes pour jouir plus.

Un homme mange son bien ; mais c'est que selon la somme de ses talents ou de ses forces, de son courage ou

de sa bassesse , il conserve , sans s'en douter , au moment même où il se ruine , l'espoir de mettre à contribution les besoins des autres , les goûts ou la pitié de ses concitoyens. Il se rendra utile ou importun , exigeant ou mendiant , séduisant ou redoutable. Si la fortune ne repoussoit pas plus que les bras , on ne verroit pas plus d'hommes se ruiner , que d'hommes se manger les poings. De son côté , la Nation dont les finances s'altèrent , espere une guerre heureuse ou un traité de commerce avantageux , & se ruine en attendant l'un & l'autre.

Ce méfordre universel tient encore à une autre cause : on l'oublie toujours , parcequ'elle est trop voisine. Cette cause agit sur nous sans cesse , même sans que nous nous en appercevions. C'est le souvenir tacite de notre droit originel & commun à toutes les possessions. L'homme social a renoncé à une partie de ses droits pour
s'assurer

s'assurer la jouissance des autres , & c'étoit le seul bon marché qu'il eût à faire. Mais comme, dans ce traité, chaque homme est sensé avoir fait un égal sacrifice , en faveur d'une égale jouissance , dès que l'homme apperçoit une infraction trop choquante à cet article important du contrat, il est tenté de le rompre. Or , comme cette infraction est singulièrement commune , l'homme en est singulièrement choqué. De-là une lutte continuelle de la part de chaque individu contre l'ordre général. Trop foible pour lutter de force , il lutte d'adresse. Faute d'être fort , il devient fin & souvent frippon : regardez plutôt.

Mais la source constante & vraie , d'où sortent & où s'alimentent le luxe, les arts, leur jouissance, & leur abus, c'est ce desir d'un mieux, qui marque toutes les secondes de la vie , celles où l'on jouit , comme celles où l'on souffre. C'est ce desir , tourment de

L'homme & sa consolation , puisqu'il est inséparable de l'espérance. C'est cette sollicitation active qui porte incessamment vers tout ce qu'on ne connoît pas , & , si souvent conduit , du plaisir à la douleur , par l'attrait d'un plaisir plus grand. C'est ce sentiment inquiet & curieux qui désole , occupe , console , abat , ranime , préside à l'existence humaine & la caractérise. A lui seul sont dus les progrès , les déclins des Empires & de tout ce que l'homme a fait. En vain le misanthrope se récrie sur les ouvrages que le luxe & les arts enfantent , sur la distance immense qui les sépare & les distingue de l'ordre primitif des choses ; ce desir d'un mieux , dont nous parlions toute à l'heure , criera plus fort que le misanthrope. C'est à sa voix que le luxe & les arts inventeurs hâteront leurs progrès , & les marqueront par des nuances insensibles , mais contiguës. L'homme , las de s'accroupir sur

la terre ou dans la fange, élèvera une pierre brute pour s'asseoir dans une attitude plus commode. Bientôt il façonnera un bois léger, à peu près dans les mêmes dimensions, pour avoir un siege à la fois commode & portatif; bientôt il le couvrira de la peau d'une bête sauvage, pour qu'il offense moins ses membres fatigués. Incessamment les crins des quadrupedes domestiques, ou le duvet de l'oiseau qui vole, le rembourront d'une façon plus sensuelle encore. C'est ainsi que le sofa voluptueux, où se repose aujourd'hui Phriné, dut nécessairement avoir lieu avec les siecles, du premier jour où un homme s'assit sur le quartier d'une roche déserte. C'est ainsi que sont nées & doivent naître les manufactures de bure grossiere, de drap fins, de gazes légères & de métaux filés en étoffe avec la soie. Ainsi parurent successivement & nécessairement Jodelle, Garnier,

Y ij

Hardi (a), Corneille & Voltaire. Ainsi les loix somptuaires s'aboliront à Geneve, en Suede, à Luques; & Berne aura des comédies.

Y a-t-il grand mal à tout cela? Sans doute, répondez-vous, car vous serez la proie du premier peuple brut & nerveux qui viendra vous attaquer. — Fort bien. Mais quand tous les peuples du monde auront des comédies & des boudoirs (comme cela est infaillible), quel sera le vainqueur? Ils se retrouveront tous au pair, & auront tous des jouissances de plus. Voilà les Russes qui ont pris Cracovie d'assaut, il y a deux ans, sans piller ni violer; vous voyez bien clairement que voilà les peuples du Nord qui perdent leur

(a) Fondateurs de l'Art dramatique vers le milieu du seizieme siecle, c'est-à-dire Auteurs des farces grossieres des *Myſteres*, *moralités* & *sottises*, premiers spectacles de la Nation. Ce brave Alexandre Hardi, dont il est ici parlé, fut auteur de huit cents pieces de théâtre, toutes excellentes, comme on s'en doute.

nerf comme les autres. Disons leur férocité , & gardons-nous de croire, que si l'abus des arts les fait conspirer à la mollesse & à la corruption des mœurs, il n'est pas possible de les faire servir à la gloire des Nations, comme aux charmes de la vie privée.

Suisses , Russes , François , hommes, ayez des spectacles ; mais que leur morale soit pure & point pédante ; vous serez plus sensibles, moins ennuyés & non moins braves. Ayez des Sculpteurs , des Peintres & de belles étoffes ; mais que les citoyens utiles puissent seuls posséder l'argent avec lequel on a des tableaux, des statues & de beaux habits. Croyez enfin que pour être heureux, il faut éviter également le vice & l'ennui.



VINGT-UNIEME SOIRÉE.

De l'Oberland , ou Haut Pays. Du Staup-bach , ou Ruisseau de Poufsiere. Des Montagnes glacées.

QUITTONS les villes ; les hommes les ont faites , toutes se ressemblent. Revoyons les champs. Ne nous laissons point de parcourir les monts toujours variés , toujours pittoresques , toujours marqués du grand sceau de leur Auteur.

Depuis des mois , chaque jour j'ai vu quelque chose de neuf & de sublime , j'ai regardé la Nature. Depuis des mois , les Alpes , leurs glaces , antiques comme elles , forment l'horizon qui m'éblouit , & encadrent tous les tableaux que mes yeux contemplent. Des flots de lumière , sans cesse réfléchis par ces colosses d'albâtre , par

ces masses d'éternelles neiges, rapprochant les objets à la vue, me trompent sans cesse sur leurs distances. Je marche vers les fondements du globe; je brûle de fixer de près leur structure, de porter la main sur les bases du monde: je crois les toucher; mais les soleils levants & couchants se renouvellent; je marche toujours, & le but semble toujours s'éloigner.

Ne pourrai-je vous atteindre, monts énormes, témoins du cahos, monts antidiluviens, seuls ports assurés pour l'homme & tous les êtres, dans ces révolutions renouvelées des universels déluges que vous précédâtes, que vous reverrez, & qui n'ont point formé votre substance inaltérable? Eternels & vrais laboratoires de la Nature (a),

(a) Sans vouloir établir aucun système, ni me donner les airs d'analyser ceux que des gens que j'honore beaucoup ont accrédité, je dirai seulement qu'en général les Naturalistes reconnoissent assez volontiers trois sortes de montagnes. 1°. Les anciennes ou antidiluviennes, disposées en chaînes formées par des masses de

où les métaux s'étendent en filons ; où se condensent, avec les siecles, ces prismes radieux que le soleil pénètre de toute sa flamme, l'eau de toute sa limpidité, & où les trésors des couleurs se déploient avec tant de profusion pour les délices de la vue ; fourneaux, où se fondent les crystaux enflammés, épurés, durcis par les périodes redoublées des vingt-cinq mille neuf cents vingt ans (a), ouvrez-moi

roches contiguës, & les seules où l'on trouve des mines en filons. 2°. Les montagnes formées par l'irruption des feux souterrains, & assez faciles à distinguer par la disposition concave de leurs sommets. 3°. Les montagnes disposées par couches paralleles de diverses matieres, & fruits des alluvions renouvelées.

(a) Les Anciens ayant eu quelques idées confuses de la précession des équinoxes, depuis qu'Hipparque eut le premier remarqué parmi eux que le soleil ne se levoit plus au printems dans les mêmes signes où il s'étoit levé dans une antiquité plus reculée ; les Anciens, dis-je, avoient à la suite de cette découverte, composé la grande année du monde de trente-six mille années, en supposant, par un faux calcul, que le mouvement du pôle étoit d'un degré par siecle. Newton, en profitant des anciennes observations, a rectifié l'erreur, & a prouvé par des supputations plus justes & assez généralement reçues, que cette période n'est en effet que de vingt-cinq mille neuf cents vingt ans.

vos âtres brûlants , vos cavernes sans fond ; donnez à mes yeux la force de les fixer , à mes pieds celle d'y descendre ; satisfaites mon desir infatigable de connoître ; laissez-moi voir , puisque j'ai des yeux ; comprendre , puisque j'ai une intelligence ; raisonner , puisque la raison est mon partage , & doubler ma piété avec ma reconnoissance.

Quel plaisir pour l'homme de remonter à la source de quelque chose ! Que la connoissance d'un principe quelconque est satisfaisante ! Il est un charme inexprimable , attaché à la vue de l'infini dans tous les extrêmes. L'homme curieux , pénétrant , ignorant , vain , si l'on veut , ne voit point , ne connoît pas , sans ravissement , ce qu'il y a de plus petit ou de plus grand , de plus récent ou de plus antique , de plus beau ou de plus effroyable , de plus enfin dans quelque chose.

C'est ce qu'il y a de plus grand de plus antique que je vais voir.

Ce que je vais voir fut de tout tems. Rien de plus haut , dans le continent que j'habite , que les lieux où je vais monter. Je dominerai les orages & les volcans. C'est à mes pieds que prendront leurs sources tous les fleuves qui s'épanchent à cent lieues de moi. Les torrents fourmilleront avec les phénomènes. J'habiterai la patrie des aigles ; ma pensée surpassera leur vol ; chaque pas sera marqué par un prodige.

Si j'inventois , j'aurois tout dit ; la stérile fécondité d'une imagination fabuleuse ne me fourniroit plus que d'oiseuses répétitions. Je verrai , je dirai ce que j'ai vu , je serai neuf & inépuisable. Les idées se renouvelleront avec les objets , la langue s'enrichira avec les idées.

Déjà la difficulté de la route annonce la nouveauté des lieux que je veux parcourir ; elle double l'attrait du voyage. Si j'interroge sur leur géographie , l'embarras des réponses m'ap-

prend que ces lieux sont étrangers aux peuples du pays limitrophe , comme à moi même. Le mortel , froid & ignorant , naît & meurt près d'eux sans les connoître ; tandis que de l'extrémité des Royaumes , le mortel curieux , éclairé ou jaloux de l'être , accourt & y pénètre.

Il faut quitter ses chars commodes & renoncer à en trouver d'autres. Dans ces déserts, ils sont aussi inconnus qu'ils y seroient inutiles. Un cheval est un luxe , dont il faut également que le voyageur désespere. Ce n'est qu'à l'aide des facultés naturelles & isolées de son individu qu'il peut , là , suivre les recherches de la Nature.

Une chaîne de lacs profonds semble encore défendre au loin l'approche de ce sanctuaire formidable. Il faut s'embarquer pour parvenir au sommet des hautes montagnes , & déjà je navige sur des flots , dont le niveau ne seroit pas atteint par nos plus grands

édifices , vingt fois entassés les uns sur les autres.

La température change ; la qualité de l'air participe déjà des monts glacés que j'approche. Je crois frapper aux portes du temple de l'hiver. Le total de l'horison retréci , acquiert une teinte sombre & sévère que la nouveauté seule empêche d'être affligeante.

Ces immenses glaciers que je découvrais à quatre-vingt lieues de distance , qui se développoient en longs rideaux de toutes les nuances primitives , & dont l'impression astringente se fait sentir , ont disparu ; l'œil est à présent trop près d'elles pour les voir encore , les monts rapprochés qui m'environnent les dérobent. Je ne les reverrai qu'en les touchant , ou , si je les apperçois momentanément dans ma route , c'est lorsque la direction des vallons que je parcours , le permettra par hasard.

Quel intérieur effroi porte à l'ame le bruit monotone des grandes eaux ! Ici les échos enchaînés y répondent & le perpétuent. Que de blocs immenses croulent & bondissent des sommets dans les vallées ! Que de marbres entassés multiplient ces cascades ! Ces monts entiers sont des marbres. Que de vastes ruines ! Quel beau tumulte ! Que ces rochers sont vieux ! Que ces torrents tombent de haut !

Cessons de peindre & d'affoiblir. Le verre multiplicateur, dirigé sur la plus grande copie de ces grands modèles, les défigure encore & les réduit. Disons des faits ; citons les dimensions : que celui qui nous lit, les compare aux objets connus ; & pour atteindre, en idée, la réalité des objets qu'il compare, qu'il donne à son imagination le plus énergique de tous les élans.

Nous approchons de *Lauterbrunnen*. La renommée d'un phénomène nous y conduit. Ce phénomène, avoisiné par mille autres, est plus connu,

parceque quelques-uns de ses effets mêlent, à l'étonnant, des sensations agréables qui n'échappent à personne. Ce phénomène est la chute du ruisseau du *Staup-bach*, en François, *Ruisseau de poussiere*, chute perpendiculaire de mille cent soixante pieds de hauteur ; chute égale à la hauteur de nos tours les plus hardies quatre fois multipliée ; trajet pendant lequel la masse d'eau, élançée de la cime d'un escarpement concave, se pulvérise durant tout l'intervalle de cette concavité, donne au ruisseau le nom qui exprime cet effet physique, & se réunit au pied du mont en nappe bouillonnante, où, tant que le soleil s'élève sur l'horison, se reproduit une iris perpétuelle que l'œil a peine à fixer (a).

L'homme qui, contemplant ce

(a) Ces mesures ont été prises cent fois, & la variation dans les résultats n'a jamais porté que sur la quotité de la fraction de soixante pieds.

prodige , s'étonne de sa grandeur & cherche à étendre l'idée de l'Auteur ou de la cause , en proportion de son étonnement ; cet homme doit être bien surpris , bien confus , bien exalté , s'il se rappelle , ou s'il apprend qu'au septentrion de l'Amérique sort du lac d'*Erié* un fleuve large d'une lieue entière , & renouvelant le même prodige avec tout ce que les vastes proportions de son volume peuvent y ajouter. Que deviendrait-il , cet homme , à la vue du *Niagara* tombant avec le bruit de vingt tonnerres & élevant jusqu'aux nues son écume & ses brouillards ? Au retentissement formidable de ces vagues amoncelées, on verroit le Physicien agenouillé près du superstitieux Iroquois. Tout ce que le Physicien pourroit de plus que le Sauvage , seroit de croire plutôt qu'il est d'autres torrents étant au *Niagara* , ce que le *Niagara* est au *Staupbach* ; que ce que nous voyons de plus énorme dans notre courte planète ,

n'est peut-être qu'un pouce pour toise des objets des planètes voisines , & que dans la succession infinie des mondes , l'être foible , qui se croit Roi de celui-ci , ignore si nos géants ne sont pas les pignées , & nos vastes monts les collines (a).

VINGT-DEUXIEME SOIRÉE.

Des Montagnes glacées plus particulièrement , & du Grindelvald.

A CHAQUE pause de ma marche , je crois qu'il n'est rien de plus haut , de

(a) Par-tout où les hommes ont pénétrés , l'actif intérêt les a suivis. On en va voir un exemple , qui , par sa singularité , mérite qu'on le rapporte. Le long de tous ces escarpements à pic & élevés à une hauteur effrayante , il existe de distance à autre , de petits saillants étroits , dangereux pour les chamois mêmes qui y gravissent , mais dont l'abord ne sembloit au moins réservé & possible qu'à eux. Le desir du gain les a rendu pratiquables aux avarés Chasseurs de ces animaux. Pour s'y maintenir , malgré le glissant du roc & le peu de surface qui leur est offert , ils se font diverses coupures à la plante des pieds , afin que le sang qui en coule , les affermisse dans leur marche.

plus

plus grand , de plus horrible que ce que je vois. Je fais un pas , nouvelles horreurs , gradation nouvelle dans le gigantesque des tableaux. La Nature ne se lasse point , & mon étonnement se fatigue. Ce que je vois est si grand , que mon imagination vaine n'ose rien au-delà. Cependant ce que j'ai vu s'abaisse devant ce que je vais voir ; & ce que je vais voir , doit s'abaisser devant mille autres masses , qu'il ne m'est pas réservé de connoître.

C'est ici que la Nature est sévère. C'est ici que son front sourcilleux intimide le regard. C'est ici qu'elle se montre dans sa plus formidable majesté. Quand elle sourit ici , elle est comme ailleurs quand elle tonne.

Qu'ici les ruines abondent ! Qu'ici les hommes sont rares ! Eh ! qu'y feroient-ils , grands Dieux ? Que feroient-ils sous cette atmosphère glaçante & à la fois épaisse par les brouillards éternels ? Que feroient-ils sous ces nuages , s'évaporant avec continuité

des sommets , comme la fumée s'exhale sans cesse des fourneaux alimentés du Forgeron ?

Soleil qui vivifies tout , Soleil sans qui la seve est oisive dans les canaux , & le sang dans les veines , vainement tu parcours l'orbite immense où tu roules ; tu ne t'élèves pas assez haut pour descendre dans ces vallées. L'hiver t'y brave. Non content de te braver dans ces ténèbres , il élève , malgré toi , son trône jusqu'aux nues , & t'y brave encore aux yeux du monde. Vois ces glaçons , jusqu'où ne montent jamais les vapeurs que tu attires : tes rayons viennent se briser contre eux ; ils s'en colorent pour s'embellir , & ne fondent jamais. Ils s'empourent de tes feux , ils étincellent de ta lumière , comme pour montrer de plus loin ta défaite , comme pour montrer à tout l'univers à la fois , que toi-même , Soleil , tu n'en es pas le Dieu véritable.

Enfin , les voici , ces antiques fri-

mats condensés par les siècles ; ces amas immenses & bizarres d'eaux , devenues pierres. Je les vois : mon visage se ride à leur reflet glaçant ; ma main touche leur base ; mon œil fixe leur cime , & mes pieds gravissent péniblement sur leur surface.

Vus de loin ou de près , comme les objets changent ! Sont - ce là ces longs rideaux chamarrés que je voyois de cent lieues de distance se dérouler autour du monde , & déployer les trésors du prisme sur un fond pur , comme la neige horizontalement étendue dans nos jardins ? Ces remparts d'albâtre , que je croyois polis comme la surface d'un ruisseau , ces blocs gigantesques , que de loin je croyois presque diaphanes , de près , ne m'offrent plus que des masses raboteuses , que des glaçons noircis par les ombres de leurs sommités inégales , surmontés par d'autres glaçons & cavés par des antres , dont un verd sombre défine les larges soupiraux. O glaciers

éternelles , qui de loin donnez un si beau cadre à la Nature , que de près vous êtes horribles ! Diamants monstrueux qui de loin me sembliez une écharpe resplendissante du globe , vous ne m'offrez ici qu'horreur , effroi , désastre , bouleversement. Ciel ! que nos yeux nous trompent ! & que nous sommes heureux d'être trompés ! Si nous voyions les objets ce qu'ils font ; si la Nature , par un don funeste , attachoit la vertu microscopique à l'œil de l'homme qui se plaint de voir mal , que deviendrait-il , grand Dieu ? Le plaisir de voir seroit pour lui le supplice. L'objet qui charme à présent sa vue l'effrayeroit. Chaque regard lui découvreroit des monstres dans la fleur qu'il respire , & des phalanges de serpents ailés dans chaque bouffée d'air qui va rafraîchir ses poumons. Malheureux homme qui te plains , vois ta maîtresse : elle est belle ; la peau la plus douce appelle tes baisers & recouvre mollement pour toi

les plus délicieux des traits. C'est sur le tissu le plus délicat des pores les plus fins que te semble fondu ce doux mélange de pourpre & de neige qui t'enchanté. A cette vue, le desir te parle, ton sang brûle, tu vas jouir..... Arme ton œil enflammé d'une loupe véridique & vois des cavernes sur cette joue de rose, vois de longs poils se hériffer sur ce teint si beau, vois désenchanté, instruit & malheureux.

Ces pensées m'accompagnoient, errant aux pieds des monts glacés du Grindelvald. Je cessois de regarder pour réfléchir, quand tout à coup un bruit semblable à cent foudres fait gémir les rochers & mon ame. Du plus haut de la montagne un glaçon, égal en volume à trois palais de Rois, s'affaisse. Il pèse avec un fracas terrible sur les glaçons qui le soutiennent. Il est à deux lieues de hauteur & à une demi-lieue de distance. Il se détache, il bondit, la terre tremble, une raréfaction étouffante s'éta-

blit dans l'atmosphère ; ma poitrine est douloureusement comprimée , & je crois que les lobes de mes poumons n'ont plus d'air à respirer. A chaque bond du colosse, il se divise ; un nuage monte au ciel , un autre m'inonde ; les glaçons choqués font feu , les pins tremblent sur les monts voisins ; je crois la Nature entière ébranlée ; je regarde & mes yeux ne découvrent pas même une altération sur le théâtre de cette révolution formidable. Tout cela est la vérité nue , mais vue & sentie.

VINGT-TROISIÈME SOIRÉE.

Sentiments d'une ame forte dans les déserts.

IL n'est pas de position où l'homme ne doive désirer d'être , ou d'avoir été un moment. Je n'en excepte pas les

plus douloureuses. J'ajoute seulement, pourvu qu'elles n'entraînent pas de suites permanentes ; & cela posé, ce sont les plus violentes que je préfère. Ce sont alors de précieuses épreuves, des essais de ses forces, dont les résultats portent à savoir rigoureusement ce que l'on vaut, &, en dépit qu'on en ait, à agir un peu plus en conséquence. C'est un creuset où notre ame s'épure, se réduit à sa valeur intrinsèque, & où disparoît l'alliage de l'amour propre, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

O la grande & belle leçon, que celle de la douleur, que celle de ces chocs violents, où le trait caractéristique s'élance ; où rien de ce qui fut préparé n'a lieu ; où s'opere tout ce qu'on n'attendoit pas ; où l'ame sort de ses gonds ; où l'on est ce que l'on est, ni plus ni moins ; où le lâche est lâche & ne peut le cacher ; où l'homme vigoureux jouit de ses forces, &

goûte, sans mélange, la joie noble & permise de s'en applaudir !

Voilà comme le Philosophe peut vouloir être témoin d'une bataille, ou jouet d'une tempête. Il veut voir si, quand les bronzes tonnent, ou quand les gouffres s'entr'ouvrent, son cœur ne bondit pas trop haut ; si les serpents de la crainte ne se ceignent pas trop étroitement autour de sa poitrine ; si les vils fers de la peur ne garottent pas ses membres ; si son œil ouvert conserve la faculté de voir, son ouïe celle d'entendre ; s'il est supérieur, égal ou moindre que l'homme qui tremble & pâlit à ses côtés ; enfin s'il ne craint pas trop la mort pour se donner la peine de vivre.

Mais l'épreuve n'est pas encore suffisante. Sur la flotte ou sur le champ de bataille, il y a trop de témoins. Les drapeaux, les étendards, les tambours, le laurier attendu, la honte redoutée, sont autant d'accessoires,

autant de cuirasses & de plastrons factices , dont l'homme se revêt , & qui l'empêchent encore d'être absolument lui-même. C'est lui seul , c'est lui , dépouillé de tout ce qui n'est pas lui , que je veux voir.

Cette ame forte , cet homme vigoureux , c'est au fond des déserts que je le place ; c'est dans l'empire de l'aridité , du cahos & de la solitude que je le livre à ses seules facultés physiques & morales. C'est l'homme social & fort que je transporte dans ces antres ou sur ces monts inhabités par l'homme social & par le sauvage à la fois. Là , je le laisse , l'abandonne , & planant sur les aîles de la pensée , je le suis de loin & l'étudie.

Que fait-il ? Il regarde , s'étonne ; il s'applaudit du sentiment universel de terreur que ces lieux inspirent. Il y trouve enfin à combattre quelque chose digne de lui.

Miné par les torrents , un rocher , qui touchoit la nue , en tombe ; il

roule la destruction. L'intrépide le voit, le suit de l'œil, fait les pas qu'exigeoit la prudence, n'en ajoute pas un pour la peur. L'air se comprime, le colosse passe, détruit tout, & respecte le seul être qu'il n'a pas ému. Un volcan s'allume, il vomit. Les flots de laves embrasées découlent; leurs courants se multiplient; tout sèche, tout brule. Avancer, ou fuir, c'est la mort: l'homme ferme reste en place; il est sauvé.

Cependant, fatigué de son propre effort, ses nerfs & son cœur se détendent un moment. Il tressaille & s'indigne de tressaillir. Il a bronché & se méconnoît. Il se recherche & se retrouve.

Alors, pour se raccommoder avec lui-même, pour se rendre à son estime, à son orgueil, si l'on veut, mais à son orgueil soutenu & légitime conséquemment, il se compare, il songe aux hommes qu'il a connus. Il se dit avec raison: Ils auroient tous trem-

blé , je n'ai été qu'ému ; ils eussent tombé , à peine j'ai fléchi ; si j'ai senti la crainte , parceque je suis homme , j'ai vaincu la crainte & le danger , parceque je suis homme & brave. Alors ce qu'il lui en a coûté d'efforts , loin de l'humilier , lui fait mieux sentir ce qu'il a fait , & il reprend un juste orgueil avec une juste estime de sa vertu.

L'effroi , sans doute , à la vue du péril , est le sentiment naturel à l'homme. Le courage qui le lui fait braver , ploie donc l'ame de l'homme en sens contraire : mais de ce plis contraire même naît cette force immuable & irrésistible du courage ; comme l'arc du sauvage tient son élasticité de la direction inverse donnée au bois qui le forme.

Je voudrois le voir cet homme vigoureux , du fond de ces déserts , où tout lui manque , où il supplée à tout ; où tout le menace , où il brave tout ; je voudrois le voir de-là interpeller

les individus arrogants qu'il a connus dans la société. Je crois le voir se rappeler leurs coups d'œil avilissants, leurs gestes dédaigneux, leurs outrages, dont ils ne doivent l'impunité qu'à tout ce qui n'est pas eux. Je crois l'entendre, du haut d'un roc, leur crier à tous l'un après l'autre, ou tous ensemble : » Géants pigmées, » bas les échasses ; bas les masques & » les chamarrures. Toi, le plus fier » d'eux tous, vois-tu ces rocs, ces gla- » ces, ces déserts, cette Nature mena- » çante ? ... Ose m'y suivre Tu » trembles déjà, tu trembles ... & tu » fus insolent, toi qui voulus m'accab- » ler, qui crus que je fléchirois, qui » tentas de me faire baisser les yeux » tu trembles ... & t'es cru plus que » moi Plus d'étais pour te soutenir, que ta force ... déjà tu chancelles. Il faut être toi, & n'être que » cela. Que c'est peu de chose ! C'est » à toutes les heures qu'il faut nous » voir ; c'est dans toutes les situations

» qu'il faut nous essayer ; ce sont tou-
» tes les forces , ce sont tous les cou-
» rages qu'il faut comparer entre nous ;
» c'est de niveau , c'est corps à corps ,
» & nuds de corps & d'ame qu'il faut
» lutter ensemble . . . Déjà la faim dé-
» roule avec douleur tes entrailles ;
» n'attends pas sa crise déchirante ;
» viens chasser l'animal rapide, atteins-
» le, le dévore & te rassasie. A son dé-
» faut , arrache ces racines sauvages ,
» broute-les crues & te soutiens . . .
» mais tes pieds engourdis te refusent.
» Mais ton ésoophage retréci arrête
» ces mets grossiers , ou ton estomac
» débile les rejette . . . Eh bien , moi ,
» je me les procure , les mange , les
» digere ; . . . & ne dus pas être protégé
» par toi. Eh bien , être avili & dé-
» chu , dès qu'on te rend à toi-même ,
» te souvient-il d'un regard hautain
» que tu jettas sur moi ? Te souvient-
» il que tu haussas la voix en me par-
» lant , que tu t'en crus le droit ? Ici ,
» conçois-tu seulement qu'ailleurs tu

» l'aies osé ? Crois-tu encore que je
» doive une entière gènesflexion au
» mouvement imperceptible de ta tête ?
» Tupâlis , tu trouves ces val-
» lées noires , les ténèbres te font peur.
» O que tu es petit ! Et tu dé-
» daignois ! Que vas-tu donc de-
» venir ? La nuit descend , la nuit af-
» freuse pour toi , la nuit pour moi si
» belle : elle nous rend à tous deux
» justice. Son obscurité te supplicie ,
» en te faisant rentrer en toi ; elle t'en-
» vironne de spectres ; tu gémis com-
» me un enfant : & moi je fixe les as-
» tres si doux , nageant silencieuse-
» ment dans l'espace : les spectres qui
» t'entourent , font tes remords ;
» moi , je n'en ai point , je jouis du
» jour & de la nuit.

» Quitte les terreurs vaines pour les
» vrais dangers ; songe à te défendre.
» Entends-tu ce chœur lugubre , ces
» mugissements sourds & retentissants
» dans les antres ? Ils se rapprochent.
» C'est la horde des monstres qui ont

» faim. Ce sont les ours , Rois de ces
» déserts. Ils demandent le tribut. Eh
» bien ! où sont les remparts fragiles
» de ta fragile dignité ? Que sont de-
» venus ton protocole & ton étiquet-
» te ? En dépit d'eux , le plus foible ,
» le plus lâche de nous sera mangé le
» premier. Où sont tes bras pour t'ar-
» mer , tes jambes , même pour fuir ?
» Eh bien ! qui de nous deux ici dé-
» fendrait mieux sa mere , son ami , sa
» femme , ou son Roi ?

» O voustous, insolents, qui croyez
» que l'on est plus qu'un autre , sans
» être plus utile ; qui croyez même
» qu'en étant utile , on peut être in-
» solent ; nains superbes , poltrons or-
» gueilleux , protecteurs d'hommes ,
» que ma fable n'est-elle vraie ! Que
» ne vous tiens-je tous ici l'un après
» l'autre ! Dans ces assauts , que j'au-
» rois de plaisir à vous voir trembler ,
» pâlir , baisser vos fronts dans la pous-
» sière , où vous traînez les autres
» avec des bras d'emprunt ; à vous

» voir humiliés, rampants à votre pla-
 » ce ! Que j'aurois une joie délecta-
 » ble , une volupté d'ame , à vous voir
 » me prier , me presser , me deman-
 » der secours & grace , & ... à vous
 » accorder l'un & l'autre ! «

VINGT-QUATRIÈME SOIRÉE.

*De l'Hospitalité en général. Des Au-
 berges de Suisse en particulier.*

LA belle chose que l'hospitalité !
 Que les Anciens étoient recomman-
 dables par leur vénération pour elle !
 Ah ! combien les Anciens valoient
 mieux que nous !

Je m'abandonnois à ces déclama-
 tions. Je sentoís , je me dispensois de
 réfléchir ; il faut tâcher de faire l'un &
 l'autre.

Un de mes amis , qui a fait un livre
 fort

fort sage sur la liberté du commerce (a) , m'entendit. Il se mit à rire. Je lui en demandai la raison. Il me dit qu'il rioit de mon enthousiasme pour les Anciens. Je fus indigné de la prévention contraire , & sur tout de la voir se manifester dans le moment où je défendois leur cause par un si bel endroit.

Quoi ! lui dis je , nierez-vous que l'hospitalité soit une vertu , une des plus consolantes de l'humanité , une de celles qui en supposent un plus grand nombre à la fois ? En effet , l'hospitalité n'annonce-t-elle pas la confiance ? la confiance dans les autres n'annonce-t-elle pas que l'on est digne de toute la leur ? Pour être hospitalier , ne faut-il pas être généreux ? Quoi de plus beau que la générosité ? L'hospitalité n'annonce-t-elle pas encore une sorte d'aisance & le bon ordre , qui

(a) L Auteur du Rétablissement de l'impôt dans son ordre naturel.

seule la donne ou la maintient ? car il faut avoir pour donner. Il faut donc croire , malgré vous , qu'un peuple hospitalier est encore économe , bien gouverné , heureux. L'hospitalité prouve donc à la fois la vertu & le bonheur. Quoi de plus beau que l'hospitalité ?

Qui vous nie tout cela , me répond mon grave ami ? — Vous , lui dis-je , qui me défendez de m'enthousiasmer pour les peuples avec qui est morte cette vertu consolante , pratiquée par eux seuls. — Dites qu'ils ont méconnue & qu'ils ne pouvoient connoître. — Comment me prouverez - vous cela , par exemple ? — En quatre mots ; Vos Anciens n'avoient point de monnoie — Eh bien ! — point de signes représentatifs & portatifs des échanges. ... — Eh bien ! — partant , il faisoit qu'ils fussent tous hospitaliers , ou restassent chacun chez eux. En effet , leurs chevaux ne pouvant porter , en voyage , tout le foin qu'ils devoient manger dans la route , ni eux

tout le pain nécessaire à leur subsistance durant le voyage ; pouvant encore moins porter des pièces rondes pour acheter le pain & le foin nécessaires , puisqu'ils n'avoient point de pièces rondes , il étoit bien force qu'ils donnassent du pain & du foin à ceux qui venoient les voir , afin d'en trouver chez eux quand il leur prenoit fantaisie de courir le monde ou le pays. Ils prêtoient donc & ne donnoient rien. Ils étoient donc hospitaliers par nécessité , non par vertu. L'hospitalité gratuite est donc une fort belle chose , mais que vos Anciens ne connoissoient pas plus que les Aubergistes qui vous écorchent de leur mieux aujourd'hui. Nous valons donc bien vos Anciens en cela , sans compter peut-être en beaucoup d'autres choses.

Je fus un peu étonné de l'argument de mon ami ; je le trouvai pressant , & ne voyant rien de bien positif à lui répondre , j'en conclus qu'il avoit raison.

J'ai souvent songé à cette conversation depuis qu'elle a eu lieu. Je n'ai jamais voyagé sans qu'elle me soit repassée par la tête en entrant le soir dans un nouveau gîte. J'ai été sans cesse à la recherche d'un don gratuit de la part de l'Hôte, & j'ai toujours vu le bon procédé à côté de l'écu, mais jamais autrement.

En France & dans les pays où le grand luxe a étendu sa tache & son empire, je n'ai pas voulu prononcer encore, si cet intérêt étoit factice ou inné dans l'homme; &, supposé qu'il fût naturel, si la sensibilité, mise en valeur par la bonne éducation & les bonnes mœurs, pouvoit ou ne pouvoit pas en ennoblir les effets. Je me disois : ici chacun est dans une position forcée : personne ne vit au prorata de sa fortune : tout le monde doit ; partant si tout le monde ne vole pas précisément, tout le monde doit être au moins très avide : le vice tient à la nation, non à l'humanité.

Mais c'est en posant le pied sur les frontieres de la Suisse que je me suis, sur-tout , fortement rappelé l'entretien de mon ami. C'est alors que je me suis dit : Je vais voir l'humanité vengée. Je vais voyager chez un peuple libre , sobre & aisé : la liberté aura ennobli son ame ; la tempérance aura borné ses besoins ; son aisance lui permettra l'exercice de ses vertus ; sûrement la douce hospitalité , l'hospitalité, pour elle-même , fera en honneur en Suisse.

J'arrive à Bâle : je loge aux trois Rois, dans cette hôtellerie charmante, dont j'ai tâché de peindre la délicieuse position. Je m'applaudis en secret de cette premiere confirmation de mes idées. Ah ! mon ami , me disois-je en moi-même , que n'êtes-vous ici ! j'aurois le double plaisir de vous voir & de vous convaincre ; je vous montrerois cette eau jaillissante & ménagée à dessein pour procurer un frais délectable au voyageur fatigué : c'est

pour lui que l'on a choisi de préférence cette position si riante ; l'hôte bienfaisant a voulu que la vue d'un paysage agréable récréât ses convives pendant le repas ; jaloux d'avoir des amis dans tout l'univers , il a voulu que le souvenir des tableaux les plus séduisants se joignit encore à la reconnoissance , & aidât tous ceux qui auroient logé chez lui à se ressouvenir de lui-même. S'il exige un salaire de ses soins, c'est pour se ménager le pouvoir de les exercer plus longtems ; c'est une rétribution équivalente aux frais, & voilà tout , sans doute ; il ne pourroit les soutenir , s'ils n'étoient pas remboursés : on lui paie la consommation ; les attentions sont gratuites. Oui , les hommes valent mieux qu'on ne pense ; oui , avec un gouvernement sage & l'encouragement des bonnes mœurs , on peut amener les hommes à mettre moins de prix à l'argent , qu'à être bienfaisans & vertueux.

C'est une chose bien douce que d'aller se coucher avec bonne opinion de ses semblables. Plein de mes idées consolantes , je ne quittai la table d'hôte des trois Rois , que pour aller m'étendre sur un lit propre, & qu'une main hospitalière avoit revêtu d'un drap fort blanc. Nouveau soin, nouvelle reconnoissance, nouvelle méditation. Celle-ci étoit si attrayante pour moi, qu'elle m'empêcha de dormir, fans que je fusse tenté de m'en plaindre. Elle m'occupa jusqu'au lendemain au moment où l'on vint me présenter la carte, en m'annonçant l'heure fixée par moi-même pour mon départ.

Je pris le papier pour jeter les yeux sur le total & payer, trouvant plus que mal-honnête de compter après *d'aussi bonnes gens*. Au premier coup d'œil, je crus que je ne savois pas bien lire les chiffres suisses. Je m'instruisis & fus un peu étonné d'apprendre, en me confirmant que l'arithmétique

des deux Nations étoit la même ; que si l'avidité étoit différente , c'étoit en ce que nous étions moins avides ; qu'enfin j'avois dépensé en un jour , dans la sôbre Helvétie , ce qu'il m'en eût coûté en une semaine dans mon avare & splendide patrie. Je tombai de mon haut & crus entendre mon ami tomber aussi du ciel sur mes épaules & me rire encore au nez. Plein de confusion , & plus encore de regret , je payai , & continuai ma marche , voyant bien que je n'avois pas encore frappé à la cabane de Philémon.

Il n'y a qu'un méchant homme qui se plaise à trouver tort aux autres ; ce qui réjouit un méchant homme en afflige un bon : je suis bon homme , moi ; j'étois affligé. Je ne convenois qu'avec peine que ma bonne opinion en faveur de mon prochain Suisse m'avoit déçu. En effet nous devons être fâchés toutes les fois qu'on nous force à changer une bonne opinion contre une défavorable.

Chemin faisant, je cherchois à motiver, à excuser le rançonnement du premier Républicain chez qui j'avois logé. Je me disois : quand la bienfaisance n'est point éclairée, elle dégénère en duperie. L'hospitalité est une bienfaisance ; peut-être, en Suisse, pour la rendre plus utile, ne se pique-t-on de la pratiquer qu'avec beaucoup de discernement ; c'est-à-dire qu'on la réserve en faveur de ceux à qui l'indigence, ou au moins la médiocrité, rend les soins de l'hospitalité plus nécessaires : peut-être même, par une recherche encore plus grande, & non moins bien entendue, fait on payer exorbitamment les riches pour pouvoir secourir un plus grand nombre d'indigents. Je ne suis pas riche, mais on peut m'avoir cru tel. J'ai débarqué aux trois Rois avec une espèce de suite, un uniforme François, un vernis de beau Chevalier, que la réputation nationale enlumi-

noit encore ; on a fait payer M. l'Officier François : à merveille. Bien que la conséquence du principe se soit trouvée fautive à mon égard , le principe n'en est pas moins vrai , moins bon. J'ai pris pour lésinerie , avarice , fardité , ce qui n'étoit qu'une équité réfléchie. J'ai payé mon souper quatre fois plus qu'il ne valoit ; mais peut-être vingt personnes ont-elles souper , le même jour , pour rien dans la même auberge. Ah ! si j'ai payé cher , comme François , je le mérite bien par ma légèreté à juger si mal une Nation si sage.

J'étois à même de me convaincre dans le reste de ma route , du vrai ou du faux de tous mes raisonnements. J'avois congédié les trois quarts de mon petit équipage à Bâle même. L'uniforme étoit au fond du portemanteau ; je voyageois dans le costume d'un Philosophe , d'un simple curieux , d'un Peintre ; & le costume

d'un Peintre , chez aucune Nation du monde , n'a jamais affiché l'opulence.

Précaution vaine ! jusqu'à présent elle n'a servi qu'à me prouver , sans réplique , que les bons Suisses sont encore plus avarés que les frivoles François , avarés & prodigues tout à la fois. J'ai trouvé par-tout une disproportion indécente entre le salaire & le service , & je n'ai jamais taxé cette disproportion d'indécence qu'après un examen raisonné du surtaux que les circonstances pouvoient apporter localement au prix des denrées. A cette usure coupable, j'ai vu souvent se joindre une façon plus révoltante d'en percevoir le produit illégitime. En Hollande le patriote qui vend , ajoute au premier surtaux , dès que l'étranger marchand. Cet usage est pratiqué parfaitement dans les Cantons. Un apologiste bannal peut y trouver une noble rudesse : moi, je

n'y vois que de la brutalité & une injure aux loix de tous les pays.

Il faut rendre une justice au Gouvernement de la Ligue Helvétique : c'est à mon grand regret ; car en dépit de mon respect pour tous les Gouvernements du monde, j'aime mieux leur trouver tort qu'à l'humanité. C'est ici tout le contraire ; l'abus dont je me plains, mille fois plus excessif encore dans le fond des campagnes & des monts, où l'on devroit moins l'attendre, que dans le sein des villes, où une plus grande consommation semble l'autoriser, ou du moins le motiver, porte lui-même à conclure qu'où l'œil du Ministère peut percer, l'abus est restreint. J'ajouterai seulement une chose : c'est que l'œil du Ministère doit percer par-tout.

On ne se doute pas jusqu'où cette vexation & cette âpreté, contre lesquelles je me récrie, sont portées dans l'intérieur des montagnes. On est tout

étonné de retrouver la rapacité du Traitant dans ces antres que l'on croit habités par des hommes grossiers, robustes, heureux, & ignorant jusqu'à l'usage pernicieux de l'argent. Un étranger qui les visite est une proie : un écu qui sonne les fait accourir. Est-ce misère ou avarice ? Lequel vaut mieux à cet excès (a) ?

Je compte peu en général ; je redoute encore moins d'être soupçonné de lésinerie en accusant les autres. Je n'ai point de regrets aux frais de mes voyages ; ils m'ont plus donné qu'ils ne m'ont pris. Des connoissances pour de l'or, c'est un bon marché. Mais je ne vois qu'avec une affliction sincère que l'empire de l'égoïsme est

(a) J'ai payé au Grindelvald une pinte de lait & un morceau de fromage quinze francs, & cela me parut encore meilleur marché que les coups de bâton que quarante bons Montagnards avoient l'air de m'offrir, si je n'étois pas satisfait & docile. Je pourrais citer plusieurs traits de cette force, si les détails des Maîtres-d'hôtel ne m'ennuoyoient pas autant qu'ils les enrichissent.

universel , & sur-tout tyrannique. Si l'impérieux besoin est le principe de cette avidité que je reproche aux bons Suisses , comment un peuple qui se pique d'être libre , & d'honorer l'humanité par conséquent , souffre-t-il un seul de ses membres dans cet état de dégradation ? Si une manie coupable & avilissante enfante seule cette avidité , comment la vertu républicaine souffre-t-elle l'impunité d'un vice qu'un esclave tiendrait à deshonneur ?

VINGT-CINQUIEME SOIRÉE.

Des Barrières en Suisse.

LE long des chemins commodes qui traversent les Cantons , j'ai rencontré un genre d'obstacles qui m'a souvent donné de l'humeur. Il est léger en lui , mais renaissant ; & les idées

analogues qu'il rappelle , aigrissent encore plus que l'obstacle même.

De distance en distance, inégales entre elles, mais quelquefois assez rapprochées, on voit s'abaisser une barrière qui vous défend le passage. Elle ne s'ouvre qu'après le paiement d'un tribut. Il est perçu communément par une malheureuse femme, dont la misère annonce au moins que les douanes n'enrichissent point en Suisse, comme en France. Voilà la seule idée consolante qui se mêle à cette contrainte ; mais il est triste de n'avoir d'autre consolation que la vue d'un misérable.

Cette taxe est toujours modique, imperceptible même, quant à sa valeur intrinsèque ; mais l'acte d'autorité, dont la perception exige l'exercice, restreint également l'usage de cette liberté si chère à l'homme qui l'a perdue. Ce tems d'arrêt forcé porte à l'impatience. Il excite une révolte

secrete à laquelle l'homme , malgré le poids & l'habitude de ses chaînes, est toujours disposé. Toujours fier, malgré les fers de toute espece qui le garottent en tout sens, il regimbe contre toute acte d'autorité quelconque, dont le résultat ne lui paroît pas, d'une façon très prochaine, à son avantage.

J'ajouterai une réflexion , peut-être singuliere , mais que je n'en crois pas moins vraie ! Je suis convaincu qu'au milieu des champs , qu'en plein air , cette révolte est mille fois plus près du cœur de l'homme , que dans le sein des villes. Là , plus rendu à la Nature , il sent avec plus d'énergie , & ses droits , & sa dignité ; il est donc plus disposé à défendre l'un & l'autre. Ce qui, dans le fond d'une rue étouffée, lui sembloit un acte de simple police, en devient un de despotisme à ses yeux. L'autorité se confond avec la tyrannie, la soumission avec l'esclavage. C'est le courrier entre les po-
teaux

reaux d'un manège, ou dans les passages de l'Andalousie : c'est le serin de la volière & l'oiseau de la forêt.

Je ne dis pas qu'en cela l'homme soit raisonnable ; je dis seulement qu'il est cela. Je suis, plus que personne, convaincu que l'indépendance absolue est le chemin le plus sûr vers le plus absolu de tous les esclavages. Je regarde donc l'autorité des loix comme le frein le plus utile au bonheur de l'homme, vu les défauts de sa nature. Mais d'après cette conviction même, je desiré que l'on donne à ce frein la forme la plus propre pour l'empêcher de rompre dans les fougues capricieuses de l'animal qu'il doit maîtriser.

Tout joug pèse ; l'art est de l'alléger. Il faut qu'on le porte sans le sentir ; c'est le seul moyen d'empêcher qu'on ne le secoue. Le joug sur lequel on donneroit un coup de marteau d'heure en heure, en le rappelant, sans le rendre plus lourd essentielle-

ment, deviendrait insupportable ; voilà l'effet des barrières.

Mon projet n'est pas de faire ce soir un traité sur l'impôt & sa perception , mais de dire que quand la manière de percevoir est singulièrement importune en elle-même , indépendamment de l'importunité de donner son argent , cette forme ne vaut rien. Il est certain qu'il est fatigant de se voir périodiquement fermer la porte au nez dans sa route. Il est certain que quand vous ne paieriez rien du tout , la cérémonie obstruante suffiroit seule pour vous engager à prendre une autre route de préférence.

Le particulier qui veut aller de Berne à Lausanne voir M. Tissot & le Lac de Geneve , ne peut pas, j'en conviens , prendre cette autre route qui n'existe pas. Il faut qu'il marche par le grand chemin , s'arrête , & paie à chaque barrière , tout en s'impatiençant. Mais ce n'est pas du simple voyageur que j'ai envie de parler. Ce ne

sont pas non plus les barrières Suisses & leurs péages de quelques *batz* que j'ai en vue. Ce sont toutes les barrières & tous les péages & péagers du monde. A leur aspect, rebrouillent par-tout les agents du commerce, toujours maîtres de prendre une autre route, eux, parceque ce n'est point à Berne, à Lausanne, à Londres, à Constantinople, à Rome, à Tunis qu'ils veulent aller; mais par-tout où des routes applanies les invitent, mais par-tout où la liberté les appelle. A sa voix seule, leurs chevaux hennissent, leurs voiles s'enflent, & leurs magasins se vident & se remplissent pour enrichir l'univers. Ces chevaux languissent & meurent, ces voiles s'abaissent sur les ponts des navires, & le porte-faix s'endort découragé sur les balles, tant que se tiennent fermés les guichets où le Traitant veille. Ce fleuve roule de l'or; cent vaisseaux le couvrent, & vont revenir chargés des dons de l'autre hémisphere : élevez une guérite, éta-

blissez un droit , le fleuve tarit , & les vaisseaux disparoissent.

Grande vérité : *Liberté & protection* , quand formerez-vous seules le code de commerce de tous les Royaumes ? Nations , quand réformerez-vous cette armée rapace & lâche de citoyens , ennemis des citoyens par état ; cette horde dévorante , dont le seul titre est une dégradation , l'emploi une flétrissure , l'essence le deshonneur ; qui boit la honte & la haine , avec le sang du peuple , enfante l'espionnage & la délation , & ravit en Europe un million de bras aux utiles travaux , & cinq cents mille ames à la dignité de citoyen.



VINGT-SIXIEME SOIRÉE.

Des Mendiants en Suisse.

CE titre seul afflige autant qu'il étonne. Des Mendiants en Suisse ! Des Mendiants dans une République ! Des hommes dégradés dans un Gouvernement où tout homme est censé avoir une part quelconque au Gouvernement ! Des Mendiants chez un peuple pauvre ! Voilà le comble de la surprise.

A la bonne heure chez ces Nations qu'un luxe épidémique gangrene ; où la possession de l'or est le seul titre , comme le seul moyen d'en acquérir ; où l'on a tout quand on a de l'or , & rien quand on en manque. Que , là , le Pactole national , dérivé de son cours , inonde les bassins factices où les Traitants nagent , & laisse à sec

son lit , où seul le peuple peut se défal-
térer , la cause est connue , l'effet
sûr. Que , là , des hommes , derniers
valets de nos peres , se couvrent d'é-
toffes que nos peres n'avoient pas
même inventées pour parer les Dieux ;
que , là , ces singes dorés boivent le
nectar dans le crystal aux yeux de
l'homme demandant l'eau & le pain ;
que , là , sous leurs lambris , les clari-
nets les bercent , & que cent portes
fermées sur eux interceptent les cris
de l'indigence ; que des colonnes dé-
corent leurs palais usurpés , & que
sous ces portiques , où naguere ils
mendioient eux-mêmes , des hommes
valant mieux qu'eux (c'est peu dire)
mendient & meurent ; qu'à force de
desservir l'hôtel de Plutus , là , le der-
nier Prêtre du Temple devienne l'i-
dole Mais des Mendiants dans les
champs libres de l'Helvétie ! Qui
l'auroit cru !

Il n'y a pas non plus de vrais Men-
diants en Suisse , excepté les brigands

des pays limitrophes , évitant la roue dans le creux des montagnes , & demandant de quoi vivre , de force ou de gré , selon l'occasion ; & ce n'est pas encore de ceux-là que je prétends parler. C'est d'une foule d'êtres , élevés gratuitement à la honte ; c'est d'un vice d'autant plus révoltant , qu'il n'est que d'habitude ; c'est d'un abus dégradant , & que rien ne nécessite ; c'est d'une atrocité qu'un seul mot peut détruire , & qui rend inconcevable le silence de ceux par qui ce mot devoit être prononcé.

En Suisse , le voyageur voit , à chaque instant , fondre sur lui une nuée d'enfants balbutiant encore & mendiant déjà. Ces enfants appartiennent tous à des possesseurs de terres médiocres , mais suffisantes à l'entretien de la famille qui les possède. Ce n'est pas le besoin qui les fait mendier ; c'est un jeu avare que leurs pères fardés ou imbécilles encouragent , & dont leurs maîtres doivent

rougir. Après avoir mendié, ils se prosternent, s'agenouillent & prient.... devant un homme ! Leurs voix enfantines parcourent toutes les modulations de la plainte avilissante ; leurs gosiers s'accoutument à sangloter sans douleur ; & le seul point de cet art honteux dans lequel ils ne nous ont point encore égalés, est cette pratique infame de se macérer pour attendrir, de rendre la plaie plus dégoûtante pour ajouter à la pitié, & de captiver le secours du passant en soulevant son cœur.

Ainsi dans les campagnes où souffle le vent de la liberté, où germent les moissons du vrai citoyen, où la bravoure, l'honneur, le patriotisme ont par-tout des monuments, l'œil, par un contraste qui le révolte, s'effarouche à l'aspect de tout ce que l'homme avili offre de plus pénible à un homme qui sent. Pour moi j'aime mieux voir mon semblable le poignard à la main, qu'à genoux devant un autre qui lui ressemble.

VINGT-SEPTIEME SOIRÉE.

De Lausanne., & de M. Tissot.

PLUS on voyage, plus on voit d'hommes. Plus on voit d'hommes, plus on reconnoît qu'ils sont foibles, souffrants, & que leur existence fragile a besoin de secours. Ces secours sont donc bien doux à rencontrer ; je l'ai éprouvé à Lausanne ; j'ai vu M. Tissot. Je me portois à merveille, & n'en fus pas moins empressé de connoître un Médecin habile, point Docteur, jaloux de la gloire sans doute, mais, cent fois plus, du bonheur de ses semblables.

Tout grand talent a droit à notre admiration ; mais quand l'utilité du genre se réunit à l'étendue des lumières, il se joint aussi à l'admiration un sentiment plus profond de véné-

ration & de reconnoissance. *Provairs* est aussi bon Hautbois que M. Tiffot est bon Médecin. *Provairs* me charme dans un concert, & M. Tiffot me sauve la vie ; je dois en conscience plus à l'un qu'à l'autre. Que font les concerts sans la santé ? La douleur fait rendre importuns jusqu'aux soupirs du hautbois champêtre, même jusqu'aux accents de la voix d'une femme.

Je connoissois M. Tiffot par ses ouvrages ; j'étois curieux de voir & d'entendre de près un homme à qui l'amour de l'humanité a mis la plume à la main ; un homme qui, dans la sensibilité de son ame, a puisé une éloquence que la sévérité de son sujet sembloit exclure, & qui, à force de concevoir clairement lui-même, a armé d'une clarté indubitable des idées aussi essentiellement utiles dans leur sens primitif, que dangereuses avec la moindre altération.

Je voulois savoir si ce fatras de mots techniques, dont un Docteur effa-

rouche l'oreille du moribond consultant, étoit un vice de la science ou du Docteur ignare. Je voulois voir si le Médecin d'une malheureuse femme qui se plaint de la migraine, ne peut pas absolument analyser la cause de son mal, sans lui déchirer le tympan par les noms propres ou impropres du *péricrâne*, de la *dure-mere*, de la *pie-mere* & de l'*arachnoïde* ; sans lui faire impitoyablement parcourir les *canaux supérieurs & latéraux de la faux ou cloison*, pour aller chercher le siege de la douleur sous la *voûte du corps calleux* dans la *glande pinéale*, placée, comme on le fait bien, sous le *plexus choroïde* entre les *natès* & les *testès* voisins du *principe des dix paires de nerfs* se divergeant dans toutes les parties du corps, & toutes dix singulièrement fatiguées de ce scientifique bavardage.

M. Tissot daigna me parler Médecine, & je fus fort étonné de l'entendre. J'en conclus que tout Médecin

énigmatique n'est qu'un bavard déguisant son ignorance. J'en conclus que quand, à propos d'une digestion, un Docteur, saisi d'un flux de paroles hiéroglyphiques, vous fait suivre votre dernier repas dans *le canal de l'œsophage*, l'enfonce dans *le ventricule*, lui fait forcer *le pylore* pour entrer dans le *duodenum*, ayant grand soin de l'arroser des *sucs cystique, hépatique & pancréatique* pour l'élaborer mieux dans *les valvules connivantes du jejunum*, dans *l'ileum*, dans le *cæcum raccourci*, dans le vaste & sinueux *colon*, d'où il se précipite dans le *rectum* voisin du *coccyx*, M. le Docteur mérite qu'on lui fasse suivre encore plus loin le résultat de la trituration & de la sécrétion perfectionnées (a).

Ce n'est pas sans plaisir non plus

(a) Il est bien certain que voilà la marche que les aliments suivent dans l'intérieur de notre corps, mais il n'en est pas moins ridicule à nos Médecins de la décrire avec cette emphase scientifique, & peut-être même à moi de le répéter.

que j'ai entendu M. Tissot faire le procès à cette pharmacie compliquée & dégoûtante , qui n'apporte de soulagement au malade , qu'en révoltant tous les sens à la fois , & qui , bien plus souvent , ajoute à son mal. Combien alors m'indignai-je de nouveau contre cette horde de Charlatans graves , croyant doubler de science & de dignité en rendant leurs médecines plus noires, leurs apozemes plus amers, comme leurs perruques plus volumineuses ! Que j'ai bien senti le mépris qui leur est dû , en voyant l'Esculape de Lausanne me vanter , en général, comme un des plus sûrs & des plus doux spécifiques , l'eau pure des fontaines mêlée au miel de la ruche , & à quelques acides agréables ! Quel bonheur de retrouver dans la faveur délectable des fruits un soulagement permis à la douleur aiguë , comme une des voluptés les plus sensuelles ! Quel charme de reconnoître dans la respiration de l'air embaumé du ma-

tin , une restitution de ses forces , un remede comme un plaisir ! Quel enchantement pour l'homme d'apprendre que , si le ciel le soumet à la souffrance , c'est un plaisir vrai qu'il lui indique pour se guérir , & non de nouvelles angoisses pires que celles qu'il veut éviter !

Je ne prétends pas que M. Tissot guérissè toutes les maladies avec de l'eau fraîche , du vinaigre , des pêches & du raisin. Je veux dire seulement qu'il en guérit ainsi plusieurs , en prévient un plus grand nombre , fait le plus grand cas des fruits , & infiniment peu des drogues.

Quiconque n'a pas lu l'*Avis au peuple sur sa santé* , a tort. Quiconque l'a lu , doit y avoir remarqué la simplicité des remedes indiqués , ainsi que l'attention bienfaisante à les choisir doux , & souvent agréables. Quiconque a lu ce livre , que l'on devroit faire apprendre immédiatement après le cathéchisme , & peut-être en même

tems , aura remarqué le chapitre essentiel & consolant sur l'éducation physique de la débile enfance. Tous ceux qui en ont vu les heureux effets , devroient se faire un devoir de les annoncer à la société entière. Au moins je prêcherai d'exemple ; au moins je dirai hautement , & sans crainte d'être démenti , que l'on n'imagine pas jusqu'où l'usage des bains froids a porté la multiplication des forces chez plus de vingt enfans que je connois pour ma part , & assez heureux pour que leurs peres aient cru , en cela , les conseils d'un homme éclairé. Il leur en revient à chacun un corps vigoureux , premier don qu'un pere puisse faire à son fils. Je n'en excepte pas celui d'une ame forte , logeant si rarement dans un corps débile.

Je ne mets pas en doute que , si l'on pouvoit établir ce principe d'éducation chez le peuple , la génération prochaine iroit tirer de la poussière de nos arséniaux ces armures antiques ,

dont le seul poids fait notre honte. Cela vaudroit peut-être la peine d'y songer , & mériteroit quelque éloge au mortel voulant le bien , qui nous a indiqué cette recette (a).

Je n'abhorre rien tant qu'un mauvais Prêtre , parceque je n'estime rien tant que son ministère. Après un mauvais Prêtre , ce que je trouve de plus détestable , est un mauvais Médecin , parcequ'après le culte de Dieu , je ne connois rien de si sacré que la conservation des hommes. Mais , par la même raison , & avec la même équité , un bon Médecin me semble un des individus de la société auquel elle doit le plus d'hommages. Les ridicules versés sur cette profession , les sarcasmes

(a) Cet effet des bains froids m'a quelquefois fait croire que la fable d'Achille pourroit bien n'avoir pas d'autre fondement. Thétis aura connu quelque grand-pere de M. Tissot. D'après ses conseils , elle aura baigné constamment son fils dans de l'eau froide ; il sera devenu plus fort qu'un autre , & un Héros , dans un tems où le poignet faisoit les Dieux,

dont

dont l'épigramme en a criblé les agents, les fouets vengeurs dont Thalie les a déchirés, toutes les préventions que leur seule dénomination rappelle, prouvent moins l'ingratitude des hommes, que leur impatience légitime à voir usurper le plus grave, comme le plus respectable de tous les titres. Les deux extrêmes de la société en vénération & en mépris, pourroient être marqués par ces deux mots, *le bon & le mauvais Médecin.*

Songe-t-on à ce que c'est qu'un Médecin étant ce qu'il doit être? ou, si l'on y songe, quel homme ose lui refuser une prééminence réelle? Qui des deux a besoin de l'autre? L'être que la nature & la jeunesse favorisent de tous leurs dons, & qui les croit inaltérables, l'être même pour qui ces dons acquerroient une durée impossible ou du moins si rare, cet être se croiroit-il encore soustrait à la reconnoissance envers celui qui fait recouvrer la santé ou la conserve? Ce triste heureux

n'auroit donc ni parents ni amis qui pussent souffrir, ni femme, ni maîtresse, ni enfans: & le malheureux qui n'a rien de tout cela peut-il, dans la société entière, rencontrer un être au-dessous de lui ?

Il est un autre calcul à faire pour estimer un talent ce qu'il vaut. Ce calcul doit porter sur ce qu'il en coûte pour acquérir ce talent, & sur ce à quoi il engage pour l'exercer. Quand on a bien vu les qualités naturelles qu'il exige, & les peines auxquelles il assujettit, on prononce. Or, je demande l'atteinte que cette façon de compter donneroit à l'estime que je soutiens due au Médecin éclairé, connoissant son devoir, comme son art, & aussi exact à remplir l'un, qu'habile à exercer l'autre.

Je ne suis surpris que d'une chose; c'est qu'on ait rendu les fonctions de Médecin incompatibles avec celles du Sacerdote: Il me semble que le droit d'éloigner la douleur du sein de

ceux qui souffrent , seroit bien puissant pour y faire germer la piété , la reconnoissance envers le ciel , & tous les sentiments honorables pour la Divinité , en concourant au bonheur de la terre.

Si l'on osoit mêler un calcul politique à ces réflexions morales , on ajouteroit encore , que les fonds consacrés aux Autels ne seroient point avilis par leur emploi , s'ils n'étoient distraits que pour payer le conseil & le spécifique salutaire ; la privation de l'un & de l'autre , coute tous les jours la vie à des misérables gisant sur leurs grabats , dans toutes les angoisses d'une mort prolongée. J'ai peine à croire qu'un Curé , bon Médecin , fût une cause de scandale dans sa paroisse. En étendant cette idée , on verroit que les Médecins , ainsi payés & entretenus par le Gouvernement , sans le charger , n'accorderoient que des soins gratuits à ceux qui n'ont que la maladie , sans avoir de quoi payer la guérison. Cette

profession n'étant plus vénale, s'annoblirait encore. Le pauvre des campagnes seroit soigné, Dieu non moins honoré, & les Souverains non moins bien servis par des peuples mieux portants & plus nombreux.

VINGT-HUITIEME

& dernière SOIRÉE.

*Lever du soleil, vu des bords du lac
de Geneve. Promenade sur le lac.
Du pays de Vaux.*

JE ME promettois depuis longtems des délices infinies à contempler les bords fameux du Léman (a). L'impatience de jouir éveille de bonne heure; le soleil se leva plus tard que moi le jour où je dus parcourir les rives de ce lac si vanté. L'avarice est permise dans les plaisirs; je ne voulois rien perdre des miens. Je voulois pouvoir

(a) Nom originaire du lac de Geneve.

admirer , dès que la lumière me permettroit de voir. Je me peignois d'avance cette mer tranquille , ses beaux rivages & ses flots applanis. Je voulois même les entendre avant de les voir , monter par degrés mon ame au ton sublime de l'enthousiasme , & l'amener enfin à cette rêverie méditante , qui laisse en nous tant de portes ouvertes à tous les genres de volupté.

Le vent du matin agitoit , à ma droite , les pampres du vignoble renommé de la côte. Sur ma gauche , il rouloit à mes pieds les vagues de ce pacifique océan , assez vaste pour être majestueux , mais toujours étranger aux tempêtes (a). Ce même souffle dirigeoit vers moi des courants d'air parfumés de tous les baumes végétant aux sommets du Jura & des Alpes. L'o-

(a) On fait bien qu'il y a assez souvent sur les lacs des agitations & des tourmentes vives & dangereuses. Ces espèces de tempêtes peuvent même être produites par plus de causes sur un lac , que sur le.

deur salubre de la terre même , alors qu'elle est humectée de rosée , & non corrompue par l'amas des hommes , ajoutoit aux plaisirs de l'odorat ; & le nombre de mes sensations me faisoit déjà trouver trop court celui des sens qui les donnent.

Le frais matinal m'invitoit au mouvement. Je marchois pour triompher de l'impression douloureuse du froid ; mais craignant de perdre , en avançant , un des prodiges que le premier

véritable océan. En effet plusieurs phénomènes , dont plusieurs connus , & quelques autres ignorés dans leurs principes , occasionnent ces bourrasques. On en remarque sur plusieurs lacs dans les tems les plus féroces & les plus calmes. Celui de Domletscherthal en Suisse , est nommé pour cette espèce de prodige. On y voit quelquefois s'élever des amas de vapeurs condensées sous cent formes bizarres , que les fots , les enfants & les poltrons prennent pour des revenants , & que les autres prennent pour des vapeurs condensées. Malgré tout cela , le lac de Geneve , comparé à la grande mer , peut être décrit comme pacifique. Un homme de l'esprit duquel on a fait l'éloge quand on l'a nommé , (le Chevalier de Boufflers) dit dans une de ses lettres , en parlant du lac de Geneve , & du beau vallon du pays de Vaux ; que l'océan étant venu visiter cette vallée , & en étant devenu amoureux , lui avoit laissé son portrait en miniature.

rayon du jour devoit me révéler , je revenois soudain sur mes pas pour ne rien laisser de regrettable en arriere. Un calme actif occupoit mon cœur. La santé circuloit dans mes veines , comme l'air pur autour de moi , & je n'avois de ma vie si bien possédé l'usage de toutes mes facultés de penser & de sentir.

Il n'est pas jour encore , mais les ténèbres ont cessé. Leur teinte uniforme & sombre n'est plus la teinte universelle. Le bandeau qui couvroit les yeux s'en écarte. La masse des ombres se décompose. Le chaos de la nuit se débrouille. Les formes commencent à saillir , les nuances à s'étendre , & l'œil pressent les objets qu'il ne peut encore distinguer. L'atmosphère s'argente & s'éclaire au reflet du crépuscule. Déjà le sens de la vue peut s'exercer , & les chœurs harmonieux de tous les êtres reconnoissants partagent les plaisirs de l'homme entre celui de voir & celui d'entendre.

Il fait jour : l'aurore , ce doux phénomène que nos peres firent si bien de diviniser ; l'aurore qui commence au moins les journées par un doux présage , se leve brillante , & mêle aux réalités charmantes qu'elle constate , le souvenir des fables les plus enchantées qu'elle reproduit.

Ce que l'on peut déjà voir est si beau , que déjà l'œil croit avoir tout vu. Une gradation nouvelle dans les prodiges dément délicieusement cette erreur , & chaque instant qui la renouvelle , est suivi d'un autre qui la détruit. A chaque battement du cœur , la lumière croît , & c'est toujours pour embellir la Nature. Le voile étendu sur ses charmes se reploie ; la main des heures le roule vers l'occident , & de nouveaux trésors , successivement , nous enchantent.

Dans quel autre Elisée , dans quel Eden nouveau est-il permis à mes yeux d'errer ? Sentons vivement , regardons bien & peignons vrai. Crai-

gnons d'ajouter ; gardons-nous même de tout dire , & pour être Peintre sublime , ne soyons que copiste fidèle. Enfin , l'astre attendu se leve , il s'élance , se montre au-dessus des glaces de la Savoie ; leur faîte , coloré par ses feux , semble porter son orbe un moment. Il s'en détache , il nage dans le vague des airs , fécondés par ses influences. A ses rayons , les forêts sechent leurs chevelures humides. Les troupeaux , du penchant des collines , les fauves , quittant l'abri des bois , & tous les hommes champêtres occupés , s'arrêtent , regardent , contemplent , se taisent ; mais du fond de leur ame adressent au Ciel une prière muette , & quelquefois des pleurs délicieux pour encens.

O la plus auguste des scènes , ici représentée sur le plus auguste des théâtres ! lever du soleil , heure sainte , tu m'enchantes ! tu ne nous environnes que de douces images , que de tableaux riants , que de spectacles de

bienfaisance pour nous engager sans doute nous-mêmes à bien faire ! Heure sainte , rends donc pour l'homme , rends ton impression assez durable pour qu'il aime la vertu le long du jour entier (a).

(a) L'impression profonde que me cause le lever du soleil , me porteroit presque à faire plus de cas d'une action louable faite le soir que le matin. Cette idée peut paroître recherchée ; mais c'est un sentiment qui la dicte , j'ose la soutenir. En effet , qu'un homme se leve avec le jour ; qu'il quitte l'abri de ses toits domestiques pour admirer la scène de l'aurore , soudain il respire un air impregné des parties les plus volatiles des fleurs. Tout ce qui l'environne lui sourit ; tous les éléments concourent à procurer des plaisirs à ses sens rajeunis ; tout lui annonce un Auteur de la Nature & sa bienfaisance. Quel monstre , à ce spectacle , peut n'être pas disposé à être bienfaisant lui-même , & quel mérite a-t-il à l'être ? On a souvent volé dans les Temples ; le fer du parricide , levé par les mains de l'avarice ou du fanatisme , osa souvent ensanglanter l'autel & le trône ; je ne me rappelle pas que le soleil levant ait éclairé de grands vols ou des assassinats , & j'aime à croire que c'est moins parcequ'il chasse les ténèbres dont se couvrent les criminels , que parcequ'il est un charme inexprimable attaché à cette heure religieuse.

Mais quand le jour a éclairé des crimes , ou donné le tems de songer aux crimes passés ; quand l'humeur , le caprice , l'orgueil , la vanité , l'intérêt ont eu le loisir d'altérer la paix des familles , même la paix du

La belle chose qu'un pays où il n'y a point de jardins , parceque tout le pays en est un ! Quel contraste charmant entre ces tableaux sublimes & ces images douces & rapprochées ! Quelle nappe immense de crystal offre ce lac limpide que le soleil rend tout-à-coup d'or comme ses rayons ! Cent cascades jaillissent jusqu'à nous & l'enrichissent. A chaque pas une source filtre sous nos pieds , & court , à travers le sable le plus pur , porter son tribut en hommage. Le Rhône échevelé accourt des sommets de Saint Gothar , & roule , sans les déteindre , ses liquides émeraudes à travers l'immense bassin que ses ondes renouvel-

sage ; quand le besoin auquel la Nature nous soumet tous , nous a contraints de réparer nos forces par des aliments ; quand ces aliments , dont les plus communs offrent d'abord une image sanglante à la vue , ont entraîné après eux la corruption & souvent la douleur ; c'est alors qu'il y a peut-être quelque mérite à être bon , si toutefois il peut y avoir du mérite à veiller à ses plaisirs.

lent (a). Le grêbe étend ses aîles argentées (b); il plane au-dessus du vaste miroir qui le reproduit ; & l'aigle , dans une plus haute sphere , cherchant au matin sa pâture de Royaume en Royaume , fixe le disque embrasé qui fait tout naître & décore ce paysage & l'univers.

L'haleine des vents semble retenue. L'aube annonce un calme durable. Qu'il seroit doux de voguer sur ce grand lac que j'admire ! du centre de ce beau canal , nous jouirions à la fois des deux rives. Jouissant seuls , nous jouirions moins ; adoptons des seconds à nos plaisirs ; celui des autres ajoute

(a) Il est certain que le cours du Rhône se distingue au milieu du lac , d'une façon très manifeste , par un verd pur & vif qui contraste à merveille avec la teinte des autres eaux.

(b) Le grêbe est cet oiseau dont le plumage ondoyant offre en effet l'éclat du métal qu'on lui compare. Les femmes en portent des parures , que la Nature leur a destinées , sans doute , comme tout ce qui est doux & brillant.

beaucoup au nôtre même. En société, la joie devient communicative. L'imagination s'allume avec le desir de plaire, & les idées mises en commun par la conversation, doublent de vivacité comme de nombre.

Déjà la gondole républicaine est décorée de ses banderoles. La troupe des heureux passagers s'avance, & la rade est couverte d'un peuple nombreux que la curiosité rassemble. Déjà la planche descendue communique du tillac au rivage; la citoyenne agile la fait ployer sous son poids, & l'adroit citoyen la serre de plus près, sous prétexte de la rassurer. La chaloupe, parée de guirlandes, n'est encore agitée que par les secousses des compagnons que l'on reçoit à bord. Parmi les Nautonniers, la barbe la plus grise saisit le gouvernail, & la beauté craintive, rassurée par les rides du Pilote, donne pour la première fois la préférence à la vieillesse.

L'onde blanchit sous les rames; les chaînes du port s'abaissent, & cent cris d'âlegresse mêlés à quelques-uns de terreur de la part des belles, annoncent le départ. Tonne, salpêtre embrasé, que l'écho prolonge tes éclats dans les chaînes des monts; mais que ton explosion bruyante n'annonce aujourd'hui qu'une fête; elle fut trop longtems le signal de la barbarie & de l'absurdité des hommes (a).

Les rayons du soleil ne mêloient encore qu'une chaleur tempérée à la fraîcheur des eaux. La beauté même pouvoit, sans voile, exposer ses charmes, & contempler les deux rivages. Lieux favorisés, où l'art n'ajoute que la propreté à la Nature, la commodité à la promenade, & la culture

(a) Nous avions en effet deux petits bronzes imperceptibles, qui, secondés de deux cors assez faux, faisoient le plus bel effet du monde. Quand le cœur est content, les oreilles ne sont pas difficiles.

à des terres naturellement fertiles , que l'œil aime à parcourir , à détailler ces côteaux , à se reposer sur ces plaines , où la variété des productions offre un si doux ensemble ; où Cerès moissonne , où Pomone recueille , où Bacchus vendange dans le même champ ; où tout décore , & où tout est utile ; où chaque retraite annonce l'aisance , aucune la prodigalité ; où tout embellissement particulier , par un accord consolateur , concourt à la décoration universelle ; où la vue peut enfin , du plus bas de ces rives charmantes , remonter de tableaux en tableaux , de montagnes en montagnes , d'enchantement en enchantement , jusqu'aux cimes glacées des Alpes , & de là jusqu'au ciel habité par l'Etre qui fit les monts , les lacs & les plaines pour l'homme qui se plaint , au lieu de regarder.

O pensée ravissante ! douceur anticipée de la vie future de l'homme juste ! Que celui-là , grand Dieu ,

feroit fortuné , qui pourroit ici , sous ce beau ciel , & dans ce beau climat, serrer d'une main la main de sa maîtresse , & poser l'autre sur son cœur ! Idée céleste , tu me ravis ! Que tout ce qui n'est pas toi disparoisse. Redevenons seul pour m'y livrer entier. O la belle chose qu'une belle femme sur le sommet d'une belle montagne , dans une belle vallée , sur la rive d'un beau lac ! O le divin objet qu'une femme aimée , n'importe dans quel lieu du monde ! Quel délice inexprimable de lui présenter ici les fruits salutaires , mûris dans ces campagnes ! Quelle douceur de voir traire pour elle , ou de traire soi-même ces énormes genisses , donnant au lait de leurs mamelles le parfum des fleurs , & jusqu'à la teinte purpurine des fraisières dont elles se repaissent , & qu'elles facturent au penchant des monts (a) !

(a) Il est très vrai qu'il est une saison où les vaches broutent les fraisières en si grande d'abondance , dans les montagnes , que ce joli phénomène se réalise.

Beaux lieux ! & il me faut vous quitter ! & c'est d'ici même qu'il me faut retourner au sein des villes qui vous ressembleront si peu ! Là , que vont devenir les heureuses dispositions d'ame où vous entraînez si doucement ? Ici chaque aspiration de mon haleine , en me rafraîchissant d'un air sain , ne porte la santé & la vie à mon corps , qu'avec un vœu pour le bien , vers mon esprit & vers mon cœur. Et contre quoi , grand Dieu ! vais-je échanger ces vapeurs balsamiques & salutaires ? Contre des exhalaisons empoisonnées , résultats dégoûtants des hommes oisifs , réunis en foule , & qu'après avoir produites par leur entassement aussi absurde qu'immense , leur négligence coupable ou leur inconcevable ineptie leur défendent seules de corriger ! Encore si mes sens physiques devoient être révoltés seuls , je serois déjà consolé. Mais de ces dévouements perfides , mais de ces in-fatigables inconséquences , de cette

D d

frivolité cruelle , de ces outrages voilés qui vous font craindre de paroître ou violent ou foible ; de ces distributions révoltantes des avantages de la fortune , & bien plus des faveurs de la gloire ; mais , enfin , des froids amis à qui il faut articuler ses peines , qui ne les devinent plus , & craignent souvent de les entendre , qui pourra , grand Dieu , consoler mon cœur sensible & flétri ? Beaux rivages , vous qui me ravissiez , vous que je quitte demain , & dont l'enchantement prolonge ce soir ma veille dans la nuit avancée , c'est pour ces cruels assauts que j'invoque d'avance votre souvenir & vos images. Quand , à la vue des objets révoltants , mon cœur aura le tort de mettre la révolte à la place de la patience agissante ; quand l'aigreur , même motivée , mais toujours coupable , germera dans mon cœur ; quand la roideur y prendra la place de la fermeté , beaux rivages où tout est doux , je

vous implore ! venez reproduire à ma mémoire vos tableaux consolants. Qu'à leur aspect la ride sourcilleuse de l'humeur quitte mon front ; qu'un flegme dur n'effarouche plus mon frere qui m'abordera ; que la tourmente de la haine s'apaise dans mon sein douloureux , comme au baiser d'une belle femme s'apaise l'homme en colere. Armez tous mes traits de la muette & victorieuse éloquence de l'aménité ; que mes yeux ne jettent que les regards de la bienveillance ; qu'ils aident à satisfaire mon desir d'être aimé de tout le monde , & qu'ils disent à tous les hommes : *Celui d'entre vous qui me veut le plus de mal , est bien loin de se douter de tout le bonheur que je lui desire.*

F I N.

E R R A T A.

Page 79 , ligne 1 , *matérirux lisez matériaux.*

Page 111 , ligne 4 , *inuiles lisez inutiles.*

Page 233 , ligne 14 , *forr lisez sortent.*

Page idem , ligne 16 , *ne forment lisez ne formant.*

Page 255 , ligne 16 , *en avoir empêché lisez avoir empêché.*

Page 290 , ligne 9 , *comblé lisez comble.*

Page 340 , à la note (a) lise 3 , *moralités & sottises lisez moralités & sotties.*

PQ Masson, Alexandre Frédéric
2007 Jacques de
M25S6 Les soirées helvétiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
